

Les cahiers du Pavé #3

# RÉCITS DE VIES

LE PAVÉ





## Édito

(suite de la quatrième de couv')

Trois ans à s'interroger  
nos trajectoires  
et nos petites  
où se logent  
empêchait  
collective de  
Une impression très forte  
se dégageaient, de nouveaux points communs dans  
cette grande fresque de vies professionnelles  
et personnelles, les mêmes envies de faire bouger  
les choses, les mêmes impasses institutionnelles,  
les mêmes contradictions générées par les  
financements par dispositifs, les mêmes difficultés  
à construire des alliances, la même absence  
d'une dimension d'éducation populaire politique  
assumée dans nos boulots respectifs... À un ou deux,  
ça fait des ressemblances, à dix issus de structures  
n'ayant rien en commun, ça fait système...  
Notre ras-le-bol ou notre déprime ne reposait pas  
sur des volontés individuelles, mais sur  
la défaillance d'un système... Quelle prise de  
conscience ! C'est cela qui a permis la lecture  
collective, critique et politique de nos trajectoires  
et qui nous a donné envie de nous attaquer  
au système.

Alors, logique que ça nous semble important de  
réinjecter ça dans nos pratiques de formateurs !

Qu'avons-nous fait de ce qu'on a fait de nous ?  
Qu'arrivons-nous à infléchir de nos parcours ?  
Qu'est-ce qui a fabriqué nos engagements ?

Ce cahier n°3 du Pavé se pose ces questions  
et tente de réinterroger cette pratique des récits  
de vie que nous aimons tout particulièrement.  
Parce que si nous ne sommes pas tous à égalité  
de discours sur tel ou tel sujet, tous, nous avons  
à raconter des choses sur le sujet...

Il se trouve que notre usage de l'autobiographie  
dans la parole politique n'est pas isolé.  
Nous ne sommes pas les seuls à utiliser  
ce pouvoir de la narration. Certains se demandent  
d'ailleurs s'il s'agit d'un nouveau tournant dans  
les sciences sociales. Dans le livre *Storytelling*  
(technique apparue aux États-Unis dans les années  
1990), Christian Salmon expose comment cet art  
de raconter des histoires est devenu une arme  
du marketing, du management et de  
la communication politique, au détriment des  
arguments théoriques et/ou logiques.

Raison de plus pour nous :

- de préciser dans quelle intention nous  
pratiquons ces exercices de récits de vie,
- d'en décrire finement les conditions,
- de soulever des questions que cela nous pose,
- et de partager les effets que nous en  
percevons.

On a choisi de faire appel à des auteur-e-s,  
coopérateurs/trices du Pavé ou allié-e-s,

rencontré-e-s au cours de notre action d'éducation populaire, qui ont vécu à un moment cette pratique collective de récit autobiographique. Ces points de vue croisés nous intéressent pour apprécier la pertinence de notre manière de faire du récit de vie et continuer de la faire mûrir...

*« Moi je pense que ce qui est important c'est de 'vendre la mèche'. De permettre de voir dans les coulisses. Comment ça marche concrètement pour faire ceci ou cela, comment se construit tel ou tel parcours de vie.*

*Tu vois ça me fait penser à ceux qui ont de bons résultats à l'école. Les profs les présentent toujours comme des travailleurs puisqu'ils ont des bonnes notes et les autres comme des fainéants. Après en grandissant tu te rends compte que y'en a, ben chez eux, les parents ils connaissent déjà le langage de l'école, les livres ils les ont déjà à la maison ou ils ont les moyens de les acheter. Et toi ça tu le sais pas quand t'es petit. »*  
(Extrait de *Le sens de l'éducation populaire aujourd'hui : dialogue imaginaire entre trois acteurs d'une MJC*, par Saïd Bouamama, Jessy Cormont, et Yvon Fotia, 15 mars 2011, p. 10).

Numéro rédigé par  
la Scop Le Pavé et  
mis en page et en images  
par l'atelier Formes Vives

Imprimé à Villiers le Bel  
en octobre 2014  
par l'imprimerie RAS.

SCOP LE PAVÉ  
10, Basse rue  
35250 St Germain-sur-Ille  
02 99 45 73 48  
[www.scoplepave.org](http://www.scoplepave.org)  
[contact@scoplepave.org](mailto:contact@scoplepave.org)

## SOMMAIRE

- p. 96/p. 4 — Apprendre de nos histoires :** édito.
- p. 7 — Les récits de vies... pour construire du « commun » :** à la création de tout collectif, la question de l'interconnaissance de nos histoires pour partager le sens de notre engagement.
- p. 8 — Apprendre de nos histoires :** un extrait de la thèse d'Alexia sur l'éducation populaire politique, où elle nous explique comment le récit de vie participe d'une dimension émancipatrice en permettant aux gens de donner sens, devant des « autres » qui comptent à leur situation, à leur parcours, à leur souffrance : faire l'histoire ensemble, c'est faire l'histoire au lieu d'être fait par elle.
- p. 14 — Petite histoire / grande histoire :** notre outil préféré d'éducation populaire, où on vous raconte à la fois comment mener cet exercice, mais aussi en quoi il a tout son sens dans une démarche d'émancipation et d'engagement.
- p. 24 — Alice raconte... comment, dans le cadre d'Imagin'action, une formation collective pour « vivre et travailler en pays de Morlaix », elle a vécu l'exercice « petite histoire/grande histoire ».**
- p. 32 — Paroles de stagiaires et de formateurs autour de « petite histoire/grande histoire » :** au moment du bilan d'un stage mené sur cette méthode d'éducation populaire, on parle des effets et limites de l'exercice.
- p. 34 — La grande histoire... de nous :** quand des stagiaires du Pavé réunis autour de l'exercice « petite histoire/grande histoire » ré-inventent une histoire qui fait sens pour eux, construite de souvenirs exaltants ou douloureux, de rencontres marquantes, de lectures, de films...
- p. 50 — Comme un miroir tendu pour relire son histoire... la petite histoire d'un « je », celui de Régis, interviewé au départ de la recherche-action qui a donné naissance au Pavé.**
- p. 56 — Conceptualiser la parole incarnée à partir de méthodes de travail d'éducation populaire, un article d'Audrey et Manu :** une parole incarnée, c'est une parole qui cherche moins la vérité que la véracité, une parole qui cherche moins à représenter un statut ou une fonction que sa personne, une parole qui cherche l'authenticité...
- p. 62 — Toutes les gesticulations ne sont pas vaines :** Franck présente, à travers les conférences gesticulées, une manière de faire culture populaire et une pratique conscientisante, tout le contraire de la culture officielle...
- p. 66 — Comment troubler les rituels de pseudo-débat dans des plénières ou des groupes militants ?** ou comment rendre chacun-e légitime en faisant appel à sa propre expérience du thème soulevé.
- p. 68 — L'individu dans les plis singuliers du social :** Régis nous raconte ce que Bernard Lahire explique, à savoir que l'individu ne se construit pas uniquement sur la base de déterminismes sociaux, mais aussi dans les marges, dans la singularité des parcours individuels...
- p. 71 — Autobiographie raisonnée et éducation populaire :** Claire et Benjamin nous proposent une utilisation des récits de vie dans une perspective de recherche-action, inspirée de Henri Desroches, à la jonction entre mouvement coopératif et éducation populaire.
- p. 74 — Les dessous de la pratique de petite histoire-grande histoire :** à partir d'une séquence de retours critiques des coopérateurs du Pavé sur cet exercice en 2009, une petite explication de l'animation du dispositif à géométrie variable.
- p. 80 — Sociologie critique, éducation populaire politique et récits de vie :** Joackim nous raconte comment le travail sur les récits de vie lui a été présenté à son arrivée au Pavé, et comment il l'a fait évoluer à partir de son expérience et de ses questions.
- p. 92 — Bibliographie :** pour en savoir un peu plus sur l'usage des récits de vie dans différentes traditions de la sociologie, en passant par la littérature pour revenir à l'éducation populaire.

# LES RÉCITS DE VIE...

## POUR CONSTRUIRE DU « COMMUN »

Prendre parti, énoncer des points de vue politiques, prendre position sur des sujets de société, voilà qui n'est pas, qui n'est plus une pratique habituelle des associations. À titre d'explication sont souvent évoqués le risque de perdre des financements de collectivités territoriales, le postulat que ce n'est pas le rôle des associations... ou encore l'urgence à traiter d'autres questions plus pragmatiques.

Une autre hypothèse serait de se dire que l'association, collectif d'individus au service d'un objet social, fait l'impasse sur la singularité de chacun des membres qui la composent, au delà de leur qualité d'usagers ou de bénévoles, rendant ainsi bien malaisés les débats nécessaires, et encore plus les prises de positions collectives.

À quels moments en effet se raconte-t-on quand on arrive dans une association ? Qu'est-il prévu pour se dire ce qui nous amène là, de où l'on vient, quelle est notre histoire personnelle, familiale, quelles valeurs nous portons ? Sommes-nous là juste pour apporter notre adhésion, notre inscription à une activité ou encore nos compétences ? Qu'est-ce qu'un collectif si ce n'est l'addition d'individus porteurs d'histoires singulières, même s'ils se reconnaissent dans des objectifs partagés ?

Si la logique du recruteur est de tenter de mettre à jour l'histoire professionnelle du candidat, et à travers cette histoire ses compétences, la logique associative devrait être celle de la construction d'un collectif riche des histoires de chacun des membres qui la composent, au delà de leurs parcours scolaires ou professionnels.

Ainsi, la consigne « petite histoire / grande histoire », dont il est fait beaucoup mention dans ce cahier du Pavé sur les récits de vie nous semble pouvoir... devoir constituer une étape indispensable de cette construction.

C'est à l'occasion de l'arrivée d'un nouveau collègue au Pavé, mais aussi de notre premier regroupement « Ré-inventes ta Scop », dans un superbe gîte du Cantal, que l'équipe décide de refaire cet exercice de racontage de nos histoires personnelles et militantes sur dix ans... Il nous apparaît nécessaire à ce moment, tant pour nous rappeler, nous redire ce que furent nos itinéraires depuis dix ans, ce qui a marqué ces années, que pour partager de manière incarnée avec Joackim, qui arrive dans l'équipe qui nous sommes individuellement et collectivement.

Qu'y trouve-t-on en le relisant des années après ? Les traces de tous les engagements militants qui ont pesé dans nos parcours, des rencontres marquantes, des doutes, des bifurcations dans nos vies familiales et professionnelles, des épreuves, des interrogations, déjà, sur notre Scop, ses modalités de coopération, son projet politique.

C'est par cet exercice, dans l'intimité de nos récits que se reconstruit la confiance et l'espoir.

6-7



La  
coopérative a  
expérimenté et privi-  
légié au cours de ses trois  
premières années (2007-  
2010) différents modes  
d'entrée dans ce travail  
ardent des contradictions.

J'ai classé ces modes en  
quatre registres  
privilegiés.

# Apprendre de nos histoires

Dès sa gestation (pendant la recherche-action), le groupe qui allait créer la coopérative a choisi de privilégier cette approche d'apprentissage et de conscientisation par la narration. Que pouvons-nous apprendre de nos doutes, des contradictions qui nous ont travaillés et qui pour certaines nous travaillent encore? En quoi celles-ci nous permettent de lire les conflits qui traversent l'ensemble de la société? Que savons-nous des mouvements d'émancipation passés, qu'ont-ils à nous transmettre?

Historiquement le groupe à l'origine de la coopérative a choisi intuitivement des récits de vie pour travailler les contradictions que leurs lieux de travail n'autorisaient pas à exprimer. Cette proposition s'initie au pôle « pragmatique de la critique, en partant des critiques formulées par les acteurs dans le cours de la vie sociale », et présente un intérêt stratégique pour appréhender le développement et les composantes d'une posture critique et la promouvoir<sup>1</sup>.

Un rôle important est accordé au sujet et à son élan vital (et non à l'agent d'une institution), à la connaissance de ses représentations (comme y invite Giordan<sup>2</sup>), de ses désirs... au façonnage de sa vie mais aussi à la (re)découverte que nous ne sommes jamais entièrement déterminés et à l'ouverture du champ des possibles.

*« Nous ne sommes pas que des idées ou des choix administratifs, nous sommes aussi le produit de notre histoire, et nos convictions ont des racines dans nos expériences. Il s'agit pour nous de prendre en compte les élus, usagers ou professionnels des différentes associations composant ce collectif comme des individus entiers, façonnés par leur histoire de vie. »*<sup>3</sup>

1 ALHADEFF, M. « Les enjeux de la critique dans le paysage anglo-saxon de l'éducation : Petite course à travers champs », *Pratiques de Formation / Analyses*, n° 43, p. 131.

3 SCOP LE PAVE. « Mission pour l'accompagnement du collectif d'associations La fabrique sociale », dossier de candidature, mai 2009.

2 GIORDAN, A. et VECCHI, G., *Aux origines du savoir : la méthode pour apprendre*. Ovidia. 2010 (1<sup>re</sup> édition 1987). p. 195-196.



Cette approche narrative peut prendre différentes formes selon les activités du Pavé :

- le récit de vie (« petite histoire / grande histoire ») qui considère l'individu tout entier (complet, relié) depuis sa naissance jusqu'à aujourd'hui
- des consignes qui font appel à des expériences vécues personnelles ou professionnelles : en groupes d'interview mutuels, ou au cours de forums pendant certaines conférences gesticulées
- l'exercice « doutes et certitudes »,
- l'analyse de pratiques professionnelles,
- les enquêtes de conscientisation, ou les porteurs de paroles dans l'espace public,
- l'incorporation de témoignages autobiographiques travaillés dans les conférences gesticulées.

J'explore ici l'outil privilégié des récits de vie que propose le Pavé comme démarche d'éducation populaire politique. Qui suis-je? Qui sommes-nous? D'où venons-nous? Où nous situons-nous? Où allons-nous? Je retiens la définition d'histoire de vie au sens de J.-L. Le Grand<sup>4</sup> « recherche et construction de sens à partir de faits temporels personnels, elle engage un processus d'expression de l'expérience »<sup>5</sup> c'est-à-dire relatifs à une personne, que cette construction, ce récit, soit effectué par la personne elle-même ou par une ou plusieurs autres personnes ».

Cette approche d'une dynamique de groupe centrée sur le vécu de la personne est proposée parce qu'il semble aux coopérateurs que c'est une des manières pertinentes de tenter de sortir de la main de... dans une période où la domination s'exerce de manière complexe. Par exemple le fait de pouvoir nommer avec ses propres mots une réalité sociale. C'est une occasion pour dire ce qui rend étranger à soi-même (aliénation), contre la chosification, l'assujettissement. Cette approche vise à reconnaître un droit égal à l'expression, à créer un espace de respiration et de distanciation critique pour pouvoir expliciter ses repères (sa conception du monde). La proposition de pratiquer les récits de vie en groupe est posée d'emblée en lien avec l'engagement de chacun : ce qui fait qu'il ou elle est là, ce qui l'a construit comme il ou elle est, les conflits qu'il ou elle a traversés, les leçons et visions du monde qu'il en tire, etc. L'histoire de vie est utilisée pour apprendre des processus de domination, d'émancipation et de politisation. Si apprendre veut dire plusieurs choses, alors le rapport à l'engagement, au politique est aussi plus riche que l'on ne le conçoit.

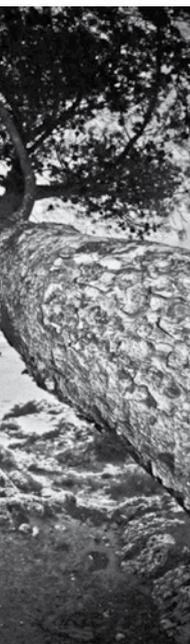
L'exercice permet de reconnaître ce que la lutte pour la vie fait surgir « de pouvoirs et de savoirs-vivres autonomes, imprévisibles »<sup>6</sup>.

6 Cf. annexe 25, *Petite histoire/grande histoire*, janvier 2010.

4 LE GRAND, J.-L. « Définir les histoires de vie » dans *Revue internationale de psychosociologie*, n°14, vol. 6, 2000, p. 29.

5 LE GRAND, J.-L. et PINEAU, G. *Les histoires de vie*. 4<sup>e</sup> édition. PUF, 2007, p. 3.

8-9



La consigne « petite histoire / grande histoire » proposée par la coopérative Le Pavé est inspirée d'un atelier de Montserrat (écrivain et dramaturge engagé<sup>7</sup>) lors d'une université d'été (2<sup>e</sup> édition des

7 MONTERRAT, R. auteur de romans : *Zone mortuaire*, polar, avec les KELT, chômeurs de Lorient, Série Noire, Gallimard, 1997 ; *Pomme d'amour*, feuilleton, avec Koch' Lutunn, rimistes ruraux, Ouest-France, Ramsay, 1999 ; de pièces de théâtres comme *La Femme jetable*, Cie Confluences, à partir de la parole des employées d'Auchan-Le Havre, Scène nat. Fécamp, 2000.

Chemins de découverte, organisée par Attac à l'été 2006 à Saverdun, Ardèche). Elle consiste à proposer aux participants d'abord de prendre le temps d'écrire des événements marquants de leur existence depuis leur naissance dans deux colonnes (« petite histoire » et « grande histoire ») à partir d'une consigne visant à repérer ce

qui d'après eux peut avoir contribué à former leurs valeurs, leur personnalité, leur engagement, leur militantisme, dans la petite histoire ou la grande histoire (phase de préfiguration du récit<sup>8</sup>). Dans un deuxième temps des consignes de collecte (variables) permettent de mettre en commun ce que les personnes veulent bien partager de leurs histoires avec le reste du groupe (une phase de configuration de l'expérience vécue par la narration : la mise en intrigue). Cette socialisation laisse des traces dans la mesure où les participants écrivent au fur et à mesure des éléments de ces récits sur une grande fresque affichée sur les murs. Au cours de cette collecte des réflexions vont naître de ces croisements de parcours, plus ou moins encouragés par les animateurs (selon les styles de chaque coopérateur). Dans un troisième temps (phase de réfiguration de l'expérience par l'acte collectif de lecture), le groupe peut explorer plusieurs types d'exploitation pour faire surgir des questionnements à partir d'interprétations de la fresque (quels sont les indices de, les déclencheurs, l'évolution des circonstances). La dernière phase vise à s'appuyer sur le potentiel des questions soulevées pour imaginer des chantiers de réutilisation ou de transformation soit interne à l'institution, soit entre pairs, ou comme technique d'animation avec leurs pairs ou publics. Qu'apprend-on de ces récits qui puisse fournir de nouvelles questions et chantiers d'émancipation pour les pratiques d'éducation populaire politiques largement ou sur un thème précis (l'école par exemple) ?

8 LE GRAND, J.-L. et PINEAU, G. *Les histoires de vie*. op. cit., p. 83-84.

9 Cf. annexe 25, *Petite histoire / grande histoire*, janvier 2010.

Un argumentaire<sup>9</sup> liste quelques intérêts stratégiques que le Pavé prête à cette méthode d'éducation populaire politique. Ce pas de côté par le récit autobiographique vise à permettre d'oser aborder les écarts, les sources d'insatisfaction, les dilemmes, les contradictions éprouvées. Les socratiques proposaient déjà cette approche avec les bios comme pratique pédagogico-philosophique : « à travers la connaissance de soi, l'art de parler de soi et de la vie, avec ses contradictions, ses bégaiements, ses ambiguïtés<sup>10</sup> ». Le Pavé propose un espace temps de libre pensée pour mettre en commun, au travers de ces récits de vie, ses insatisfactions, ses désirs, de vivre, de travailler autrement, qui marquent les itinéraires des personnes. L'approche biographique confère une place particulière aux émotions, à la subjectivité :

10 LE GRAND, J.-L. et PINEAU, G. *Les histoires de vie*. op. cit., p. 23.

« on a un corps en tant qu'on est situé dans l'espace et le temps, mais aussi intérieurement, avec des désirs, des passions, des pulsions, des goûts, des dégoûts, une expérience de sa chair propre »<sup>11</sup>. Le fait d'oser dire « Je », et de parler de soi avec des autres significatifs, avec ses propres mots, libère des émotions plus ou moins enfouies. L'exercice dégage des espaces de communication « vraie », de réflexion, à propos du sens de sa vie, de son action.

11 BOLTANSKI, L. « Institutions et critique sociale. Une approche pragmatique de la domination », *Tracés*, n° 8, 2008.

« L'objet de l'apprentissage n'est pas extérieur à l'apprenant et disponible comme savoir à transmettre mais réside dans le savoir de soi (...). Il n'est pas accessible en dehors de ce qu'en donnent à entendre ceux qui les parlent »<sup>12</sup>.

12 MAYEN, P. et MAYEUX, C. « Expérience et formation » dans *Savoirs*, 2003-1, L'Harmattan, p. 15-53.

Dire son expérience selon Vygostki, c'est toujours réorganiser sa pensée. Le langage n'est pas le simple véhicule amorphe d'une pensée pré-élaborée. Mettre une expérience en récit ce n'est pas vivre l'expérience, c'est repenser, re-saisir, reconsidérer son expérience<sup>13</sup>. Le fait de déposer sa propre expérience au sein du groupe est un prétexte à l'élaborer. « On réarticule, reprend les incidents anciens, cherche les mots pour les décrire et les raisons qui les expliquent. (...) Ce n'est pas seulement qu'on soumet son propre « soi » à l'examen, mais surtout qu'on le fait dans ses propres termes et son propre langage (...). Parler éclairé et donne accès à l'appropriation (...). La parole requiert un objet, une réponse et de l'interaction »<sup>14</sup>. Le récit de vie vise ici à participer

13 VYGOSTKI, L. *Pensée et langage*. 3<sup>e</sup> édition (1<sup>re</sup> édition, 1997), La Dispute, 2002; trad. de *Myslenie I rec'*, VAAP, 1934.

d'une dimension émancipatrice en permettant aux gens de donner sens, devant des autres qui comptent, à leur situation et à leur souffrance. Ce que souligne l'un des effets que cette pratique a eu sur des participants du groupe de la recherche-action<sup>15</sup>. La

15 R.L. par exemple au sujet de son conflit de classes, comme d'une revanche sociale sur l'indignité.

possibilité d'identifier dans les histoires des autres, des événements similaires ou des réactions communes, fournit l'occasion à chacun de prendre du recul voire de sortir de la honte ou du silence de l'oppression ou de la domination. La réception du récit d'autrui se construit à partir de ce que Delory-Momberger nomme la biothèque c'est-à-dire l'ensemble des expériences et des savoirs biographiques du récepteur<sup>16</sup>. La réception du récit de l'autre n'est en rien passive, elle met en mouvement une activité et un processus. Les rapports entre témoins et témoins visent à rendre la subjectivation possible par une dynamique de confiance (confiance). Les récits résonnent et peuvent initier une connaissance commune puis du collectif.

16 DELORY-MOMBERGER, C. *Histoire de vie et recherche biographique en éducation*. Anthropos, 2005, p. 57.

L'originalité de l'éducation populaire politique consiste ici à s'intéresser au développement de capacités à « traduire » en termes politiques son vécu, à passer du biographique à une autobiographie collective. On s'aperçoit alors du processus non linéaire, des remaniements identitaires au cours de la vie, de la transformation

14 WOODS, P. *Ethnographie de l'école (l'autobiographie dans le développement professionnel)*, Armand Colin, 1998, p. 123-124.

progressive des attitudes. Le travail sur les récits de vie fait apparaître des héritages, parentaux, scolaires, des expériences avec les pairs, des événements de la grande histoire... Pourquoi a-t-on occulté jusqu'ici telle expérience? Pourquoi et comment les uns et les autres réagissent à tel événement ou se politisent? Qu'est ce qui les passionne, les fait se rebeller ou au contraire les a contraint à se soumettre? On vérifie les multiples motifs et circonstances qui ont formé sa conscience politique ou donné envie de s'engager: lectures ou films, réaction à une injustice, expérience pédagogique alternative, rencontres avec des organisations. Par l'exercice se découvrent d'autres manières de protester, d'autres causes, d'autres chemins que le sien et toutes les questions, douteuses qui continuent à habiter ces engagements.

L'exercice vise une meilleure connaissance de soi en rendant explicite sa culture implicite, avec des possibilités de regard critique nouvelles. Les stagiaires découvrent les bagages cachés de la culture politique de chacun. Cet exercice met en relief ce qui a fait résistance dans différentes périodes, en se fabriquant une mémoire collective. Pour Pelloutier, il fallait que les ouvriers vérifient que leur malheur s'inscrivait dans une histoire et que la classe ouvrière avait sa propre histoire. La mémoire sociale du groupe est récupérée pour instruire les identités collectives, et de nouvelles interrogations naissent par exemple sur le sens de son travail, sur son rôle, ses contradictions. Certains découvrent qu'ils ne font pas leur métier par hasard. D'autres se demandent par exemple<sup>17</sup> pourquoi leurs associations n'osent plus proposer à des jeunes des espaces pour apprendre à militer alors qu'eux-mêmes ont vécu et grandi grâce à ces espaces vingt ans avant.

La lecture de la fresque commune historicise les relations, les métiers, les politiques publiques, les phénomènes, et permet de les relier entre eux (montée en généralité dans le temps et dans l'espace). Le terme historicité désigne « cette capacité qu'à l'homme, par un retour réflexif sur son passé, de se projeter dans l'avenir et de s'ériger par là en sujet historique<sup>18</sup> ». La petite et la grande histoire articulent le niveau micro

et le macro-social, les éléments subjectifs et objectifs. Le recours au récit de vie enrichit cette perspective en apportant ce qui fait défaut à nos perceptions du quotidien: une dimension diachronique qui permet de saisir les logiques

d'action dans leur développement biographique et les configurations de rapports sociaux dans leur développement historique (reproduction et dynamiques de transformation)<sup>19</sup>.

Faire l'histoire ensemble c'est faire de la politique au lieu d'être fait par elle.

Le travail d'interprétation, de l'individuel au collectif (récits de vie, mémoire) peut être une entrée en matière pour passer du statut d'objet (des politiques d'insertion, de prévention) à celui de sujet politique (être auteur de l'histoire) de l'individu au collectif. Construire les

17 Journée de formation réalisée avec cette consigne sur sollicitation de la direction de la jeunesse et de l'éducation populaire du Conseil Général de Loire Atlantique, 2009.

18 GALLEZ, D. « Conditions de possibilités et limites de l'historicité » dans *Pratiques de Formation/Analyses*, n°31, 1996, université Paris VIII, formation permanente, pp. 23-34.

19 BERTAUX, D. *L'enquête et ses méthodes: le récit de vie*. 2<sup>e</sup> édition, Colin, 2005, p 7-8 et 13-14.





liens entre histoire personnelle, vécue (celle de l'individu ou d'un groupe d'individus) et histoire générale permet de prendre conscience du lien entre sa propre vie et le social-historique, de s'approprier des clefs supplémentaires pour lire son propre chemin, ou sa situation. Outre l'intérêt de reconnaître une place à la subjectivité (émotions : colère, souffrance, plaisir, désirs) dans un contexte de rationalisation très forte des rapports sociaux, ce travail sur la mémoire à partir des vécus, peut permettre de passer d'états (contre le « présentisme » analysé par Taguieff<sup>20</sup>)

20 TAGUIEFF, P.-A. *Le sens du progrès, une approche historique et philosophique*. Flammarion, 2004

aux processus, c'est-à-dire de l'histoire subie à l'histoire conscientisée. C'est créer une opportunité pour s'approprier les problèmes collectifs et revendiquer, mûrir son propre point de vue. « Les gens veulent comprendre leur vie quotidienne, ses difficultés, ses contradictions, les tensions et problèmes qu'elle impose<sup>21</sup> ».

21 FERRAROTI, F. *Histoire et histoires de vie*, Méridiens-Klincksieck, 1983, p. 80, cité par LE GRAND, J.-L. et PINEAU, G. *Les histoires de vie*. op. cit. p. 58.

Cette implication et cette intimité peuvent contribuer à poser la reconnaissance du sujet en tant qu'auteur de son existence et créer du collectif. L'entrée en résonance des récits de vie peut contribuer au travail de fabrication de collectif contre la fragmentation (l'isolement). « On n'est pas groupe, on le devient. Décider de "faire groupe" implique donc d'en créer la possibilité. (...) L'artifice ne produit pas un objet auquel croire mais un objet qui fait croire en ce qu'il libère de nouvelles possibilités. On ne peut pas savoir à l'avance si l'artifice choisi ou créé va produire quelque chose<sup>22</sup> ». Un groupe qui a mené cette autobiographie collective peut être amené à atténuer les effets d'étiquetage et de perception stéréotypée réciproques chez les participants.

22 VERCAUTEREN, J. op.cit., p. 34.

Si l'approche vise à contrecarrer les effets d'asymétrie inhérente à différentes situations, selon la composition du groupe et la manière dont l'exercice est animé, il peut aussi produire des effets contraires (infériorisation, sentiment de ne pas avoir une vie aussi riche, aussi militante que les autres, de ne pas en savoir autant sur la grande histoire...). La relation asymétrique fait partie des éléments qui peuvent compromettre des interactions source d'apprentissage pour un groupe<sup>23</sup>.

23 BOURGEOIS, E. et NIZET, J. *Apprentissage et formation des adultes*. op.cit., p. 184.

L'émancipation est indissociablement liée à la subjectivation encouragée par le collectif qui libère les projections quant à son avenir, à son action de devenir autre que ce qu'il est, de faire l'histoire contrairement au faux individualisme du capitalisme<sup>24</sup>. Ici l'approche de l'éducation au politique peut venir par des constructions qui mettent en œuvre d'autres savoirs que les logiques logico-mathématiques, c'est-à-dire ici la pensée narrative qui fait référence à l'existential, au « sens de la vie ».

24 BENASAYAG, M. *Le Mythe de l'individu*. 2<sup>e</sup> édition, La Découverte, 2004.

# 12-13

# « PETITE HISTOIRE GRANDE HISTOIRE »

*un outil d'éducation populaire*



L'exercice « petite histoire / grande histoire » (PH/GH par la suite), que nous n'avons pas inventé, mais repris de Ricardo Montserrat constitue un de nos « incontournables » en formation, dès lors que le format du stage et les attentes des participants nous permettent de prendre le temps de le mener. Tout ce que nous allons essayer de vous transmettre dans cet article vise à la fois à vous faire partager notre enthousiasme à l'utiliser régulièrement, et aussi à vous autoriser à l'employer avec méthode et prudence.

# A. Le déroulement: comment ça se passe?

## 1. UN PREMIER TEMPS D'ÉCRITURE INDIVIDUELLE

Le premier temps consiste en une consigne d'écriture individuelle pour réaliser son récit personnel, de formation et professionnel, depuis sa naissance jusqu'à aujourd'hui.  
(45 mn à 1 heure au calme)

*« À partir de votre année de naissance : notez en tableau toutes les années à gauche, puis au moins deux colonnes : votre « petite histoire », les anecdotes, ce dont vous vous souvenez... et la « grande histoire »*

*Dans la petite histoire, ce qu'on cherche, c'est : qu'est ce qui vous a amené là où vous en êtes aujourd'hui ? Qu'est ce qui a été constitutif de vos valeurs, de votre conscience du monde, ou vous a construit comme adulte... en incluant bien sûr des événements positifs ou négatifs (un échec peut donner lieu à un tournant). »*

La « grande histoire » peut être, du moins au début, difficile à cerner. Par « grande histoire », nous entendons tout ce qui peut avoir une dimension collective, il ne s'agit pas nécessairement de trouver des éléments qui porteraient le « label » politique. La grande histoire, ça peut être un livre, un événement sportif, quelque chose qui nous a marqué à la télévision. À noter que la grande histoire n'est pas non plus nécessairement universelle, le collectif peut se situer à l'échelle de notre village !

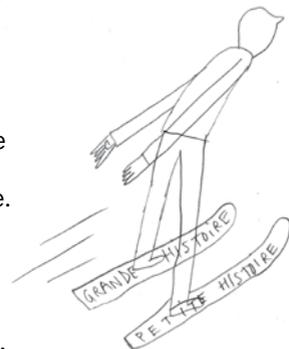
### *Variante :*

Dans les méthodes de formation qui s'appuient sur les récits de vie, il existe aussi les « autobiographies raisonnées », on peut dans le cadre de la méthode PH / GH mixer avec certains éléments de cette autobiographie, notamment en rajoutant une troisième colonne destinée à travailler sur une expérience particulière, par exemple l'école.

## 2. LA COLLECTE

Suite à ce premier temps de travail autobiographique des participants, commence le travail de collecte des événements significatifs des parcours de vie, de ce qui fait la personnalité de chacun, ses valeurs, les événements personnels qui l'ont marqué dans la grande histoire... Pour ce faire, une grande fresque a été installée dans la salle

# 14-15



de formation (nappe papier accrochée le long des murs). Pour faire cette collecte, de nombreuses consignes ont été essayées suivant le temps disponible ou les objectifs précis du stage. Il s'agit de décider comment et combien d'éléments seront recueillis, combien de temps on laisse aux participants pour les raconter, s'il faut alterner l'exercice avec d'autres consignes pour éviter l'ennui, quelle alternance entre PG et GH, faut-il que les anciens aient plus de temps de parole etc. En temps qu'animateurs/formateurs, ces questions devront se poser *avant*, même si une des postures de l'animateur-éducateur populaire que nous défendons consiste à privilégier ce qui est vécu sur ce qui est prévu... et que cette posture nous semble d'autant plus nécessaire dans le cadre d'un exercice tel que celui-ci!

Dans la restitution de l'exercice « petite histoire / grande histoire », nous demandons de repérer au préalable 5 ou 7 éléments de la petite et de la grande histoire qui semblent aux participants importants de raconter. Ensuite on peut être souple sur ce qui est du ressort de la grande ou de la petite histoire, il nous semble cependant important de *conserver la contrainte de l'histoire collective* pour que le récit de vie ne reste pas dans un exercice aut centré, voire psychanalytique!

Nous avons ajouté dans le temps comme consigne que ça ne soit pas la même personne qui parle et écrive sur la fresque en même temps. L'essai nous semble concluant, cette proposition permet de solliciter un peu plus d'attention de la part du groupe, elle autorise à la personne qui parle de n'être concentrée que sur le récit et, parfois, permet qu'une connivence s'instaure entre le narrateur et son scribe: il peut y avoir quelque chose de fort à « écrire » la vie d'un autre. Il semble que la consigne PH / GH fonctionne mieux dans un lieu ancien, qui porte un peu d'histoire sur ses murs, plutôt que dans une salle neuve et aseptisée.

Au minimum, nous avons fait tenir cette consigne sur une journée, mais le mieux c'est de prendre plusieurs demi-journées, en y intercalant d'autres temps de formation de registre différent.

*Ce qu'on peut faire entre des phases de collectes ou à l'issue de la collecte :*

- X Des groupes d'interview mutuels (10 mn x 3 : décrivez une action réussie, qui incarne vos valeurs professionnelles, militantes, et une action au contraire insatisfaisante + analyse et exploitation)
- X Passer devant la caméra pour un recueil d'anecdotes sur un des invariants
- X Dessiner son travail prescrit et son travail rêvé
- X Débat mouvant sur un thème sur lequel il y a désaccord dans le groupe
- X Diffuser le film de Jean-Louis Legrand (conférence sur les histoires de vie à Paris 8, <http://193.54.168.65/docs/spip.php?article26>) ou un autre film en lien avec le stage (nous, il nous arrive de passer « Inculture 1 »)
- X Un théâtre image (théâtre de l'opprimé): sculptez une situation de conflit dans votre pratique professionnelle ou militante

### 3. L'EXPLOITATION : QUESTIONNEMENT DES REPRÉSENTATIONS, TRANSMISSION D'EXPÉRIENCES...

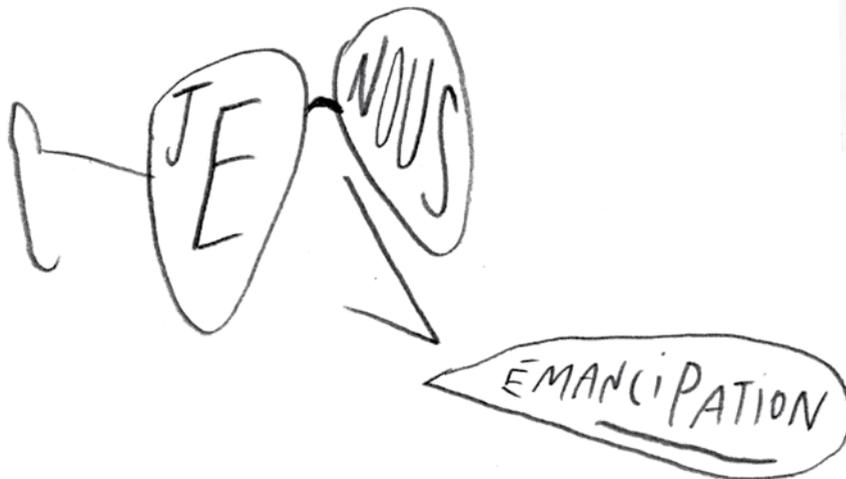
Le troisième temps est une consigne d'exploitation de la fresque (de nos petites et grandes histoires): chacun prend un temps individuellement pour regarder, noter, analyser ce qu'on voit dans cette fresque, à partir de la question suivante: *« Qu'est ce que vous lisez, repérez, dans cette fresque comme éléments déclencheurs de votre engagement et de ceux des autres participants? »* (*Repérage des moments où l'on s'est réalisé ou au contraire on s'est sentis niés*)

L'exploitation de cette consigne est encore en discussion au sein du Pavé – et pourvu que ça dure! – L'une des exploitations possibles a été pour nous de repérer dans la fresque des éléments qui ont pu être des moteurs ou des freins à des investissements pour nous même. Après ce repérage, le travail a consisté à tenter de réinscrire ces moteurs et éliminer ces freins dans nos pratiques d'éducateurs populaires, pratiques professionnelles ou militantes, avec le postulat que ce qui avait marché pour nous pouvait marcher pour d'autres.

Une autre utilisation de cette consigne a donné lieu à l'écriture d'un spectacle conçu et joué par les participants. C'est la conférence gesticulée collective : « Les Incultes », qui met en évidence des éléments qui nous ont conduits à nous émanciper, et interpelle le public pour venir témoigner de la même manière à partir d'anecdotes vécues.

Mais reste en débat la question de l'intérêt d'une exploitation rationnelle. Alors que nous sommes nombreux à nous plaindre d'un monde centré sur la rapidité, la productivité et l'utilitarisme, peut-être est-il bon que nous nous interrogiions sur la pertinence de l'exploitation nécessaire d'une consigne qui ne soit pas centrée sur un résultat a priori, si ce n'est une expérience vécue collectivement. Par ailleurs, ne faut-il pas redouter qu'en tentant d'exploiter, de rationaliser ces récits, on en vienne à détruire des perceptions non rationnelles, affectives qui, sans être conscientisées, agissent sur nous. Et puis, au regard de la rareté de tels moments, la tentation de l'exploitation pourrait nous interroger sur notre rapport à la gratuité, à l'écoute de l'autre. Combien de fois prenons nous dans notre vie le temps d'écouter, tout simplement ?

Dans tout les cas il reste que cette consigne nous intéresse pour les raisons suivantes...



**16-17**



# B. Pourquoi l'exercice « Petite histoire / Grande histoire » comme méthode d'éducation populaire ?

## 1. LA NON-NEUTRALITÉ DE NOS MÉTIER S D'ÉDUCATION POPULAIRE COMME POSTULAT DE BASE

L'éducation n'est pas neutre, elle est politique. Aucune éducation ne peut se prétendre neutre, toute éducation relève d'intentions même si elles sont plus ou moins conscientes. Cet outil peut permettre aux gens qui le pratiquent la prise de conscience qu'un certain nombre de leurs choix ont été construits par des convictions ou un ancrage idéologique (la famille, le groupe de pairs, etc.), quand bien même ils n'en avaient pas conscience jusqu'alors.

C'est parce que nous prétendons qu'il ne faut pas taire ses convictions, au contraire, dans nos pratiques professionnelles, qu'il nous semble important que les travailleurs de l'éducation soient conscients de celles-ci, repèrent les valeurs qui sous-tendent leurs actes.

En effet, alors même que nous passons beaucoup de temps à tenter dans des groupes de définir des valeurs communes, nous pensons que c'est moins les mots que les actes qui comptent. En proposant à des stagiaires de se raconter plutôt que de raconter ce qu'ils pensent, les stagiaires ont la possibilité de dire ce qu'ils sont ou ce qu'ils pensent en disant ce qu'ils font.

Les valeurs n'ont de sens qu'incarénées dans des situations concrètes, vécues, des moments de luttes... Cet exercice permet de relier des mots valeurs à des réalités et d'éviter que les mots ne soient des discours creux, en racontant comment ils se sont traduits).

## 2. LE RÉCIT « CONTRE » L'ARGUMENTATION : UNE POSTURE D'ÉDUCATION POPULAIRE

À ce titre, c'est aussi une démarche d'éducation populaire que de demander au gens de se raconter. En effet, y compris dans l'éducation populaire, nous proposons souvent aux gens de dire ce qu'ils pensent sur un registre d'argumentation... or nous savons que ce registre n'est pas partagé par tout le monde de la même façon, qu'il est stigmatisant et potentiellement excluant ; cette méthode permet aux gens d'exprimer des idées sans entrer dans un discours conceptuel. Ce constat est d'autant plus vrai que certains mots peuvent être porteurs de sens galvaudés ou péjoratifs quand bien même nous les défendons.

Ainsi, poser la question du sens de ses actions, de l'engagement ou du politique a pu être rédhibitoire pour certains, alors même que le récit qu'ils faisaient de leur vie exprimait clairement ce que d'autres auraient nommé « politique ».

*« Freire disait on ne peut pas se projeter si on ne sait pas d'où on vient. Quelles sont nos racines, nos repères, nos ancrages (constitution de la mémoire sociale d'un groupe) ? Moi j'ai appris plein de choses sur mes origines. L'existence n'est pas compartimentée comme le sont les curriculum vitae ou les compétences. Le point de départ est toujours la réalité existentielle, les problèmes qui sont significatifs pour chacun, sa compréhension de son milieu, son observation de la réalité. On n'isole pas les phénomènes les uns des autres, on les distingue mais dans leur contexte. Priver les citoyens de leur histoire, de leur propre témoignage, c'est les priver d'une reconnaissance et des moyens d'action. »*



### 3. UN AUTRE RAPPORT AU SAVOIR

L'éducation populaire passe par la confiance critique, organisée, rigoureuse... et dans la croyance dans les savoirs populaires (contrairement aux savoirs officiels, dominants, prédéterminés). D'ailleurs l'activité des fameux « cercles de culture » (mouvement ouvrier), ou la pédagogie de Paulo Freire, l'un des ancêtres de l'éducation populaire, étaient basées sur la dé-hiérarchisation des savoirs (et donc des pouvoirs); Tout le monde sait, tout le monde a une histoire, des choses à dire, sa vision et sa compréhension du monde qu'il a vécu... personne n'est dupe de ce qui lui est arrivé.

En proposant aux gens de parler de leur vie, on les met d'emblée sur un pied d'égalité. Si en les interrogeant sur un autre sujet, on peut induire des écarts du fait « d'inégalités de savoirs », en demandant aux gens de parler de leur vie, on les met dans une posture où tout le monde a quelque chose à dire... par ailleurs, autant les opinions et les idées sont facilement critiquables, hiérarchisables, autant il nous est beaucoup plus dur de juger / discuter d'un quelconque « jugement » des vies de chacun, et c'est tant mieux... Évidemment, cette remarque est nuancée par la durée de vie des personnes quand de grands écarts d'âges existent chez les participants à la consigne.

78-79

*«Tout le monde a une histoire : dans cette perspective il y a un côté anti-expertise (anti-élite, rompre le monopole du sachant) à narrer son expérience de vie. On se “mouille” parce qu'on parle de soi (parole incarnée). On se découvre comme artisan de cultures. Ça peut éviter les gens qui sont exclus d'emblée d'une rencontre ou d'un échange par exemple parce qu'ils ne connaissent pas la onzième thèse sur Feurbach de Marx (c'est du vécu de réunion militante!). Et cette histoire construit notre point de vue sur la réalité et aussi ses zones cachées. Partir de questions vitales pour le groupe ne veut pas dire y rester mais éclairer leur histoire et œuvrer à leur dépassement.»*

### 4. UN OUTIL ANTI-FATALISTE

L'exercice autobiographique est un outil anti-fataliste, pour faire travailler nos imaginaires politiques. Il sert à vérifier la dimension historique de toute réalité, ce qui peut se faire, peut se défaire et inversement. On veut nous faire croire qu'il n'y a qu'une façon de faire et d'être, un seul avenir, dans un monde capitaliste. Rien n'est pourtant figé ni sans histoire : c'est un exercice pour mieux comprendre les transformations du monde dans lequel nous vivons, contre la naturalisation du monde social, pour redonner l'espoir de transformer la société radicalement.

*Rouvrir le champ des pensables, c'est rouvrir le champ des possibles.* En effet, en mettant en parallèle son histoire personnelle avec une histoire collective, on peut réaliser en quoi notre histoire fait aussi partie de la « grande histoire » (en fait, on désacralise aussi cette histoire des grands hommes qu'on apprend à l'école, qui nous est extérieure), on s'en rend compte d'une part en croisant notre histoire avec des événements de la grande, en comprenant aussi que cette dernière a pu agir sur nos choix mais aussi que nous partageons une manière de penser, des souvenirs – qui du coup deviennent historiques – avec d'autres. Ainsi, si l'Histoire a pu agir sur nous, c'est que nous pouvons aussi agir sur elle, elle ne nous est pas extérieure.

« On apprend, en faisant cet exercice, qu'il y a mille chemins pour s'émanciper (créativité des lectures, des chansons, dans les événements, par des organisations, des stratégies différentes, des savoirs imprévisibles, au cœur desquelles souvent des rencontres signifiantes), que l'émancipation n'a rien de mécanique. On récolte des savoirs populaires sur l'histoire des mouvements d'émancipation (comme l'histoire populaire des États-Unis d'Howard Zinn qui n'est pas l'histoire officielle qu'on apprend à l'école), par exemple sur le mouvement maoïste des Établis dans les années 1970, les luttes des homosexuelles, ou celles des sourds, ou des Algériens. Ça légitime les savoirs populaires d'hier et d'aujourd'hui »

### 5. LA NÉCESSAIRE TRANSMISSION DE L'HISTOIRE DES LUTTES

Parce que les générations ne se parlent plus, parce qu'on n'apprend pas l'histoire du mouvement ouvrier et social à l'école, nous défendons *la nécessité de la transmission d'une culture politique, associative, militante...* entre les générations. Nous constatons une censure sur les histoires militantes, un déficit de transmission de culture politique. Combien d'entre nous osent se raconter, nommer leurs engagements, leurs émotions politiques, leurs petites et grandes résistances, les événements qui ont marqué

leur vie, leur orientation professionnelle... Cet exercice de transmission nous semble fondamental à double titre, parce qu'il permet aux jeunes générations de comprendre pourquoi des institutions (partis, syndicats, système de santé...) ont pris la forme qu'elles ont aujourd'hui mais aussi parce qu'il permet aux anciennes générations (qui occupent par rapports aux jeunes plutôt les positions de pouvoir) de percevoir ce qui peut rebuter les plus jeunes dans des modalités traditionnelles du combat politique, syndical, militant.

### 6. REDONNER DU RELIEF POLITIQUE À NOS VÉCUS EN RESTAURANT LES CONFLITS, LES CLIVAGES

Par l'exercice biographique, les récits font part des croyances, valeurs, enjeux portés par chacun, et dévoile, restitue aussi des rapports de domination, des conflits de valeurs entre soi et des situations ou des institutions, la grande histoire, ou encore entre les participants, ou enfin met en lumière nos propres contradictions. Contre le consensus, cet exercice est très précieux pour le travail de conscientisation, il donne matière à débattre ou à s'allier pour des actions collectives.

### 7. LE COLLECTIF LIBÉRATEUR

Dynamique d'un groupe qui fait connaissance authentiquement... la consigne PH / GH permet de sortir des représentations « étiquettes » toutes faites sur les statuts des uns des autres, de faire la différence entre l'institution et la personne, entre le travail du professionnel prescrit et celui désiré... Le système capitaliste passe son temps à diviser les gens pour mieux régner, à les isoler pour qu'ils ne réagissent pas. *Cet exercice permet de passer de la solitude impuissante au collectif agissant.* À l'écoute des expériences des autres, nous pouvons prendre conscience qu'à tel événement, tel phénomène, les autres ont pu être amenés à réagir différemment, voire à l'opposé de la manière dont nous avons ou aurions réagi. À l'écoute du récit des autres, nous pouvons être amenés à vouloir débattre, à discuter

l'interprétation de ces autres... or ce n'est pas l'objet de la consigne. En permettant aux individus de s'exprimer sans le « risque » du jugement exprimé, nous nous forçons à écouter et revisiter nos propres jugements.

*« Entendre ces histoires c'est ouvrir le champ des dominations pensables mais aussi celui des possibles. Un rôle important est accordé au sujet et à son élan vital (et non à l'agent d'une institution). C'est contagieux, ça peut redonner de l'énergie, cultiver les conflits et les désirs d'une autre société (d'une autre école, d'une autre façon de produire...). Contrairement aux médias qui nous racontent rien sur les gens qui ne s'alignent pas (sur ce qu'on attend d'eux dans l'ordre social dominant), nous ne sommes pas domestiqués, nous résistons de plein de manières différentes, il faut juste trouver les conditions pour se le dire, pour coaliser et amplifier ces critiques vers un autre imaginaire et des actions de transformation. Ce qui a été fait, peut être refait ou défait (historicité). Cette démarche s'oppose au « Il n'y a qu'un monde possible » (There Is No Alternative) T.I.N.A.) qui illustre l'idée que la situation actuelle est naturelle, fatale.»*

## 8. REPÉRER DES DÉTERMINISMES SOCIAUX

À travers l'écoute des récits de vie des autres, nous nous rendons compte que nous ne sommes pas isolés dans notre manière de penser et d'agir, que souvent, « les autres » peuvent avoir des interprétations sensiblement les mêmes que nous, ou qu'ils ont vécu des choses similaires à nous. En prenant conscience de cette réalité, nous réalisons que nous sommes en partie « déterminés ». Ça ne veut pas dire que nous n'avons pas notre libre arbitre, mais que nous ne sommes pas responsables en totalité de ce que nous pensons.

C'est à deux titres que nous pensons l'intérêt de cette prise de conscience : d'une part, il s'agit d'une prise de conscience qui devrait nous permettre de « rabattre » nos égos, nous inciter à une certaine modestie quant à nos interprétations du monde, surtout quand on les croit marginales. Mais plus que cette dimension morale, en matière de transformation sociale, cette prise de conscience peut nous aider à nous positionner de manière collective. Il est notable que notre manière de penser, aussi anticonformiste, alternative, révolutionnaire soit-elle d'après nous, est partagée par un certain nombre de nos contemporains. D'autre part, cette mise en perspective de notre « libre arbitre » peut nous aider à relativiser notre part de responsabilité dans nos actions. En effet, si d'autres personnes que nous ont été amenés à subir un certain nombre de choses dans leur vie, dans les mêmes circonstances que nous, c'est qu'alors, nous ne portons pas la totale responsabilité de ce que nous vivons.



C'est par exemple à travers ce genre de consigne que des personnes ont pu se rendre compte que leur rapport douloureux à l'école était plus la résultante de leur appartenance à une classe sociale que le fruit de leur propre échec.

## 9. L'EXEMPLARITÉ

Alors que le conseil, même bien attentionné, peut être mal reçu, l'écoute de solutions éprouvées par d'autres face à des situations problématiques qui nous touchent, peut être salutaire quand nous réalisons que ces solutions ont pu marcher chez l'autre. L'intérêt, une nouvelle fois de la consigne du récit de vie, est qu'elle permet d'incarner des faits et non de les *défendre* sur un registre argumentatif qui peut parfois être non-productif.

## 10. PARTIR DE SOI PLUTÔT QUE DES PRÉJUGÉS SUR LES GENS

Alors même que de nombreux projets sont montés sur des postulats fictifs, des préjugés et des représentations sur les « besoins des gens », le passage par le récit de vie permet en formation de rappeler aux « monteurs de projets » en quoi il peuvent s'appuyer sur leurs propres besoins, désirs, expériences... pour anticiper les réactions de ceux pour qui ils conçoivent ces projets. Certes il y a un risque d'auto-centrer les choses sur ses propres aspirations, il ne s'agit donc pas de cela, mais de prendre conscience qu'il nous arrive d'organiser des actions auxquelles nous mêmes ne participerions pas !

## C. Quelques repères quant à la posture d'éducateur populaire :

*Il va de soi que nous ne concevons pas « faire participer des gens » à la consigne PH / GH sans nous même pratiquer pleinement la consigne.* Ceci veut dire qu'en respectant notre personne, notre intimité au même titre que tous les participants, il nous semble fondamental en tant que formateurs de participer aux récits de vie en faisant le nôtre et en le dévoilant à chaque fois, même de façon chaque fois différente, avec la plus grande honnêteté possible. Par ailleurs ci dessous quelques repères que nous pouvons avoir en tête pour pratiquer et faire pratiquer la consigne :

### *Appel aux témoignages, aux récits de vie*

L'idée que dans le témoignage il y a une source de savoirs et que l'on peut faire de l'éducation populaire à partir de là.

### *Dimension libératrice*

L'idée que ce travail autobiographique est un processus de libération de la parole, qui permet de dire ses ambiguïtés, ses désirs, le relief de sa vie.

### *Implication*

Cette démarche crée un espace qui permet de prendre le temps de se raconter et de nommer sa vision du monde, ce qui fait qu'il ou elle est là et pas ailleurs, son engagement à lui ou à elle.

### *Confiance et confidentialité*

Comme dans toutes les histoires authentiques, il en va de la qualité de l'écoute, du dialogue entre les personnes, qui vont aider à dire vrai et à se sentir en sécurité pour le faire. Cela suppose aussi que cette confiance ne vaut que pour ce groupe et ce moment particulier. Les récits de vie collectés restent liés à cet espace, selon un principe absolu de confidentialité.

### Formation

Le cadre que nous proposons est celui d'un processus de construction des savoirs, de confrontation des expériences, des cultures dont chacun est porteur, pour apprendre ensemble, revisiter l'éducation populaire que nous pratiquons, transmettre nos convictions et approches.

### Collectif

Cette démarche est nécessairement un travail personnel et collectif en ce sens que chacun va réfléchir à son propre chemin, réagir à ce que l'autre raconte, l'interroger, analyser avec lui ou elle ce qu'il en ressort.

### Transformation(s)

Nos récits sont matières à réflexion individuelle et collective, mais ces connaissances sont ici utilisées pour tirer des enseignements pour nos pratiques d'éducation populaire. La production de questionnements est liée à l'horizon d'une action transformatrice que ce soit de notre environnement institutionnel ou des pratiques elles-mêmes.



## D. Quelques constantes et invariants que nous avons pu repérer

Les groupes avec qui nous travaillons étant le plus souvent composés de personnes impliquées, voire militantes, il nous a semblé intéressant de rechercher avec les participants dans l'exploitation de chaque fresque des histoires de vies, si on y retrouvait des « invariants », des constantes qui auraient pu produire, déclencher des processus d'engagement... et voilà notre « récolte » :

- Faire l'expérience de l'injustice, de l'oppression, de la rébellion et de la résistance à l'autorité
- Vivre de la reconnaissance, de l'estime de soi,
- Participer à un espace public
- Des émotions politiques (une première manif, la réussite d'une lutte...)
- L'ascension sociale
- La découverte de sa classe sociale
- La découverte de la réflexion intellectuelle
- Exister dans une technique
- Le rapport à l'institution scolaire
- La rencontre avec une personne importante
- La découverte de la bêtise, de l'humiliation, de la haine de classe
- Subir (armée, punition collective) sans réponse collective
- Des événements de la grande histoire
- Des rencontres avec des « maîtres à penser » ou des « maîtres de cohérence »
- La force de vie/La curiosité /La colère/ L'espoir
- Le fait de créer du lien, de transmettre dans un collectif, etc.

# RETOUR

Alice a fait partie des stagiaires d'une action originale en Pays de Morlaix : « Imagin'action », un cycle d'accompagnement collectif de désirs pour « vivre et travailler autrement au pays », co-animé par la Scop le Pavé.

Aujourd'hui en formation professionnelle, Alexia l'a interviewée dans un jardin au bord de l'eau quelques mois après Imagin'action pour qu'elle nous raconte avec du recul comment elle a vécu l'exercice « petite histoire / grande histoire »

*La consigne nous a été donnée le premier jour de la formation, une formation qui m'a intriguée et dans laquelle je venais chercher une réponse à « Qu'est-ce que, moi, je peux entreprendre sur ce secteur rural où j'aménage...! ? ».*

Aujourd'hui en France on a de la reconnaissance avec des diplômes : pour ma part, l'accessibilité aux études ne s'est pas faite à la base puisque ce fonctionnement globalisant et moi ne nous sommes pas compris. Devant mon école primaire, il y avait une sculpture d'Icare qui vient de se brûler les ailes (parce qu'il désobéit à son père, et qu'il va vers l'interdit soleil...) et donc qui tombe...



EXPÉRIENCE

# SUR

*J'ai vécu une école primaire lamentable, je suis passée de 2° à 25°, traumatisée par une dépressive-agressive en CP, un suceur de craies en CE2 et une fan de Mel Gibson en CM2 : j'ai compris qu'il fallait avoir la moyenne et être moyenne pour être tranquille... Et j'ai arrêté les cours à 17 ans, je n'avais jamais voulu entrer en seconde, obnubilée par le fait de devoir disséquer des animaux, j'ai donc passé un BEP VAM (Vente Action Marchande). Petit à petit, j'ai vu tous mes acquis s'amenuiser... et j'ai appris les rouages de l'agroalimentaire et de la distribution...*

Qui est filiale de qui ? Comment le packaging influence notre vision d'un produit identique, produit dans la même usine et détenant le même « GSI/Gencod » (code barre...)? Comprendre que les gens sont classés par type de consommateurs et comment on agit en fonction pour qu'ils ne repartent pas les mains vides ! Il faut agencer et achalander de telle façon la surface de vente : la rendre attractive, positionner des bips sonores pour que les cerveaux percutent qu'il faut regarder dans ce rayon

Bref, quoi qu'il en soit, c'est la base de construction professionnelle, pour devenir un technicien de la vente et de la persuasion imperceptible. Je n'avais pas choisi la voie de l'éducation à réfléchir et / ou à apprendre à construire sa réflexion ! Et comme je ne supportais pas l'autorité, j'ai travaillé à mon compte pendant 10 ans. Progressivement je me suis dit qu'il valait mieux être actif à l'« intérieur » d'un système, que se retrouver dans la médiocrité « à côté ». Médiocrité qui fait se complaire dans le passable, on se dit qu'au fond c'est pas si mal, sauf que quand je sais que j'ai un potentiel endormi, je me dis que c'est déconnant de ne pas m'en préoccuper ! J'ai donc décidé de me sortir de là : en commençant par le commencement : m'inscrire pour passer un équivalent du BAC, le DAEU par correspondance. Je l'ai obtenu avec mention. J'ai appelé ma tante, en sanglots : elle a pensé que c'était raté, je lui ai dit : « **Tu te rappelles quand je t'ai dit en début d'année en blaguant « je l'aurais pt'être avec mention... » et ben c'est ce que j'ai fait, j'ai une mention !** » J'ai jamais été aussi fière, je pleurais et je riais en même temps. **Je me sentais légitime, légitime d'ouvrir ma bouche, légitime d'exister, légitime d'avoir un avis sur les choses.** Voilà ce que ça pèse les diplômes en France, tu passes de médiocre à classieuse ! Dans ma lancée, je me suis renseignée pour poursuivre, ça semblait compliqué pour moi, travailleur non salarié de trouver le temps, puis un financement pour conjuguer le pro et les rangs de la fac. Mais la poursuite d'études m'est restée dans un coin de la tête...

Je pense qu'on vit dans un pays où le diplôme trône, pas en terme d'embauches mais de reconnaissance publique. Il est évident que l'école de la vie et l'expérience sont les reines de la capacité d'action sur le terrain. Il est évident aussi, malgré les campagnes de pub pour l'artisanat par exemple, que les gens de terrain n'ont pas une image très glamour, encore aujourd'hui...

Là maintenant, j'ai envie de faire des études parce que politiquement les gens vont me regarder. Je ne le fais pas uniquement pour

une reconnaissance, mais ça joue, je le fais pour être capable de, pour évoluer et m'élever autrement. Pour arrêter de subir... C'est pas mon truc !

Il y a eu cette rupture, dans ma vision des choses, les gens qui bossent tôt d'une part et les gens qui étudient d'autre part. J'étais en colère après l'école et ça me confortait sûrement de me démarquer des étudiants, j'avais l'impression d'être dans le vif du sujet, dans la vraie vie, dans l'action. Et je voyais les étudiants comme des insouciantes futiles à vocabulaire péteux. J'ai eu peur d'entrer en formation, j'étais entre le désir d'apprendre et la peur d'être formatée : que ça me



24-25

change, que ça m'impose, que je ne me reconnaisse plus. On a toujours un passage de résistance avant chaque engagement... c'est humain j'crois, non ?!

C'est compliqué de penser « formation » dans la pratique : parce que j'ai été élevée dans une forme d'autogestion et de liberté, j'en pâtis de l'institution et du cadre. Entrer et suivre une formation, c'est passer en quelque sorte dans un autre « monde », me formater un peu, proposer une vision différente de la mienne. Une formation, ça met en forme et ça structure de futurs professionnels, c'est pas très alléchant vu comme ça, mais je me sais assez fidèle à moi-même pour ne pas m'oublier là dedans. **Je sais d'où je viens, je connais mes valeurs, je sais ce qui est important dans la vie.** Et je viens apprendre un métier ou des connaissances. Je sais qu'il y a des chances

que je croise des formateurs endoloris par la routine, ou super experts fermés à l'alternative de ce qu'ils savent, des gens passionnés et passionnants aussi sûrement !

Quand je me suis inscrite à Imagin'action, nous avons assisté à une première journée de positionnement / présentation avec quelques outils pour nous « présenter », il y avait une vingtaine de personnes : je me rappelle d'un bénévole des Restos du Cœur et d'une fille qui voulait ouvrir un salon de coiffure et on nous demandait de nous regrouper par peintures de chausses, par nombre de déménagements dans nos vies, etc. On a ensuite participé à un « débat-mouvant » du type « Est-ce qu'on doit se former ou aller à l'école pour apprendre des choses »... Évidemment que non ! Je n'aurais pas bougé d'un poil !

Je ne savais pas très bien ce qui serait proposé dans cette formation, j'étais comme d'habitude sur la défensive, en me disant que de toutes façons, en cas de flan, j'étais habituée à trier dans un flot de baratin prévisible ! Je me posais pas mal de questions, sur l'intention et l'objectif de cette formation, qui la subventionnait, à quel point ce serait institutionnel : je n'ai jamais correspondu à tout ce qu'il faut pour rentrer dans les cases, les cases de quoi j'en sais rien : elles sont faciles à discerner et compliquées à définir ! Mais je me suis toujours sentie « extra-terrestre » et j'ai très souvent été reçue par les administrations comme ça. Pour moi passer le pas d'une institution, aller dans une démarche de formation, me heurtait automatiquement à plein de préjugés : je m'attendais à ce que des personnes endormies dans leurs postes nous proposent des « actions de format-isat-ion », sans considérer nos individualités, juste en nous balançant des modes d'emploi, qu'il faudrait décortiquer et tri-sélectionner !

J'ai entendu le mot « éducation populaire », j'avais jamais entendu ça ! Cependant, cet improbable classement par peintures

de godasses, m'a donné envie d'aller voir si ma possible réponse était par là !

Quatre mois après : premier jour de formation, on était accueilli dans une endroit charmant : super douillet, chaleureux, ça joue ! On s'y sent bien !

Le premier atelier qu'on nous propose, « petite histoire / grande histoire » : on nous demande de prendre une demi-heure pour réfléchir et recenser les moments marquants de nos vies intimes et ce qui nous a touché dans l'Histoire (commune). Même si l'endroit était cosy, et que j'étais plutôt dans un état d'esprit un peu moins résistant / réticent, je me suis tout de suite dit que c'était super taré de proposer cet exercice, que ça rentre dans l'intimité des gens, qu'on se connaît pas, qu'y'a pas de confiance, que c'est hard de demander aux gens de remuer leurs vieilles casseroles, et du coup j'ai aussi flippé des possibles réactions violentes des autres ! En le disant, je me rends compte que penser que les gens vont révéler leur intimité ne peut donner qu'un retour violent c'est que vraiment ma vision de l'inconscient collectif relationnel va mal ! Ça reflète assez bien le comment on doit se construire dans l'individuel et porter la panoplie artificielle de « super gens, heureux, funs, hypes » au détriment de nos épanouissements personnels qui passent par des phases d'individualités assumées et émancipées

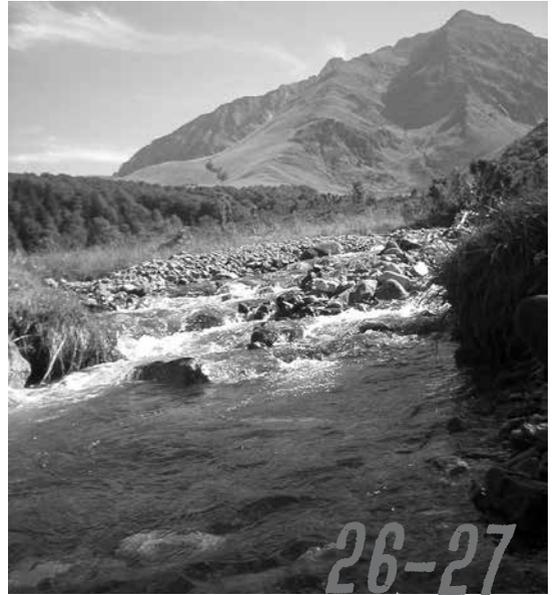
Pour le coup, l'exercice a été cash ! Dans le sens où on ne se connaissait pas, et où on est rentré dans l'intime tout de suite ! Donc on a pris nos temps d'introspection, puis on s'est raconté, à des inconnus, sans masques, on leur a raconté ce qui nous a institué, sur quoi on s'est fondé, parfois sur l'événement sur lequel on porte un pansement et qui a fait qu'on s'est fait-e-s et construit-e-s de telle ou telle façon. **Bref, une présentation pour de vrai !**

Pour le retour sur expérience de la consigne « petite histoire / grande histoire », c'est un peu loin maintenant, mais j'ai un souvenir pas très

confortable : on nous a demandé de prendre un temps pour penser à des moments « clés » de nos vies dans la petite histoire, des moments perso, dans la grande histoire, des moments communs, historiques, mais qui nous ont particulièrement marqués. Sans plus de précautions : c'est dans ce sens où ça m'a inquiété des réactions possibles... Je me suis même dit que ça devrait être encadré par un médiateur ou un thérapeute. J'ai pas du tout senti qu'on avait été préparés en amont... à se sentir en confiance : comme si on était des gens super mignons et libérés, en mode « open-data » et sans complexes, et que c'était tout à fait naturel qu'on ouvre notre histoire intime à de parfaits inconnus... C'est pas parce que l'endroit était smoothie et l'idée de la formation originale qu'en moins de deux on se sentait hyper ouverts de la parole ! Je n'étais pas du tout détendue, ça ne m'arrangeait ni ça ne m'intéressait de parler de ma vie. Rien que dans la préparation, j'ai passé une demi-heure d'introspection pas forcément agréable, je suis remontée de mes premiers souvenirs en passant par différents moments, ils ne sont pas tous gais, j'imaginai que je n'étais pas la seule dans ce cas, c'était pas très confortable, et comme perso, je suis quand même quelqu'un qui va vers la transparence, je me suis sentie mal, et j'ai essayé de sélectionner ce que j'allais bien pouvoir dire de dicible...

Nous introduire l'exercice comme étant un « mode de présentation », ça met bien la pression, ça engage grave ! C'est pour ça que je disais que l'exercice a été cash : on est direct dans le bain, faut quand même avoir un certain sens de l'adaptabilité je crois ! Dans une globalité, on a quand même parlé de viol, de proches décédés, de trahisons, de gens qu'on aime profondément, de moments décisifs, de violence conjugale, de problèmes d'infertilité, etc. Y a eu des larmes, et même sans les larmes, c'est violent ! À dire et à entendre !

En le préparant, je me suis demandée comment ces inconnus allaient juger mes valeurs, mon histoire... Et évidemment par la même occasion,



y a une anticipation de la concurrence qui se met instinctivement en place ! Que vais-je bien pouvoir dire de plus spectaculaire, mémorable, représentatif... ? Et dans la « grande histoire », quelle anecdote va montrer que j'ai une culture qui en impose ? Ou que je suis originale parce que ce sont tels types d'événements qui me parlent ? On a envie de « faire mieux que les autres », c'est insupportable ! Mais c'est tellement inévitable... on a naturellement envie d'étaler sa science ! C'est très scolaire aussi, non ? !

Je pense que ça a tout à fait sa place en second temps de présentation, d'abord on peut peut-être parler de nos valeurs, de nos idéaux et une fois qu'on se connaît un peu, qu'il y a un minimum d'empathie et de confiance, on envoie le paquet « pathos » ! Mais là dès le premier jour... c'est brutal ! **Et il faut le digérer ce lâcher prise et ce don de soi devant d'autres, ça travaille pendant quelque temps...** c'est pour ça que je pense que ça mérite quelques pincettes !

Dans le déroulé de la retranscription générale, il n'y avait pas vraiment de fil conducteur, c'était pas prévu et il a fallu expliquer la petite histoire

de pourquoi on s'appelle Untel, donc il y a des récits bucoliques, et d'autres qui ne savent même pas pourquoi puis certains faisaient une présentation chronologique, du coup on a tou-te-s suivi le mouvement, j'avais pas organisé mes moments comme ça, en fonction de mes tranches d'âges, j'ai fini par improviser, et à la fin j'ai lâché des infos que je n'avais pas anticipé et j'ai versé ma larme tout ça parce qu'on parlait de 2013, et que j'ai bêtement suivi le groupe, pourtant c'est pas mon genre ! Mais l'exercice m'a surprise, t'as envie de garder des choses, et en même temps de te présenter c'était confus ! Mais me retrouver à parler de deux décés plutôt récents ce n'était pas une super idée ça m'a sûrement manqué qu'on ne me précise pas de me sentir libre, de dire, de participer, de ne pas dire, d'aller à mon rythme... Une touche d'accompagnement bienveillant en somme !

Y a eu cette potentielle concurrence d'expériences, mais on a vite été empathiques, quand on s'est rendu compte que chacun partageait de soi à la fois c'est brutal, à la fois ça pose direct le cadre. J'aurais quand même insisté sur le fait qu'on puisse baisser les masques, qu'on était là pour travailler sur nous, ensemble, et encore une fois, c'était peut être trop tôt. Je ne pense pas qu'on ait été condescendants, critiques ou pesants, envers aucun, on a respecté le témoignage et le rythme de tous, parce qu'on s'est chacun construit comme on a pu, sur les séquelles qu'on évoquait, et que ce genre d'exercice t'en fait ouvertement prendre conscience et ça nous a mis dans une position égalitaire. À ce moment-là, on n'avait pas d'âges, pas de statuts, on était nous les fruits conséquents de nos histoires.

Bien évidemment on a sélectionné ce qu'on lâchait au grand groupe ! Si on le re-faisait aujourd'hui avec les mêmes personnes, j'imagine qu'on dirait des choses différentes, maintenant qu'on est en confiance et qu'on se connaît ! Cependant, même dans la pudeur de la rencontre, on s'est dévoilé, on était plus empathique avec les uns et les autres, ça a aussi permis de faire

tomber les préjugés, de savoir d'où on vient, de qui on vient. Sur le coup ça m'a profondément agacée, voir soulée ! Je voulais qu'on me voit par ce que j'avais fait, et comment j'avais décidé de me construire par moi-même. Alors que la phase de genèse où on parle de nos débuts dans la vie, ça engage vraiment à livrer un « jardin » ! **D'où je viens, comment je me suis construite en réaction à ma culture, puis émancipée de ça... comment je me suis individuée au sein de Ma famille et de Ma société...**

C'est expliquer l'atmosphère vécue et même subie de notre héritage culturo-familial : on l'assume ou on l'assume pas, **on ne décide pas quel genre de fœtus grandissant on va devenir : on va simplement grandir et se construire en réaction à ce qu'on va voir, à notre quotidien, en fonction de qui vont être nos référents éducatifs !** On se construit sur les bases qu'on nous « offre » : qu'on naisse aveugle, qu'on soit l'enfant d'un milliardaire, qu'on naisse héroïnomane, qu'on soit une princesse héritière d'un trône, ou d'un couple de trisomiques, ou dans un camp de réfugiés, qu'on naisse dans une famille de bobos au fin fond de la Lozère, de bobos rennais ou de deux papas, quoi qu'on puisse en penser aujourd'hui, parce qu'entre temps on est passé par la case « bourrage de crane sur les jugements de valeurs »... On vient de notre culture familiale, elle est unique, et chacun l'aborde avec son propre point de vue. Quelles que soient nos racines, c'est tout simplement hyper naturel, c'est plus tard qu'on se dit « Je suis différent des autres et c'est bien ou mal... »

Quand l'exercice « petite histoire / grande histoire » nous demande cette introspection à l'âge adulte, qui sera à retransmettre devant un groupe d'adultes qu'on connaît pas, c'est... je veux dire, il y a des moments dans ma vie d'enfant pour lesquels je culpabilise, parce qu'un jour je me suis rendu compte que des gens pouvaient avoir un regard jugeant, effrayé ou snobant par rapport à une de mes normalités culturelles, et qui a transformé mon regard, mon sentiment vis-à-vis de ça. C'est comme ça que j'ai

appris à enfouir ou à refouler des émotions :  
bravo l'inconscient éducateur collectif.

**C'est dur d'apprendre à ce que ce soit « normal »  
d'être soi et d'être différente, parmi les autres !**

Dans un fonctionnement où l'anormalité est  
mal perçue : on entend « T'es pas normale »,  
« Elle ne fait pas comme tout le monde »,  
« C'est trop bizarre »... je crois qu'on n'a pas  
besoin d'être un monstre à trois têtes pour avoir  
entendu ça un jour ! **Bref, on n'est pas forcément  
toujours bien avec nos origines ! Surtout**  
si tu viens plus de l'« incendie » que des  
« paillettes », les casseroles traînent, ça peut  
réveiller de vieux démons, pas forcément  
méchants mais pas forcément sympas non plus...  
et passer pour l'« extra-ordinaire » du groupe,  
parce qu'on a envie d'être le bon élève  
de l'uniformisation, c'est pas facile à lâcher !  
Tu sais je vais pas raconter ma vie là comme  
ça, mais quand j'évoque un panorama caricatural  
de ma famille... Évidemment aujourd'hui, je trouve  
que c'est grave la classe, m'enfin le chemin à été  
long, et pas toujours facile à assumer !

**C'est pas facile de parler de notre genèse,  
de notre héritage familial, j'avais juste envie  
qu'on me regarde comme qui je suis : ce que moi,  
j'ai décidé de faire de moi-même, j'avais pas  
envie de justifier mon parcours : j'avais envie  
d'être normale, sans vouloir accepter que  
je ne le serais jamais, malgré moult efforts !**

Quand on nous a annoncé la consigne, j'ai pensé  
à tout le monde, que peut être il y a des gens qui  
allaient avoir une drôle de réaction. C'est pas  
facile de parler de nos parents, c'est reconnaître  
qu'on est formaté à eux : j'étais intérieurement  
en rage de parler de qui est mon père, du rapport  
qu'on a eu, ou pas eu... de ce que fait ma mère :  
j'ai toujours eu envie d'une famille sans atypisme...  
J'avais envie de présenter mon individualisme :  
quelle personne, j'avais construit, Moi !  
De ne pas être la fille de... ces gens dont tout  
le monde à une opinion, que personne ou presque  
ne connaît... Ma mère m'a élevée, dans le cocon  
matriarcal, nous sommes grégaires ! Nous l'étions  
en tous cas ! Ma mère est voyante extra-lucide...



**28-29**

oui voilà, vous voyez l'effet que ça fait quand  
je dis ça à quelqu'un... et les questions qui vont  
avec « Mais toi tu y crois !!? », « C'est pas  
de l'arnaque ce truc ? », « Et sinon, elle gagne bien  
sa vie avec ça ? », moi j'ai jamais posé ces  
questions à quelqu'un qui me disait « Ma mère  
est responsable de gestion financière et  
budgétaire » « Et toi tu y crois à ça !? », c'est pas  
de l'arnaque ce truc ? ... elle a du m'apprendre  
la courtoisie !

**Ce qui ne me plaît pas ce sont les statuts  
sociaux, la texture des valeurs : ton job,  
ta dégain, ton « swag » : on dirait qu'il n'y  
a que ça qui compte... alors qu'au final, c'est pas  
du tout ça qu'on retient !**

Aujourd'hui je ne suis plus tant dans  
l'opposition entre mon histoire culturelle et mon  
histoire individuée... en moi, je vois les membres  
de ma famille, avec leurs atypismes, leurs  
faiblesses et leurs grandes qualités,  
et je me sens forte de ça ! Parce que je me suis  
dégagée de la culpabilité de certains traits  
de mon enfance, un enfant fait comme il peut,  
dans la norme qu'on lui propose ! Et je ne suis pas

responsable de cela ! **J'ai, avec mon identité, choisi comment me construire face à ça, je l'ai fait à ma manière.**

Je cherche notre liberté d'action, je cherche notre libre arbitre... je ne sais pas si je me le figure ou si je vais le rencontrer quelque part... Je fais partie d'un tout, mais il est évident que je n'aurais jamais été qui je suis dans un autre contexte.

Ça permet de casser direct les préjugés, au lieu de construire la relation dessus. Quand on construit une relation sur des préjugés, un jour, l'un ou l'autre explique sa vérité, ça brise le fantasme, je pense à la cicatrice qui traverse la moitié de mon bras un peu en dessous de mon poignet, c'est assez moche et impressionnant, je vois les gens bloquer dessus, avec des têtes de pitié et de frayeur, après confirmation, la plupart pense que j'ai voulu me tuer. Et puis j'explique, je m'en sens obligée, déçue de voir les grimaces sans questions derrière ! Donc je me justifie : je suis tombée sur un carreau de fenêtre et que je m'en serais bien passée et j'ai autre chose à faire que de me couper les nerfs... Et là je me rends compte qu'on est pas du tout dans les mêmes réalités... que la communication est étrange... qu'on se fige sur l'apparence et que ça nous est difficile d'aller au delà, c'est comme une violation de propriété. L'apparat est tellement normé, que le fond de l'autre semble intouchable. C'est pour ça que l'exercice semble violent : il nous met directement face à nos fonds, à l'intime, même quand on ne livre pas grand chose, le peu qu'on lâche n'est pas anodin ! Y a aucun témoignage qui a été jugé, qui a été médité, on s'est tous prêtés à l'exercice, on a écouté les quinze versions avec bienveillance, et apprentissage de l'autre. **On avance tellement mieux et tellement plus sainement quand on n'a pas peur de se dire les choses, ou en tous cas quand on arrive à se les dire !**

Pendant l'exercice : parler de mes parents, les présenter, admettre un processus génétique et un héritage de qui ils sont, j'en avais vraiment

pas envie, ça a été un moment particulier pour moi, d'ailleurs ce soir là, sur le chemin du retour à la maison, j'ai pleuré pendant une heure.

On s'est trouvé des points communs, des sensibilités partagées sur des grands moments de la grande histoire ! On a aussi appris des trucs : vous connaissiez Jean-Marie Lebris ? Premier vol d'un plus lourd que l'air en 1856 ! Bon ok... J'ai pas tout retenu !

C'est un exercice assez long, on évoque 5 moments intimes et 5 moments historiques, nous étions 15, ça a pris une bonne journée et demie ! Ça a permis de préparer les travaux de groupe qui nous attendaient après. **Il me semble qu'on se voyait à échelle humaine, sans préjugés, sans détours fantasmiques sur les un-e-s et les autres... sans hiérarchie, avec estime, avec simplicité, et ça a permis d'être beaucoup plus constructifs que dans une ambiance de compét', avec des non-dits ou des rivalités.** Du coup on a été productifs rapidement ! Et on se fait confiance ! Il y a certaines personnes que je vois un peu comme des potes d'enfance, qui savent...

J'ai commencé l'exercice assez réfractaire, ou en tout cas en alerte, aujourd'hui je l'identifie comme un bon outil de rencontre. Certes, ça taille un peu dans la dentelle, mais le résultat nous a permis d'installer une assez bonne osmose dans l'équipe. On a écrit nos moments sur une fresque en papier, tout autour de nous, on n'a pas pris de photos : dommage, mais je visualise un moment avec cette fresque de 1820 à 2013, une représentation de nos histoires qui nous enrobait / encerclait.

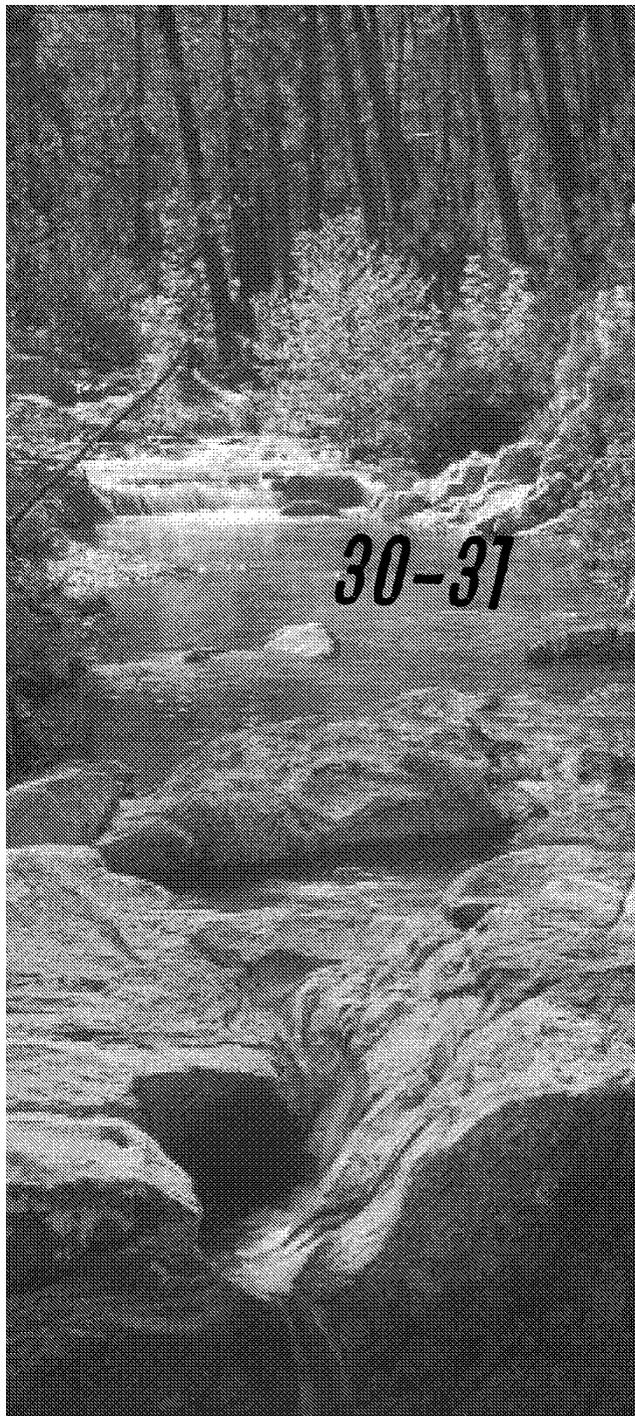
C'est un support : il peut être transformé et adapté, raccourci, allongé...

Depuis Imagin'action, qui était surtout un temps proposé pour apprendre à comprendre qui on souhaite être et aller vers la mise en acte de notre capacité, j'ai réfléchi à ce que je voudrais faire, à un moment, je me suis identifiée comme un « connecteur-propulseur », et je me suis inscrite dans une formation de coordonnateur de projets. Cet atelier peut être un bon support

pour un travail de constitution ou de consolidation de groupe. Je ne l'ai pas (encore) reproduit, c'est compliqué de par sa durée, il faut avoir un temps adapté et exclusif pour ça... Je vais réfléchir à une manière de le proposer. Mais tu vois, là par exemple, en formation, j'entends les gens insister sur le fait que nous sommes dans une formation professionnelle, on protège son intime, et dans ce sens cet exercice, bien introduit et encadré, est un bon moyen pour aller au-delà de cette résistance, **parce qu'on a beau être des pros, on est d'abord des individus uniques...**

Et c'est pour valoriser cette richesse de diversité culturelle, qu'il me semble primordial d'introduire des ateliers de ce type, pour casser l'uniformisation professionnelle, l'uniformisation sociétale, et (re)donner sa place à l'individualité dans la coopération!

Qu'on le veuille ou non, on est ensemble, on doit fonctionner ensemble, est-ce qu'on se met d'accord pour valoriser le « tous pareils », le normé, ou est-ce qu'on se met d'accord pour sublimer la mixité des richesses individuelles? Si on va vers l'individuation, il faut faire un travail de désapprentissage de l'individualité, d'apprentissage de l'individuation et d'éducation à la coopération dans nos fonctionnements et notre organisation, arrêter de cacher les choses, de créer des tabous, les histoires de chacun font partis du patrimoine collectif : partageons! Ça rendrait caduques tout un tas de truc qui nous pourrissent la vie!



# PAROLES DE STAGIAIRES SUR

**S**ur l'intérêt, moi ce qui me saute aux yeux tout de suite, c'est la possibilité grâce à ça de fabriquer un groupe. Ça me semble évident d'instaurer un certain respect entre les gens, de pouvoir pallier à des questions de différences de caractères entre différentes personnalités qui auraient tendance à s'agresser, ça permet de neutraliser un peu ces problèmes là, de poser de bonnes bases de discussion. Le problème que je vois, c'est qu'on est pas tous égaux par rapport à nos vies, et que certains peuvent se sentir en infériorité par rapport à des récits qui pourraient paraître riches... et si ça a été dit, ce n'est pas anodin, ça peut être par rapport à son âge, ou pour d'autres raisons, même si on a l'impression d'être dans un climat d'égalité, c'est pas si simple.

**O**n fabrique un « commun », à partir des anecdotes de chacun, et sans que ce que dit quelqu'un soit plus important que ce que dit un autre.

**C**e qui m'a frappé, c'est que ça a permis de dégager une sociologie commune, y'a des moments où je me disais que tout le monde ici fait un boulot qui mélange un côté idéologique et un côté militant dans son métier... Tous on a été traversés par un truc comme ça, et c'est pas un hasard.

**M**oi, ce que ça m'a mis en lumière, c'est qu'on fait partie de plusieurs générations, on s'inscrit dans une histoire... même si c'est éphémère, c'est l'humanité, ça fait du bien, ça ouvre, ça relie les choses, ça relie mon histoire dans le temps et avec d'autres.

**M**oi, je m'interroge sur le risque de l'influence du choix des anecdotes... au départ on fait son choix personnel, mais on n'est pas dupes qu'en faisant ça on constitue un groupe, et le risque de transformer son choix pour être dans le mouvement donné, la couleur, le ton... et peut être faudrait-il demander qu'une fois qu'on a choisi ses évènements, et quoiqu'il se dise, on ne revient pas dessus.

**A**lexia : L'intérêt, c'est quand un stage long commence par la consigne PH / GH, et qu'après on travaille sur les chantiers de chacun, en ayant conscience de l'histoire de chacun, ça va commencer à faire effet miroir et permettre de commencer à envoyer des questions du type « C'est quoi ton problème, dans ton travail, ou dans ton militantisme, qu'est ce qui te travaille...? », et l'enrichissement d'avoir eu des bouts d'histoire des autres va faire qu'il y a une confiance pour oser dire des choses qu'on oserait pas facilement dire à quelqu'un, sans brutalité, sans agression. On peut poser des questions super importantes. La deuxième chose, c'est qu'on a fait beaucoup plus directif que ça, ça nous est arrivé de poser les invariants de parcours à partir des groupes précédents... les invariants, c'est par exemple l'expérience de l'injustice ou la lecture d'une vision critique du monde, ou un personnalité signifiante... c'est donc de partir de ces éléments là, mais issus d'un ou deux groupes précédents. C'est un truc dit par les formateurs : on a repéré ça, dans tous les récits de vie on repère toujours ça, par exemple la découverte de sa classe sociale.

**M**anu : On s'interroge en tant que formateurs sur la question des invariants : est-ce qu'on les donne ou est ce qu'on les fait trouver par les stagiaires ? Nous, on repère des invariants sur la question de l'engagement, du militantisme... et l'objectif de la formation, c'est aussi qu'on en reparte avec des choses dont on puisse se servir dans notre pratique. Et là, y a un truc qui est un peu compliqué, c'est qu'à la fois il y a des formes de déterminismes, mais qu'est-ce qu'on en fait ? On peut tous constater que la rencontre d'un livre a changé des choses, et que c'est un invariant, un « commun »... après, comment nous, dans nos pratiques, on arrive à faire travailler les gens sur ça ? Une corrélation, ça ne fait pas un déterminisme.

# « PETITE HISTOIRE / GRANDE HISTOIRE »

L'intéressant, c'est qu'il y a des choses de notre propre histoire qu'on ne voit pas, justement parce que c'est la nôtre, et que si n'importe qui racontait la même chose, ça nous sauterait aux yeux... se servir du groupe pour voir des choses qu'on n'avait pas vues...

Moi, je pense que les gens feront ce qu'ils veulent de ça, je me méfie des recettes.

Moi, y'avait des constantes que je sentais déjà avant, mais là, on se les prend dans la figure.

Moi, j'ai pas été convaincu par la deuxième partie exploitation du stage, déjà parce qu'il y a le premier jour une densité de choses qui sont dites, une quantité de choses à traiter comme informations... et que ça, déjà, c'est lourd à digérer, et cet après-midi, j'étais pas du tout disponible pour faire la suite du travail, et après, je reste sur des questions sur mes choix de vie, de boulot, et en même temps, ça va revenir dans les groupes dans lesquels je suis inscrit, ce travail d'exploitation va peut être revenir dans d'autres groupes, mais sans une méthode pas trop identifiée pour le moment. C'est pour ça que de voir déjà la multiplicité des récits, des parcours, de voir aussi qu'il y a des invariants alors qu'on pensait que c'était singulier, que des trucs qui ont marqué notre vie, d'autres les ont vécus aussi en étant passés par des chemins complètement différents, pour moi c'est un enseignement assez important qui me paraît suffisant.

Alexia : Je voulais aussi revenir sur la question de la transmission, en s'appuyant sur le travail sur les histoires de vies, pour transmettre quelque chose qu'on a envie de partager à d'autres. Par exemple, il y a un groupe qui a décidé de travailler sur une bande dessinée pour parler de son métier... et puis aussi parfois on fait une troisième colonne. on fait « petite histoire / grande histoire », et puis le thème qu'on travaille, par exemple si vous faites une formation sur l'anti-racisme ou sur l'environnement ou sur les rapports de genre. Et c'est aussi super intéressant.

Moi, ce que je veux dire, c'est de faire attention dans les groupes à la place du psychologisant, et c'est un truc qui colonise vite si on lui laisse de la place, et c'est là que le rôle du formateur, c'est d'être garant du cadre, c'est lui qui doit couper court. Il faut pouvoir dire pourquoi ce n'est pas du thérapeutique, sinon, le groupe se délite immédiatement. Et du coup, c'est important de se forger des arguments là dessus, même s'il faut se réapproprier des choses qui peuvent paraître comme de l'intime. Elles ne le sont que si on décide qu'elles le sont, même s'il y a des choses impartageables. Ce qui est important aussi, c'est que chacun peut dire ce qu'il veut, ce qui est important pour lui, sans que personne ne puisse dire « Tu as raison » ou « Tu as tort », ou « Est-ce que quand tu dis ça, c'est vraiment la vérité ? » et quand moi, je raconte ma vie, c'est ma vérité, ma version des choses aujourd'hui.

Juste je voudrais dire qu'il y a des choses hyper lourdes qui se sont dites en histoires de vies, et que moi je les ai prises de manière assez légère, c'est comme si c'était le groupe qui portait collectivement le poids des choses, et ça passe beaucoup mieux.

Septembre 2012, un groupe de stagiaires démarre le cycle de formation «Éducation populaire et transformation sociale» par notre exercice favori: «petite histoire / grande histoire». Quels sont les évènements qui ont marqué le groupe?

C'est ce que l'une de ces stagiaires va retranscrire avec, en italiques, les éléments qu'elle est allée chercher au-delà des souvenirs des uns et des autres. Et ça donne ça:

# « LA GRANDE HISTOIRE... DE NOUS »

## 1967

### « STIGMATES SOURDS D'UN CONFLIT ! »

À table, je pose une question:

— Pourquoi tu ne manges pas de viande Tonton?

— Parce que j'ai fait la guerre en Algérie.

S'en suit une crise d'hystérie – mais on n'en parlera pas.

De 1954 à 1962, la guerre déchire l'Algérie. Mars 1962, une guerre de 92 mois s'achève. En Algérie, le conflit a causé des centaines de milliers de morts, occasionné le déplacement de millions de paysans, déstructuré durablement l'économie. En France, les victimes furent beaucoup moins nombreuses, le traumatisme en a cependant été puissant. La face la plus sombre de cette guerre ne revoit le jour qu'à l'heure actuelle pour se diriger vers un « travail de mémoire » collectif.

## 1968

### « TROP BIEN, MAI 68 ! »

Tourcoing. Mes parents m'interdisent d'aller à l'école parce que c'est dangereux. Mais pour moi, Mai 68, c'est la fête.

Le plus grand mouvement de grève qu'ait jamais connue l'Europe. D'abord limité aux seuls étudiants, il devient un mouvement de classe et un mouvement national. Rapidement, la classe ouvrière presque toute entière s'est mise en grève. En France, près des deux-tiers de travailleurs firent grève. Plus de 4 millions pendant trois semaines, plus de 2 millions pendant un mois.



## 1969

### « UN PETIT PAS POUR L'HOMME, UN GRAND BOND POUR L'HUMANITÉ ! »

On a marché sur la Lune: il n'y pas de télévision à la maison, on se retrouve tous chez la grand-mère pour voir ça.

Huit ans après Yuri Gagarine (premier vol dans l'espace par l'URSS), le 20 juillet, Apollo 2 alunie. Neil Armstrong sera le premier homme à marcher sur la lune. Retransmission mondiale de l'événement. En France, on est le 21 juillet, il est 3h56 du matin. Images floues en noir et blanc sur fond de guerre de blocs Est-Ouest.



1973

## « URGENCE PERMANENTE ET FUNESTE HASARD ? »

Dans les médias, je vois des images montrant des enfants africains avec un gros ventre. Famine et questionnements... Pourquoi je suis née en France ?

*Depuis 1970, il n'aura pas plu en Éthiopie et dans les pays voisins du Sahel. De 1973-1974, une famine due à la sécheresse et la flambée des prix des céréales sur les marchés provoquent entre 40 000 à 80 000 morts. Depuis les années 1970, les épisodes de famines se seront multipliés (1973-74, 1984-85, 1990-91, 1995-96, 1997-98, 2000-01, 2002-03, 2005...) En 2010, plus de 10 millions de personnes, en majorité des enfants et des femmes, ont été victimes du manque de nourriture au Sahel. Et le cycle continue.*

## « UN SON DE CLOCHE RÉCURRENT »

Les images fortes de villages morts, dans le Nord-Pas-de-Calais, suite aux fermetures d'usines.

*C'est le temps des plans « de refroidissement » et « de lutte contre l'inflation », au nom de la « nécessaire restauration de la compétitivité »... par l'austérité. Textile, cuir, métallurgie, notamment machine-outil et métaux non ferreux, navale, sidérurgie, chimie seront lourdement frappés avec le cortège, interminable de faillites, mises en préretraite, licenciements, fermetures d'usines affectant des régions entières comme le Nord-Pas-de-Calais, la Lorraine, mais aussi nombre d'autres sites en Normandie ou Rhône-Alpes.*

1975

## « RENCONTRES FORTUITES AVEC LA POLITIQUE »

Ma première Fête de l'Huma pour un concert. Découverte politique, la politique c'est tabou à la maison. Lavage au retour de la fête. Mon père me sort une vignette de la Fête de l'Huma de 1961 !

*Marcel Cachin, directeur du journal L'Humanité, veut créer un évènement populaire, une manifestation de « solidarité prolétarienne ». La première fête de l'Huma se déroulera en septembre 1930 au parc Sacco et Vanzetti, à Bezons.*

Franco est mort, s'ensuit une grande fête dans la rue, en Algérie. Bizarre... On fait la fête pour la mort de quelqu'un !

*Le 20 novembre 75, Francisco Franco, général dictateur de l'État espagnol meurt. Cette date est pour beaucoup la marque de la fin d'un pouvoir absolu, autoritaire et répressif qui aura duré 40 ans. À son annonce, des manifestations de joie ont lieu en Espagne et ailleurs...*

1980

Au second Festival international de films de femmes, je vois *Allemagne mère blafarde*. Un film d'une réalisatrice allemande sur les violences de la guerre faites aux femmes en Allemagne, pendant et après Seconde Guerre mondiale. Le film fini par un suicide. Je vois aussi un autre film qui fini par la dénonciation des viols. Des silences de mort règnent dans la salle à la fin de ces projections.

*Deutschland bleiche mutter, un film d'Helma Sanders Brahm réalisé en 1979. La vie d'une femme allemande pendant la seconde guerre mondiale. « La vie continue pendant qu'on occupe les hommes à tuer », HSB. Réalisé en 1979, première diffusion en 1980.*





## 1981 « VOUS AVEZ DIT ÉLECTION ? »

Je vote aux présidentielles pour la première fois, c'est aussi la dernière fois (jusqu'en 2012, pour le premier tour).

Pendant la campagne de François Mitterrand, je participe au collage d'affiches avec le maire adjoint de ma ville. Pour l'annonce des résultats, je suis avec mon père à la salle municipale. Mitterrand remporte l'élection. Mon père pleure. C'est l'ivresse populaire, une libération, un espoir partagé.

Depuis 23 ans, la droite est au pouvoir. Le 10 mai 1981, à 51,76%, François Mitterrand devient le premier président socialiste de l'histoire du pays. Ce résultat aura soulevé un espoir de changement chez les électeurs de gauche. Après l'annonce du résultat, à Paris comme dans d'autres villes, les grandes places sont envahies par une foule euphorique.

## 1982 « AUX SOURCES DES "DÉSORDRES" DE LA SOCIÉTÉ »

Un livre sur la famine, *Le Riz de la mousson*. Je découvre l'Inde, la Cité de la joie.

Le Riz de la mousson de l'auteure indienne Kamala Markandaya sera publié pour la première fois en 1954. Un voyage à travers la vie et la survie d'une femme paysanne en Inde du Sud. Anand Nagar, « la cité de joie », est un quartier bidonville de Calcutta (Kalkota). C'est aussi le titre d'un livre paru en 1985 de Dominique Lapierre qui fait vivre sans complaisance ni pathos la vie des habitants de cette cité.

## 1983 « CONTRÔLE SOCIAL ET... » (LA SUITE EN 2005)

Une lecture, *Le Meilleur des Mondes* d'Aldous Huxley. Le tri social.

Un roman d'anticipation dont la première parution date de 1932. Le Meilleur des Mondes est un état-mondial qui, par sélection et endoctrinement, tue dans l'œuf toute velléité de libertés, de doutes, où chacun a un rang et une place prédéterminée et s'en réjouit. Où comment un système se charge d'écraser méthodiquement ce qu'il y a d'humain dans l'homme. Une métaphore... du capitalisme.

## 1984, 1985, 1986 « UN TIR GROUPE... »

La main de « Touche pas à mon pote », Les Enfoirés, « We are the world ».

En 1984, création de S.O.S Racisme, sa vocation est de lutter contre le racisme. Le logo est créé en 1986. C'est l'histoire d'un mec qui annonce à l'antenne d'Europe 1 en septembre 1985: « J'ai une petite idée comme ça... » Hiver 1985-86: plus de 5 000 bénévoles distribuent 8,5 millions de repas. Coluche réclame l'ouverture des stocks européens à Strasbourg. Jean-Jacques Goldman compose *La Chanson des Restos*. USA for Africa est une chanson écrite par Michael Jackson et Lionel Richie pour contribuer à lutter contre la famine de 1985 en Éthiopie. Dans une interview de 1988 à propos de « We are the world » Quincy Jones déclarera: « C'est quelque chose dont il faudra se souvenir: pour aider les gens, l'art est parfois plus efficace que la politique ».



## Retour en 1985 « UN FESTIVAL PAS COMME LES AUTRES ! »

Ma sœur m'invite aux Francofolies, j'y vois les concerts de Thiéphaïne et d'Higelin. On me propose des «chips».

*Juillet 1985: première édition des Francofolies de La Rochelle. Un festival qui s'engage à faire connaître et diffuser la chanson et les musiques actuelles essentiellement d'expression française et francophone auprès d'un large public.*

## « FAITES VOS COURSES POUR LA PAIX SOCIALE ! »

Démarrage de la politique Jeunesse et Sports par dispositifs et Politique de la ville. Découverte des effets pervers de ces dispositifs.

*Dispositif anti-été chaud dès 1982. Chemin faisant, il se déclinera en Opérations Prévention Été, puis Ville Vie Vacances. Depuis 1983, les politiques de prévention de la délinquance constitueront une thématique centrale autour du triptyque prévention / répression / solidarité. Ce sera la grande braderie des thématiques et des évaluations préemballées, du CV au CUCS (2007), du CLSPD, FIPD et autres PRE.*



## « DISCRIMINATION POUR ÉTAT DE SANTÉ, ET LES PRÉMIÈRES D'UNE MALADIE PRÉTENDUMENT HONTEUSE ! »

Un ami est licencié parce qu'il a le Sida. Une bataille supplémentaire démarre.

*Bien qu'interdit et pénalisable au regard du code du travail et du code pénal français, la défense et la reconnaissance d'acte discriminant relève de l'exercice contorsionniste. On créera la Halde en 2004...*

*Pour le Sida, Les premiers signes de l'épidémie remontent à la fin des années 1970, l'existence d'un problème sanitaire (que l'on associera alors à l'homosexualité) en juillet 1981. Alors que l'homosexualité était encore dans la liste des maladies mentales de l'OMS, elle ne sera plus considérée comme un délit en France à compter de juillet 1982.*

*Fin 1984 en France, Il n'existe pas encore de structures extrahospitalières destinées à aider les malades du Sida, elles verront le jour à partir de 1985. C'est aussi l'année de la première conférence internationale sur le Sida, à Atlanta (États-Unis) et de la première déclaration universelle des droits des malades du Sida et des séropositifs (Médecins du monde).*

*En France, cette année là, 573 cas de Sida recensés et environ 30 000 personnes seraient séropositives au virus du Sida; création du premier réseau Ville-Hôpital à Paris; identification d'un nouveau virus VIH2.*

36-37

...L'HISTOIRE...

# 1986

## « DE LA RÉPRESSION ANTI-SANDINISTE PILOTÉE PAR LES ÉTATS UNIS »

Je vais voir le film *Salvador*, où des journalistes partent faire la chronique de la dictature. Je sors de là avec l'envie de tout exploser.

*Un film politique d'Oliver Stone. Chronique et dénonciation de la dictature militaire au Salvador, démarrée en 1979. Où l'on se rend compte que la rhétorique politique justifie l'horreur. Dans la même veine, cette même année, Oliver Stone réalisera Platoon.*

## « DEVAQUET, SI TU SAVAIS... »

Réforme Devaquet (réforme sur les frais d'inscription). Je suis au lycée hôtelier. Première grève dans le lycée.

On se politise, je me retrouve responsable lycéen de coordination de réunions à la Fac. On s'affronte au Gud. Je suis choqué par la violence des deux côtés.

Manifestation suite à la mort de Malik Oussekinge.

*Extrait de nopasaran.samizdat.net*

*« En octobre est présenté un projet de loi pour les universités qui veut instaurer et institutionnaliser le filtrage sélectif à l'université, connu sous le nom de loi Devaquet (frais d'inscription élevé, concours d'entrée...).*

*Très rapidement, les étudiants et les lycéens se mobilisent par dizaines de milliers avec occupations, grèves et manifestations. [...]*

*Le gouvernement ne veut rien lâcher et s'en prend aux "manipulateurs gauchistes" ; la tension monte... »*

*Le 4 décembre une manifestation rassemble un million de personnes dans les rues de Paris et se termine aux Invalides avec des affrontements très sévères, au cours desquels il y a plusieurs blessés graves.*

*Le lendemain, idem, des barricades dans le quartier latin et le soir un jeune étudiant, Malik Oussekinge, meurt après avoir été tabassé par les « voltigeurs » — des policiers à motos, armés de longs bâtons, qui ratissent les rues. Dans les jours qui suivent, le projet est retiré. »*

## « UNE COUPE DU MONDE EMMENÉE PAR DIEGO ARMANDO MARADONA »

Coupe du monde au Mexique. C'est ma première année de foot, je suis fasciné par Maradona, et l'Argentine devient championne!

*Le 29 Juin 1986, l'Argentine et l'Allemagne s'opposent pour un nouveau titre dans le stade Azteca de Mexico.*



# HISTOIRE...

## 1989 « UN ANNIVERSAIRE »

Bicentenaire 1789 et banlieue; je prends conscience de l'intérêt de mettre en lien des apports sociologiques à la vie. On commémore la Révolution. Je garde des enfants dans une famille vendéenne.

À chacun son Bicentenaire de la Révolution, d'un côté les chouans et de l'autre ses partisans.

## « VOUS AVEZ DIT RÉUNIFICATION !? »

Chute du mur de Berlin et des blocs de l'Est. Des moments populaires!

La RDA, construira 43 km de mur dans la nuit du 12 au 13 août 1961. Il sépare Berlin en deux. Puis dans les semaines qui suivent, plus d'une centaine de kilomètres vont séparer la RDA de la RFA. 28 ans après, le 9 novembre 1989, le mur tombe, c'est la joie des deux côtés du mur et les télévisions du monde entier relaient l'événement. Sa démolition marquera la fin de la séparation de l'Allemagne et la fin des pays socialistes.

## 1990 « UN MÉLANGE D'IDÉAL ET DE TRIVIAL RÉALITÉ »

Je lis *Le Loup des steppes*; un homme veut tout larguer, il entre dans une troupe de théâtre, pleine de personnalités différentes.

Sa première publication date de 1937. Son auteur, Hermann Hesse dira « Mille fleurs ornent le jardin de l'homme. »

## « DE LA MONSTRUOSITÉ DU "DEVOIR" D'OBÉIR »

Je rencontre le petit-fils de Robert Merle aux Éclaireurs de France, il me donne *La Mort est mon métier*, un bouquin qui me bouleverse.

Sa parution originale date de 1952. Il s'agit d'une biographie romancée d'un soldat allemand pendant la Seconde Guerre mondiale: « Les circonstances de la vie pourraient-elles faire basculer tout un chacun dans l'abjection la plus totale? »

## « DANS UN CONTEXTE OÙ LE FN EST EN PLEIN ESSOR »

Le cimetière de Carpentras est saccagé, c'est un choc. Je vais manifester, il y a beaucoup de monde, la place est bondée.

La nuit du 8 au 9 mai 1990, des sépultures juives seront saccagées. Cet acte de vandalisme ne sera découvert que le lendemain et occasionnera d'importantes manifestations contre le racisme et l'antisémitisme. Quatre néonazis seront jugés six ans plus tard pour cet acte.



# 38-39

## 1991 « OPÉRATION DÉSERT STORM »

Guerre du Golfe. Mon amoureux fait son service militaire. Je suis ouvrier à *Ouest torch'*, la nuit. Pendant la Guerre du Golfe, ils changent six fois la une du journal. La puissance de frappe, en termes de manipulation.

*Saddam Hussein envahit le Koweït le 2 août 1990. S'ensuit une coalition militaire multi-nationale. Du 17 janvier au 3 mars 1991, plusieurs offensives aériennes et terrestres visent à expulser l'armée irakienne du Koweït. Une première dans l'histoire de l'information : « la guerre en direct ». Mais surtout, un traitement consensuel et sensationnaliste de l'information. On aura pu lire où entendre à propos de ce conflit, les termes de « guerre propre », « guerre juste ».*

## 1993 « MASSACRE MÉDIATISÉ »

Un souvenir d'images de guerre en Yougoslavie, à Sarajevo. Je suis allé sur les lieux 19 ans plus tard.

*Les guerres de l'ex-Yougoslavie vont s'échelonner de 1991 à 2001. D'avril 1992 à la mi-juin 1993, Sarajevo est assiégée par l'armée serbe qui pilonnera la ville sous des bombardements intenses.*



## 1994 « SÉISME DES PROFON- DEURS »

À Rennes, la colère des marins pêcheurs explose. La manifestation fait face aux CRS, des pavés sont jetés, les CRS chargent, le Parlement flambe... Une journée « hors du temps ».

*En 1993, les femmes de marins-pêcheurs étaient descendues dans la rue pour protester contre la baisse du prix du poisson. Un coup d'envoi de la révolte, les hommes vont prendre le relais. La nuit du 4 au 5 février 1994, à Rennes, le Parlement de Bretagne prend feu sous les fusées de détresse des marins en colère.*

## 1995 « GUERRE DE SÉCESSION ET GUERRE ETHNIQUE »

Je voyage en Bosnie avec un groupe de jeunes. Je découvre les stigmates d'une guerre, d'une destruction massive de population. Je constate le pouvoir des médias pour retourner une situation.

*C'est cette année là qu'aura lieu le massacre de Srebrenica.*

## « JE VOTE, TU VOTES, 14 ANS APRÈS... »

À l'élection de Chirac, mon père réagit violemment.

*Seconde élection présidentielle au suffrage universel. Au premier tour Chirac 20%, Jospin 23%. 7 mai 1995, retour de la droite au pouvoir.*

## « DÉCOUVERTE DU CAPITAL CULTUREL »

Une lecture, *Les Héritiers*, de Pierre Bourdieu.

*Publié en 1964, en collaboration avec Jean-Claude Passeron.*



# 1997

## « PROFESSIONNALISATION DE L'ANIMATION »

La filière animation entre dans la fonction publique territoriale. À Paris cela existe déjà, mais la CFDT ne la défend pas.

Je vis une agression par deux personnes sur mon lieu de travail, dans la bibliothèque, mais ma hiérarchie ne me soutient pas.

*Juin 1997, Création controversée de la filière animation dans la fonction publique.*

# 1998

## « ET UN, ET DEUX, ET... »

Binic, le jour de la finale de la coupe du monde: Body Guy.

Coupe du monde: délégué comme bénévole sur l'organisation.

*Du 10 juin au 12 juillet 1998, ce dernier jour la France bat le Brésil. Partout en France le match est retransmis sur écrans géants. Liesse populaire à l'issue de cette victoire.*

## « JUSTICE POUR TOUS ? »

Je suis à la bibliothèque, à Paris (butte Montmartre) avec une copine écolo. On fait une manif' contre les voitures en ville le dimanche, jour de marché. Une nana qui ne supporte pas notre action force sur le groupe. Je l'ai agrippée. On me met des menottes, je suis exhibé devant chez moi. L'automobiliste porte plainte. Attaqué devant le tribunal de police. Les verts détachent un avocat d'Action directe. Mensonges des Renseignements généraux. Condamnation, caution et appel. Vous foncez sur des enfants, vous êtes relaxé. Si jamais suis black sans moyens de défense ça peut te broyer.



# 40-41

# « LA GRANDE HISTOIRE... DE NOUS »



## 2002

### « ENTRE SUPER-FACHO ET SUPER-ESCROC OU LA TRISTE HISTOIRE D'UNE NUIT D'ÉLECTION »

Le Pen arrive au second tour des présidentielles, je rejoins la marche sur la Bastille. Beaucoup de gens me font des reproches parce que je n'ai pas voté au premier tour. Je refuse d'accepter que l'on ne puisse pas voter pour ses convictions au premier tour.

Je me rappelle l'attitude de Jospin lors du second tour, j'intègre le PS, mon investissement politique devient fort.

À l'annonce des résultats du premier tour, je panique et décide de rester au Portugal. Mon père pleure en votant Chirac.

*Vent de panique, au premier tour de cette élection, il n'y aura pas de candidat de «gauche» au second tour. C'est une première! Pour la gauche et pour le FN. De nombreuses manifestations spontanées se sont déroulées dans la nuit du 21 au 22 avril 2002 puis les 22 et 23 avril, dans les grandes villes françaises, en signe de protestation contre la présence de Jean-Marie Le Pen au second tour. Ces manifestations se sont poursuivies durant tout l'entre-deux tours atteignant leur apogée pour le 1er mai.*

## 2003

### « TRENTE ANS APRÈS 1973 »

Rassemblement du Larzac. Mes premières rencontres et échanges avec des mouvements associatifs et des collectifs.

*De la lutte paysanne au rassemblement altermondialiste. Suite au mouvement des agriculteurs pour la défense de leurs terres contre l'extension d'un camp militaire dès 1971, un grand rassemblement initié par les paysans travailleurs, la gauche ouvrière et paysanne, avait eu lieu les 25 et 26 août 1973. En pleine canicule du 8 au 10 août, rassemblement des altermondialistes: «D'autres mondes sont possibles», «le monde n'est pas une marchandise»...*

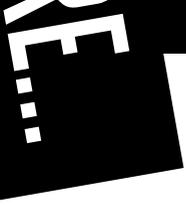
### « ALORS ON T'EXPLIQUE, LIBRE CIRCULATION DES PRODUITS NE VEUT PAS DIRE LIBRE CIRCULATION DES PERSONNES, T'AS COMPRIS? »

Au passage de la douane pour partir en vacances à Milan avec ma copine latino, nous sommes arrêtés parce qu'elle est sans papier. Je suis suspecté de trafic de clandestins tandis qu'elle se retrouve placée en centre de rétention avec mesure de reconduite à la frontière.

«Compromis acceptable... Avec le sourire SVP!»

Mouvement sur les retraites. Syndicalistes = syndicateurs. Je perçois que ce n'est pas la bonne manière de faire, sans explication, sans éducation populaire. C'est une grosse désillusion.

*Après la tentative ratée de Juppé en 1995, la réforme du système des retraites revient au goût du jour en février 2003. De mars à juin 2003, les grèves et manifestations qui se succèdent ne font pas bouger le gouvernement. Pas de grève générale en vue (selon les syndicats et encore moins selon la police!). Suite et fin en 2010, jusqu'à la prochaine...*



2005

# « ... ET MOINDRE RÉSISTANCE » (VOIR 1983)



Une lecture, *Le Meilleur des Mondes* d'Aldous Huxley.  
Je découvre les méfaits de l'endoctrinement médiatique.

*Étant les ignorants, ils sont les incéléments  
Hélas combien de temps faudra-t-il vous redire  
À vous tous que c'est à vous de les conduire  
Qu'il fallait leur donner leur part de la cité  
Que votre aveuglement produit leur cécité  
D'une tutelle avare, on recueille les suites  
Et le mal qu'ils vous font, c'est vous qui le leur fîtes.  
Vous ne les avez pas guidés, pris par la main  
Et renseignés sur l'ombre et sur le vrai chemin,  
Vous les avez laissés en proie au labyrinthe  
Ils sont votre épouvante et vous êtes leur crainte  
C'est qu'ils n'ont pas senti votre fraternité.  
Comment peut-il penser, celui qui ne peut vivre?  
Quoi! Pour que les griefs, pour que les catastrophes,  
les problèmes, les angoisses, et les convulsions s'en aillent,  
suffit-il que nous les expulsions?  
Victor Hugo, juin 1871, Pour les communards  
(extrait du dossier IPAM du 15 décembre 2005,  
«Le soulèvement populaire dans les banlieues françaises  
d'octobre à novembre 2005»)*



42-43

Deux rendez-vous politiques. La gauche de gauche et je bosse en centre social. Deux mouvements qui ne se bougent pas face à ce qu'il se passe dans les quartiers populaires .

*Pas moins de 15 nuits durant lesquelles, suite à la mort à Clichy-sous-Bois de deux adolescents, des «jeunes» ont exprimé leur ras-le-bol face à l'injustice qu'ils subissent dans les quartiers populaires. Plusieurs commentateurs auront qualifié ces «évènements» de «révolte», de «mouvement de colère» ou de «rébellion», d'«émeutes urbaines». D'autres parleront de «manipulation terroriste musulmane», de «délinquance liée à l'immigration», «violences des délinquants maffieux et des tenants de l'islam politique», «racailles», «voyous», «sauvageons», etc.*



# 2006

## « IL N'Y A PAS DE FAITS, IL N'Y A QUE DES INTERPRÉTATIONS »

Nietzsche, *La Volonté de puissance*, je trouve cette citation dans *Tout, tout de suite* de Martin Sportes.

Le « Gang des barbares », on en connaissait certains au centre socio-culturel. Les médias pointent du doigt la population.

*Dans le but d'obtenir une rançon, un jeune homme de confession juive sera séquestré et torturé pendant 24 jours dans un immeuble par un groupe de jeunes issus de quartiers populaires. Il sera tué le 13 février. La nature de cet acte aura suscité une vive émotion. Ce groupe sera appelé par les médias « Gang des barbares », la presse titrera à propos des habitants de ces quartiers « Ils savaient... »*

## « CAPITALISME, UN SYSTÈME ORGANISÉ AUTOUR DE LA DOMINATION ! »

Je lis *Le Nouvel esprit du capitalisme*, qui rend compte qu'à chaque fois les théories libertaires sont récupérées.

Je romps avec le milieu anarchiste et avec l'éducation populaire. Je vais trouver auprès des marxistes des références qui me parlent.

Ouvrage de Luc Boltanski et Eve Chiapello paru en 1999. « Ou comment le capitalisme est en train de tourner la page du fordisme au profit d'une organisation en réseau, génératrice pour certains d'une plus grande liberté au travail, pour d'autres d'une plus grande précarité, et pour tous d'un asservissement accru à l'entreprise. »

## « LA LUTTE CONTRE LE "CONTRAT DE PRÉCARITÉ EXTRÊME" (ÉNONCÉ DE BANDEROLE DE MANIF) »

Je n'avais pas d'avis sur le sujet. Quand un prof m'a demandé ce que je pensais du CPE, je n'ai pas su quoi répondre. J'avais pour perspective de faire Sciences Po. Je participe aux manifestations, je découvre que je suis moi-même en CPE.

Je découvre aussi Pierre Carles à ce moment là.

*Le Contrat Première Embauche était une des constituantes de la loi dite « pour l'égalité des chances ». L'important mouvement des étudiants et des lycéens, soutenu dans les manifestations par de nombreux salariés, est parvenu à faire reculer le gouvernement sur le CPE. Le reste... est passé. Pierre Carles a réalisé plusieurs documentaires, parmi lesquels La sociologie est un sport de combat, Attention danger travail ou encore Volem rien à foutre al pais.*



# 2007

## « AU CROISEMENT DES CULTURES »

Je suis dans le CA d'une asso de cinéma d'art et essai. Je pars avec ma famille au Burkina Faso pour le Festival du film africain, pour l'organisation du festival «Regards d'Afrique» de Moulins.

*Fespaco, Le Festival Panafricain du Cinéma et de la télévision de Ouagadougou a lieu tous les deux ans depuis sa création en 1969. En 2007 c'est la vingtième édition. Ciné Bocage est une association de cinéphiles dont l'objectif est de faire exister le cinéma d'auteur à Moulins. Depuis 2002, elle propose au printemps la biennale Regards d'Afrique. Depuis 1995, l'association organise le festival Jean Carmet, festival des Seconds Rôles.*

## « RÉSONANCES »

Lecture d'une BD, *Un homme est mort*, croisement avec la famille.

*Une bande dessinée de Kris et Davodeau, l'histoire du jeune cinéaste René Vautier qui est appelé par la CGT pour filmer une grève historique et meurtrière, à Brest en 1950.*

## « RIEN VU VENIR ? »

J'assiste à un colloque sur la crise économique, des profs conseillent les banques en présentant la crise comme conjoncturelle, pas de panique.

*«Ajustement cyclique ou crise sévère?»  
Ben maintenant on sait!*

# « LA GRAN DE M

# 44-45



## 2008

### « UNE RIPOSTE NÉCESSAIRE MAIS... UN PEU ISOLÉE ! »

Arrive la LRU, réforme de l'Université. Je suis dans comité d'orga au sein de fac' de droit. Le blocage dure quatre mois, pendant lesquels nous plançons sur notre argumentation, les négociations, les rapports de force et une réflexion sur le rôle de l'Université. La question du savoir. Le savoir comme un pouvoir au sein de la lutte. Mais on a perdu !

*Loi relative aux Libertés et Responsabilités des Universités (loi LRU ou loi « Péresse ») : budget de l'enseignement supérieur ouvert aux marchés, masterisation de la formation des enseignants et nombre de postes ouverts au concours en berne, ou encore celles de l'avenir spécifique de certains établissements de recherche, statut des enseignants-chercheurs. Bien que la grande majorité des syndicats traditionnels de personnels et d'étudiants soit contre elle, ils ne se sont pas vraiment mouillés, seule une intersyndicale étudiante (TUUD, SUD étudiant, FSE) a pris en main la riposte en décidant d'organiser des manif, et piquets de grève.*

### « DU DÉMANTÈLEMENT DES SERVICES PUBLICS HOSPITALIERS »

Je participe à la bagarre pour l'hôpital de Carhaix, la chirurgie et la maternité vont en être retirées. Je suis étonnée par la mobilisation des habitants, ils sont présents tous les samedis. On a aussi eu droit à une attaque de CRS. Au final, on n'a pas obtenu grand chose.

*Dix-sept semaines de lutte aboutissent au maintien des services de chirurgie et de maternité mais sous condition de fusion avec le CHU de Brest. Rendu plus pervers, l'objectif de fermeture de ces services n'est pour autant pas abandonné.*

## 2009

### « TOURNÉE BLEU PÉTROLE »

Baschung disparaît, j'en suis triste. J'avais pu assisté à un de ses concerts mais je l'avais trouvé très affaibli. Malgré ça, c'était un super concert.

À Bordeaux, on crée une Université Populaire, à la suite du mouvement LRU.

Une amie algérienne défenestrée pour refus du port du voile. Je découvre Alain Faure, mobilisation, possibilité de mettre des actions en place.

## 2010

C'est le mouvement contre la réforme des retraites. Je participe au blocage des centrales d'achats, avec la CGT.

*Un mouvement rythmé par quatorze journées de manifestations nationales.*



# 2011

La ville où j'habite est stigmatisée, suite au jet d'un pavé depuis le haut d'un immeuble sur un CRS. Je me retrouve élu d'astreinte, dans la commission jeunesse. Les médias débarquent, ça dégueule sur les jeunes. On salit le boulot que je fais depuis des années.

## « LE BON MÉNAGE DE LA PHILOSOPHIE ET DE LA CLASSE BOURGEOISE »

Le lis *Les chiens de garde* de Paul Nizan, qui démonte la philosophie.

Paru en 1932, cet ouvrage démontre comme la philosophie se met au service du pouvoir et de l'oppression.



# 2012

Le Front de Gauche organise à la Bastille une fête populaire et joyeuse. Dans le bus, des jeunes coco chantent des chansons violentes anti-LCR, je comprends pas, c'est quoi le but du Front de Gauche?

C'est la première fois que je vote aux présidentielles... je ne vote qu'au premier tour seulement. Je suis séduit par le mouvement autour du Front de Gauche.

Aux législatives, je suis responsable de campagne contre un candidat de la droite populaire. Notre défaite se joue à soixante-dix voix seulement, nous avons fait recours, c'est toujours en cours et ça devrait aboutir!

Pour la deuxième fois je vote aux présidentielles (au premier tour). Avec mes parents nous allons à la Bastille. C'est un tremblement de terre, on y croit. C'est chaleureux, mon père pleure.

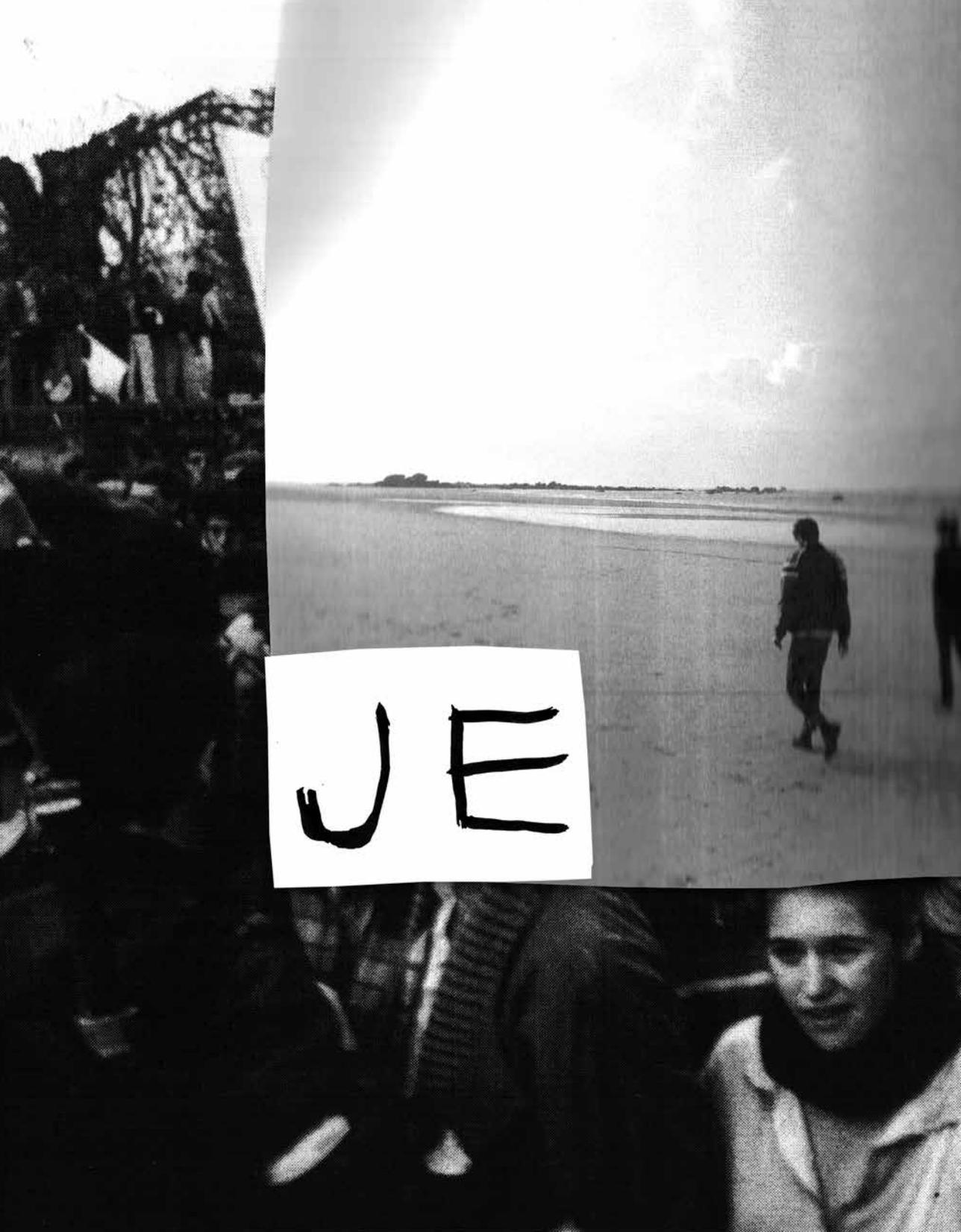
## « NOS RÊVES NE TIENNENT PAS DANS LEURS URNES! »

La Marche des Indignés arrive sur Paris. Je fais quatre jours de marche avec eux. Il y a de la mixité dans les débats et les échanges, des gens qui s'interrogent. La manif' se finit encerclée par les CRS, un vrai flip. Où est la liberté d'expression!?

Le 21 avril 2012, les marches pacifiques, de Marseille, Toulouse, Bayonne, Angers, Lille (marche des possibles, marches populaires) et les banlieues de Paris (marche des Indignés), ainsi que des Indignés d'autres pays (Espagne, Belgique...) se rassemblent à Paris. La manifestation s'est terminée de façon très étrange, les forces de l'ordre restreignant la liberté de déplacement des manifestants pendant quatre heures, une manière de provoquer un affrontement qui n'aura finalement pas lieu.

# 46-47





JE



NOUS

# COMME UN MIROIR TENDU POUR RELIRE SON HISTOIRE...

*À l'origine du Pavé, il y a une recherche-action de trois ans, et dans cette recherche-action, un groupe dit « le groupe des gris » qui explore sa vie et ses histoires personnelles, militantes, professionnelles. Cette exploration est d'abord introspective, individuelle, puis elle se confronte aux questionnements d'autres membres du groupe, comme un miroir tendu pour relire son histoire. Voici celle de Régis, un des membres fondateurs du Pavé, réalisée en mars 2004 :*

## **QUI JE SUIS ? QUELLE EST LA PERSONNE QUI VOUS PARLE ? COMMENT DÉCLINER MON IDENTITÉ ?**

En vous donnant un peu de moi-même, à travers quelques bouts de vie qui m'ont marqué et que j'ai sélectionnés, je vais tenter de démêler ce qu'on a fait de moi, ce que la vie a fait de moi et ce que j'ai fait de ce qu'on a fait de moi.

## **D'OÙ JE VIENS ?**

Je suis né en 1953, et cette date n'est pas anodine, dans une famille de petits paysans de la Sarthe ; du sud-est, de tradition républicaine (contre le roi), ou radical-socialiste (contre les curés) d'un père qui vote communiste et d'une mère d'inspiration chrétienne, on peut dire conservatrice. Je suis le troisième des cinq enfants. Le choix de mon prénom, m'a rapporté ma mère alors que je lui demandai pourquoi on m'avait appelé Régis, a fait l'objet d'un débat au sein de ma famille élargie. 1953, c'est l'année de la mort de Staline, il est mort en mars et je suis né en juin. Mon père, soutenue par sa famille voulait qu'on me prénomme Joseph, en référence évidemment au « petit père des peuples », ma mère y était totalement opposée, craignant les foudres de son propre père; et je ne sais pas comment s'est fait l'accord sur le prénom que je porte actuellement.

## **UN ENFANT DE LA RADIO**

Elle est arrivée à la maison au printemps 1959. Ce fut pour moi un objet de fascination et de curiosité: je voulais comprendre comment ça marchait, j'imaginai des gens derrière les lampes nous regardant ; bien que ne comprenant que peu de choses de ce que j'écoutais, ce fut une ouverture sur un monde inconnu, un lien avec l'extérieur et une source d'imagination qui a déclenché, je pense ce désir de connaissance.

## LA COMMUNALE

Septembre 1959: entrée en cours préparatoire; ce sont mes deux grands frères qui m'accompagnent. Le premier matin, avant le départ, un « discours » du père sur l'importance de l'école: « tu y vas pour apprendre, il faut écouter et respecter la maîtresse, il faut bien travailler, sinon tu finiras comme nous, pauvres paysans à trimer toute ta vie ».

J'ai toujours été content d'aller à l'école, j'étais amoureux de mes « maîtresses » (sur les cinq instits que j'ai connues, les quatre premières sont des femmes) j'avais une soif d'apprendre: je faisais le maximum pour ne pas décevoir, ni mes parents, ni mes maîtres.

Fin du CM2, l'enseignant (avec mon accord) incite fortement mes parents à m'inscrire en 6<sup>e</sup> au lycée du Mans (à 30 km), et non au collège (CEG) du chef-lieu du canton; il fait toutes les démarches: inscription, demande de bourse...

Mi-juillet 1964: je suis admis, j'imagine « les lumières de la ville », une nouvelle vie commence: je suis très heureux et en même temps un peu inquiet.

## LE LYCÉE

Septembre 1964. La rentrée se fait un dimanche. Je suis interne. C'est un petit événement dans la famille: mes parents et mes grands-parents m'accompagnent.

C'est beaucoup plus tard que j'ai perçu toute la fierté que tirait ma famille de mon « ascension » dans la ville et toute la charge (symbolique) que je devais porter.

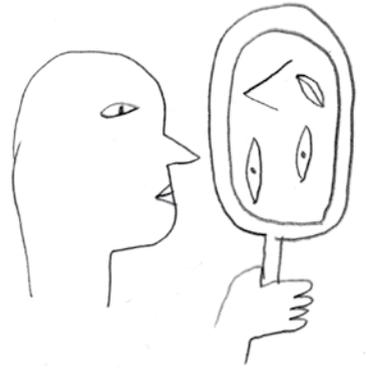
Cette expérience de l'entrée au lycée a été un choc: je quittais la douceur (même relative) du foyer familial pour découvrir la dureté des relations entre élèves, entre élèves et profs, entre élèves et surveillants (bizutages, brimades diverses, moqueries qui tournaient parfois à l'humiliation à cause de mon accent et de mes origines paysannes), j'avais honte de mes parents.

Au bout d'une semaine, je n'avais plus envie d'y retourner. Je n'en fis rien. Je ne pouvais pas faire marche arrière. Il me fallait tenir bon et taire mes souffrances pour surtout ne pas inquiéter ma famille ni me déjuger.

La première année a été très difficile. Elle m'a fait prendre conscience de la violence des rapports sociaux et a illustré les propos de mon père qui parlait des « petits et des gros », autrement dit des pauvres et des riches.

Au fil des ans (j'y ai passé sept années) j'ai intégré « la culture urbaine » ses codes (les manières de se vêtir, de se tenir, de parler) et j'ai appris à jouer avec cette double culture: à composer avec pour me faire accepter dans les deux milieux; ainsi quand je retournais dans ma famille, je faisais attention à mon langage et veillais surtout à ne pas faire « trop savant ».

C'est aussi au lycée que j'ai vécu mon adolescence, période où la sexualité sort de sa latence, où les sens sont en ébullition;



# 50-51

j'y ai expérimenté mes premiers « tâtonnements » sexuels, source de troubles, me posant la question du normal et m'interrogeant sur mon indétermination sexuelle.

La révolution de Mai (68) a transformé les relations hiérarchiques, je l'ai vécue comme une revanche des « opprimés ». Je m'engage dans le Cal. (comité d'action lycéen) : a.g., cahier de revendications : droit de sortie, étude autogérée... c'est une énorme bouffée d'air, une libération.

L'étude des philosophes du 18<sup>e</sup>, Montesquieu, Rousseau, Voltaire, Diderot, m'ont définitivement ôté mes doutes sur l'existence d'un dieu.

## **JUIN 1971 : LE BAC**

### **LA FAC**

Après une année de pause (différents petits boulots) je m'inscris en fac d'histoire/géo au Mans, j'envisage d'être prof.

L'année suivante j'obtiens un poste de pion : j'y fais l'expérience de l'exercice de « l'autorité » et vis les contradictions flic/éducateur que je partage avec un collègue syndiqué « école émancipée », militant de la ligue communiste révolutionnaire et des Francs et Franches Camarades (aujourd'hui les Francas).

Je passe le Bafa aux Francas, encadre des colos l'été, lutte contre la loi Debré, obtiens ma licence, côtoie les féministes (dont une qui sera ma première compagne) et les comités de soldats, réformé du service national (P4), rate deux fois le Capes et passe le concours d'entrée à l'Institut de Formation aux Carrières Sociales (IFCS) de Rennes, pour trois années de formation d'animateur payées; je bénéficie d'une bourse de promotion sociale (soit 110% du Smic).

En juin 1981, j'ai 28 ans, un enfant et le Defa ; je suis animateur dans une maison de quartier à Vitré pendant dix mois.

Juin 1982: la Direction Régionale jeunesse et Sports me propose un poste de « CTP loisir social » (Conseiller technique et pédagogique) pour être mis partiellement à disposition du Crij Bretagne que j'ai accepté d'abord pour des raisons matérielles (rapprochement de mon domicile)

Ma mission : faciliter l'accès à l'information (facteur d'émancipation) des jeunes bretons par le développement des structures de proximité et aussi encadrement régulier de formations Defa à partir de 1988, puis soutien à des actions éducatives dans le champ des relations internationales.

et maintenant, des doutes, des questions...

À la question « quel est ton parcours de vie justifiant ton travail de conseiller technique et pédagogique au ministère », Régis explique qu'il y est entré par hasard ; il précise que c'est le terme très souvent usité selon lui quand il n'y a pas d'autres explications.

Après une formation Defa à l'IRTS, Rennes, pendant trois ans, des personnes en relation avec mon proprio de l'époque m'ont parlé de postes à pourvoir à Jeunesse et Sports. À ce moment là, j'étais en poste à Vitré depuis neuf mois, à 45 km de mon domicile et je venais d'avoir un enfant. En travaillant à la Direction Régionale à Rennes,

je me rapprocherais de mon domicile ; un rapport pratique donc à mon choix. Je fus donc embauché en tant que CTP (conseiller technique et pédagogique) « loisir social », à mi-temps entre Jeunesse et Sports et le Crij de Bretagne. À moi de définir mon profil de poste.

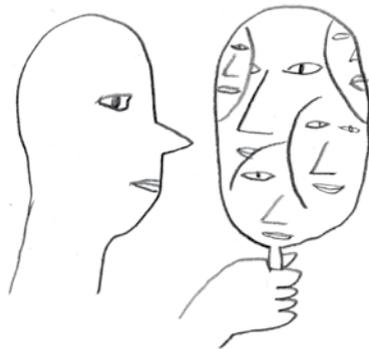
Mes motivations : je n'avais plus une heure trente de route à faire. Je pensais que j'avais des choses à faire en terme de politique d'éducation et en direction de la jeunesse. Cela se passait presque qu'un an après la victoire de la Gauche. Mon mi-temps au Centre Régional Information Jeunesse : travailler à la création d'un réseau de structures de proximité m'intéressait vraiment pour des notions d'accès à l'information pour les jeunes, les conditions de choix, le fait que je me sentais facilitateur d'insertion des jeunes dans le monde des adultes.

*Que pensais-tu à l'époque de Jeunesse et sports ?*

J'ai rencontré J.-L., qui m'a expliqué le sens de mon travail, le fait de permettre aux associations de conduire leurs projets, que j'avais un rôle de conseil et d'aide, de formation des bénévoles. Par rapport à mes études, je me destinais, par défaut à un métier de professeur en histoire/géo, car la notion du « ici et maintenant » résultant d'un produit de l'Histoire me passionne.

*On remonte dans le temps ?*

À 18-19 ans je passe mon Bafa avec les Francas, ce qui pouvait me permettre d'avoir facilement un job d'été d'une part et de travailler en relations avec les publics que j'allais côtoyer en tant que prof. J'avais un projet politique fort, rendre les enfants responsables dans une société démocratique, ce que j'observais comme fonctionnement dans l'encadrement de centre de vacances par exemple. Lorsque j'étais étudiant, j'ai été pion et le Bafa m'a aidé par rapport aux groupes. Puis, en échangeant



# 52-53

INTERVIEW

PAR

ANNAÏG MESNIL

ET

ANITA LECOLLINET.

avec un copain militant pour la Ligue Communiste, j'ai débuté une formation Defa qui allait me permettre un travail de politique de conscientisation.

Je suis issu d'une famille de père communiste, qui était sensibilisé aux inégalités, à l'injustice et aux rapports de domination.

Quand je regarde mon parcours, je pensais vraiment que je faisais un travail pour permettre aux jeunes de s'insérer dans un système qui me semblait un paradoxe.

Depuis 1982-83, les politiques publiques se traduisent en actes par la mise en place de dispositifs qui ne débouchent finalement pas sur les résultats escomptés. J'ai commencé à prendre conscience de ce carcan et du fait de faire rentrer les projets associatifs dans des cases.

*À quel moment as-tu commencé à le constater ?*

Cela fait environ dix ans, avec une progression dans la réflexion, en fait. On échangeait avec des collègues sur ces questions ; certains d'ailleurs ont refusé de travailler avec ces dispositifs, ils avaient assez de punch pour contrecarrer l'institution.

*Cela te pose un problème ?*

Oui un peu je suis balancé entre le fait de refuser les dispositifs et de les utiliser au mieux ( de l'intérieur).

*Tu as quelle image de l'institution, peut-on faire bouger les choses, acquérir de l'assurance ?*

Je pense avoir un positionnement professionnel cohérent face à l'institution, avant j'étais perturbé par cette distorsion mais j'ai maintenant un positionnement plus serein. J'utilise les dispositifs mais je ne les remets pas en cause. Avant j'avais l'impression qu'au sein de Jeunesse et Sports, il n'y avait pas de culture du collectif — les collègues travaillaient seuls dans leurs spécialités, ce qui me semblait assez

paradoxal dans une institution que j'imaginai privilégier les groupes et le collectif, mais une prise de conscience s'est opérée grâce à des échanges extra-travail aussi. Il faut noter que l'inspecteur de l'époque était à l'écoute de ces échanges, ce qui facilitait les choses, je pense.

*Tu n'as jamais eu envie de faire autre chose ?*

Non car il y a toujours une satisfaction, une utilité, une visée éducative. L'émancipation est toujours présente, pas toujours limpide car mon action porte des contradictions et des doutes mais elle me semble néanmoins positive. Par exemple, le CEL, est un outil qui doit permettre la réflexion sur une politique territoriale et qui pose en fait la question de l'éducation sur un territoire. Avec quand même des limites en terme de questionnements sur le fondement éducatif de l'école, qui semble productrice d'inégalités, là encore un paradoxe.

J'avais peur au début d'affronter l'institution, pas sûr de moi, je me sentais pas forcément de cette institution là, au départ vu mon autre poste au Crij ; maintenant je revendique mon travail et réfléchis à mon positionnement au sein de cette institution, le Defa m'y a aidé. Je veux maintenant faire évoluer les choses, en conservant des 'bouffées d'air' comme la recherche-action. L'action n'est pas forcément le plus intéressant dans cette démarche, la recherche et le questionnement le sont. J'en intègre des éléments dans mon travail ; on part des pratiques et on y revient. Ce qui m'intéresse aussi, c'est le travail coopératif de ces recherches. Les enjeux sont forts ; montrer à l'institution que l'on peut faire autre chose que d'appliquer les dispositifs tels quels en clarifiant les choses afin de transformer les missions de Jeunesse et Sports.

*Et ton engagement politique ?*

J'ai toujours été engagé politiquement du moins syndicalement, depuis que je travaille, mais pas adhérent dans un parti politique identifié.

Mon environnement familial m'a permis d'appréhender rapidement une culture du collectif, l'homme est un être d'abord social. On m'a inculqué de me battre avec les autres. J'admets une convergence certaine entre mon engagement professionnel de plus en plus conscientisé et mon engagement citoyen et syndical.

Je suis issu d'un milieu familial modeste, où la notion de classes sociales m'a été définie assez tôt; le rapport de domination, villes, bourgeois...

J'ai obtenu une bourse pour étudier dans ce contexte là, où il fallait vider les campagnes: je suis, paradoxalement un « bénéficiaire » du plan Mansholt!

*C'est pas étrange des paysans communistes?*

Oui, bien sûr, ça vient de mon grand-père qui a été très marqué par le Front Populaire de Léon Blum, qui a créé l'Office national du blé, garantissant un prix plancher aux petits producteurs; mon père lui a « viré » communiste par une rencontre pendant son service militaire en 1949.

Au moment où j'ai quitté ma famille, j'ai eu l'impression de la renier (le fait de continuer mes études), et en même temps d'être « rejeté » parce que je me sentais aussi d'un autre monde. D'ailleurs lorsque j'y retourne je parle patois — balancement entre deux cultures. Je pense qu'il ne peut pas y avoir d'assimilation totale [des immigrés], on se compose une identité avec toute son histoire.

Mes parents ont déconseillé à nous, leurs enfants, de faire leur métier, qui pourtant était une fierté, une tradition même, et ils n'avaient pas le souci de propriété; pour eux, la terre ce n'était qu'un outil de travail. Ils raisonnent plutôt sur la notion de partage; mon père nous disait « À quoi ça sert d'être propriétaire? On n'est que de passage... »

*Régis conclut en posant la question de « Qu'est-ce que je fais de ce qu'on a fait de moi? »*

*Il dit que ce n'est certainement pas un hasard s'il vit avec quelqu'un qui est dans l'enseignement. La liberté pour lui est le fait de pouvoir penser ce déterminisme et le conscientiser.*

*Après un échange informel sur l'exercice, Régis précise que parler de soi n'est pas chose facile; il dit qu'enfant, on lui a appris à se taire: à table, on ne parlait pas, on était là pour apprendre, seuls les adultes avaient la parole.*

**54-55**

Une première version proche de cet article a été publiée dans la revue *Variations* n°18 « La poésie est une arme chargée de futur. Conceptualiser la prise de parole » en 2013.

---

# EN GUISE D'INTRODUCTION, UNE BREVE DESCRIPTION DE NOS METHODES DE TRAVAIL.

Dans un récit à sa manière de Mai 68, Michel de Certeau nous fait témoins d'une scène où une jeune liftière de la Samaritaine interrogée par un journaliste répondait :

« *Je ne sais pas quoi dire, moi, je n'ai pas de culture.* »

Un camarade gréviste l'interrompt :

« *Ne dis pas ça. Le savoir, c'est fini. La culture aujourd'hui, ça consiste à parler.* »

L'injonction à l'expression est dans l'air du temps, il convient de s'exprimer sans cesse, d'avoir un avis sur tout, et tout le temps. Plus que la justesse ou la vérité, ce qui compte c'est d'être capable de s'exprimer. Notre intention avec cet écrit est de conceptualiser « la parole incarnée » et quelques-uns des éléments qui conditionnent la prise de parole dans un groupe. C'est pourquoi nous allons tenter dans cet exercice d'écriture à deux voix de mettre à plat ce que nous observons de nos méthodes de travail.

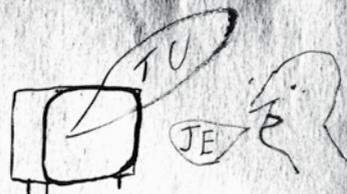
Pour commencer, il nous semble cohérent de rappeler que toute parole est située (dans le temps, dans l'espace, socialement...), alors situons-la. Qui écrit ? Une femme blanche de 28 ans vivant à Grenoble et un homme blanc de 39 ans vivant sur le Plateau des Millevaches, tous deux associés et salariés dans des coopératives, gagnant à peu près 1500 euros. Nous travaillons dans deux coopératives d'éducation populaire qui visent à réintroduire du politique dans le débat public et donc l'exercice démocratique par le plus grand nombre : L'Orage à Grenoble et Le Pavé à Rennes. Nous avons eu le privilège de faire des études universitaires mais nous ne sommes pas des docteurs non plus.

Nos coopératives interviennent dans différents domaines qui vont de la conférence « gesticulée » politique à la dé-formation professionnelle et nous travaillons aussi l'animation de débats, les questions d'organisation collective, de distribution du pouvoir, que ce soit dans des contextes associatifs et militants ou plus institutionnels.

Très concrètement notre travail consiste à mettre en place, dans les structures ou collectifs qui font appel à nous, des procédures de travail collectif qui visent l'expression « à parts égales » en animant la prise de parole. Nous ne pensons pas que la seule libre et égale expression des un-e-s et des autres suffit à faire démocratie, cela reviendrait à faire de la liberté d'expression la composante essentielle et suffisante d'un processus démocratique. Nous postulons plutôt que cette expression doit s'accompagner d'un travail d'analyse collective pour que la délibération soit elle aussi réellement collective. Mais pour ce faire, il s'agit bien qu'en amont cette expression de tou-te-s soit possible car nous savons que déjà là des inégalités se jouent.

Pour poser le cadre rapidement, disons que si la parole n'est pas animée ce sont les rapports de dominations classiques qui s'expriment: de genre, d'âge mais aussi de statut. En œuvrant quotidiennement dans le champ de l'éducation populaire, du monde associatif « de gauche », d'un monde qui se veut et se dit progressiste, nous observons que si la parole n'est pas organisée, animée ce sont effectivement plus volontiers les hommes qui la prennent, les aînés, ceux qui ont fait des études, ceux qui ont l'habitude de la prendre. Donc nous usons de diverses consignes de répartition de la parole qui déclinent comment elle se prend, comment elle se donne et comment elle se répartit. Nous opposons à une libéralité « spontanée » dans sa distribution la mise en place de règles: ce que nous appelons « les contraintes libératrices » que sont par exemple la taille du groupe, le nombre de prise de parole, le cadre de ces prises de parole. Mais nous n'agissons pas seulement en la « distribuant », nous tentons aussi de lui donner une nature spécifique en variant les registres de parole. Pour ce faire, nous puisons dans le patrimoine des méthodes d'éducation populaire basée notamment sur les récits de vie. Ainsi la plupart des temps de travail que nous animons commençant par cette consigne: « racontez comment/quand/la dernière fois que... ». Nous invitons les gens à nous livrer ce que nous appelons une parole « incarnée ».

Qu'est ce qu'une parole incarnée? C'est une parole qui cherche moins la vérité que la véracité, une parole qui cherche moins à représenter un statut ou une fonction que sa personne, une parole qui cherche l'authenticité. C'est une parole souveraine, une parole qui ne se discute pas. Cette parole a deux composantes essentielles: c'est une parole qui dit je et une parole qui relate du vécu, qui raconte.



56-57

## PREMIÈRE COMPOSANTE D'UNE PAROLE INCARNEE: UNE PAROLE QUI DIT JE

Dans sa première composante, ce que nous nommons une parole incarnée est donc une parole qui dit je et qui ne dit pas nous. Une parole qui dit donc quelque chose sur quelque chose mais aussi ou avant tout qui dit quelque chose sur soi. En effet, là n'est pas l'endroit pour disserter sur ce que parler veut dire; il est des paroles politiques, des paroles poétiques, des paroles performatives, des paroles qui disent la colère, qui disent des ordres, etc. Nous usons de la parole dans de nombreuses circonstances distinctes qui vont jusqu'à l'expression primitive du cri « Merde! » Mais l'enjeu ici n'est pas « ce que parler veut dire » mais « qu'est ce qui se joue dans la prise de parole ».

C'est donc à une parole prise dans le cadre d'un travail collectif à laquelle nous nous référons. Or dire que lorsqu'un sujet parle, il se met aussi à jour lui-même, est évidemment un poncif: il y a dans la prise de parole dans un cadre collectif un enjeu toujours présent de représentation de soi. Mais ce qui nous importe ici c'est que la prise de parole dans ces circonstances cache souvent le je derrière un nous, un statut, une position sociale à affirmer. Prendre la parole, quel que soit le contenu, c'est souvent exprimer d'où nous souhaitons être entendu. Or ce que nous tentons de faire, c'est que la parole dise d'où elle parle, pas d'où elle souhaite qu'on l'entende.

Bien souvent, la parole singulière est perçue comme suspecte, nous sommes peu habitués à livrer des paroles incarnées en dehors de sphères

intimes, affectives, ou familiales ; il conviendrait d'en chercher les raisons. Il y aurait sûrement à chercher du côté des représentations que nous nous faisons de la représentation dans un contexte de démocratie délégataire ou de ce mouvement mis en lumière par Norbert Elias qui voudrait que nous souhaitions tous être intronisé dans « la société de cour ». Parfois même on prête à cette parole qui ne dit pas je les vertus de la modestie comme le nous universitaire qui réaffirmerait le *prima* de la communauté scientifique sur le génie individuel. Pourtant nous postulons que nous pouvons aussi voir cette parole qui ne dit pas je comme une parole du renoncement, une parole lâche, une parole qui ne s'engage pas.

## DEUXIÈME COMPOSANTE D'UNE PAROLE INCARNEE : UNE PAROLE QUI RACONTE, RELATE, RÉCITE

Pour tenter de sortir de ce jeu de représentations qui se joue dans la prise de parole, ce n'est pas seulement le je qui compte mais le fait que ce soit une parole qui raconte, qui relate, qui récite. Dans une posture d'éducateur-riche populaire, nous mettons d'ailleurs souvent en opposition une entrée anecdotique et une entrée conceptuelle. Nous postulons que pour travailler le plus à égalité possible dans un groupe, il est en effet opportun de remplacer le « Qu'est-ce que tu penses de... » par « Raconte-moi... » Par exemple, si nous travaillons avec une équipe d'un centre social qui souhaite réinterroger « l'accès à la culture pour tous » dans leurs activités, nous allons plutôt commencer à nous raconter un moment où nous-mêmes nous nous sommes sentis exclus culturellement plutôt que de débattre théoriquement de l'accès à la culture. Suivant la même idée, à un collectif qui voulaient aller parler dans l'espace public des mobilisations de soutien aux sans papiers nous proposons d'aller demander « Quand est-ce que vous vous êtes senti étranger pour la dernière fois ? »

En faisant cela, nous ne mettons pas seulement les dominants dans une situation qui ne leur est pas habituelle, amoindrissant ainsi leur pouvoir de parler (dans une visée de *disempowerment*) mais aussi nous permettons à tous d'exprimer un dire avec la même légitimité. En effet, le « Qu'est-ce que vous pensez de » fabrique d'entrée de jeu une position qui privilégie ceux qui ont déjà « pensé » la question ou qui ont lu ce qu'il fallait en penser ou qui pensent qu'il est de bon ton de penser d'une telle manière ; et ce d'autant plus si en amont aucun temps individuel de travail n'est prévu, ne serait-ce que dix minutes. Alors, qu'une entrée plus anecdotique permet de donner corps à un principe politique qui considère qu'on a tous du savoir.

En procédant ainsi, nous modifions la nature de l'échange, la nature de ce qui se joue dans une prise de parole en collectif qui se vit la plupart du temps sous la forme du débat ou de la discussion. Dans cet échange (don/contre don de parole) il n'est pas question de prendre quoi que ce soit puisque tout le monde y a accès, ni de *prendre* parti ou de juger l'idée ou l'opinion de l'autre puisque ce qui est relaté n'est justement pas du registre des idées, argumentaire, théorique, puisque ce qui se dit n'est pas à défendre !

Ne pas se tenir dans le cadre d'une argumentation théorique nous oblige alors à reconsidérer l'enjeu de la parole et ses usages collectifs. Alors que

dans le débat, l'enjeu de la discussion orale est trop souvent *d'avoir raison* (et nous savons comme c'est facile pour celui qui sait faire un peu de rhétorique), en procédant ainsi nous aspirons plutôt à la construction d'une *raison commune*. Cependant, pour ce faire, il ne suffit pas de libérer une parole incarnée. Pierre Bourdieu souligne ce qu'il l'appelle l'illusion biographique : « Comment répondre en effet sans sortir de la limite de la sociologie à la vieille interrogation empiriste sur l'existence d'un moi irréductible à la rapsodie des sensations singulières ? »

À ce stade qu'est-ce qui dans cette prise de parole fait raison commune ? Que faut-il pour que cette manière de travailler produise autre chose que seulement libérer la parole et renforcer les subjectivités, les *ego* ? Pour éviter cet écueil, il faut qu'il y ait une dimension collective. C'est ce que nous expliciterons plus tard.

## EXPÉRIENCES ET SAVOIR

Avant cela, il est nécessaire d'expliciter en quoi autoriser cette prise de parole participe de la reconnaissance de ces expériences comme du savoir. Nous sommes en général peu habitués à considérer les expériences comme des savoirs. L'expérience personnelle ne fait pas preuve, ne fait pas loi, n'a pas de raison d'être publique comme parole légitime. À l'école, dans une dissertation on ne peut et ne devons citer que les expériences des auteurs, pas les siennes propres. L'anecdote ne fait loi ni en histoire, ni en sciences. En autorisant/ permettant l'expression de cette parole, non seulement on légitime des personnes comme ayant accès à la parole, comme ayant quelque chose à dire, mais aussi comme « savante ».

Par exemple, un des outils pédagogiques traditionnels utilisé en tant qu'éducatrice populaire consiste à faire des « échanges » de savoir. Bien souvent quand nous sommes amenés à utiliser cet outil nous sommes confrontés à des gens qui disent « ne rien savoir ». C'est en procédant au récit détaillé de leur journées, semaines, vacances, ou en leur faisant raconter leur vie que nous découvrons ensemble la richesse de leur savoirs.

Dans un cadre collectif, parce qu'elles sont partagées à plusieurs, ces paroles incarnées mettent à jour des invariants, des déterminismes sociaux libérant « l'individu libéral » de sa responsabilité d'acteur pouvant faire des choix. Par ailleurs, lorsque nous travaillons avec cette entrée récit pendant un cadre un peu long (plus d'une demi-journée par exemple) nous demandons en général de raconter non seulement des expériences appartenant à la « petite histoire » (sphère intime ou familiale, une rencontre) mais aussi à la « grande histoire » (l'échelle du village, national, d'un syndicat, un livre). Notamment parce que la vigilance de Bourdieu nous semble à prendre en compte :

« Essayer de comprendre une vie comme une série unique et à soi suffisante d'événements successifs sans autre lien que l'association à un "sujet" dont la constance n'est sans doute que celle d'un nom propre, est à peu près aussi absurde que d'essayer de rendre raison d'un trajet de métro sans prendre en compte la structure du réseau, c'est-à-dire la matrice des relations objectives entre les différentes stations. »

C'est en croisant donc cette parole avec d'autres qu'on peut faire histoire, analyser, repérer des récurrences, le savoir se construit ici par induction. Ce savoir est directement utile parce qu'il nous parle directement de nous. Il s'agit bien d'un savoir théorique parce que fruit de l'observation d'une récurrence collective, mais ce savoir théorique n'est pas engoncé dans les arcanes de la loi, de l'ordre, de la généralité. C'est un savoir théorique incarné et aussi plus facilement appropriable pour l'action.

58-59

# DIMENSION COLLECTIVE

Nous pensons qu'il n'est pas d'émancipation qui soit uniquement individuelle et c'est donc bien dans ce qui se joue collectivement pendant et à la suite de cette prise de parole à plusieurs que nous visons l'émancipation. Ce qui est émancipateur n'est pas seulement l'expression libre de la personne, c'est une expression qui est accompagnée d'une écoute active et intéressée, une écoute qui peut s'autoriser à demander à la personne qui parle de préciser. Non pas à préciser des idées, mais des sentiments, des situations, des contextes, des faits. Dans cette parole, on nomme des insatisfactions, des ennemis, des problèmes, des victoires qui peuvent nous permettre de faire lien avec l'action.

Ce qui fait que la prise de parole est émancipation c'est qu'elle est entendue. Qu'est-ce dire? La parole qui dit *je* parle à celui ou celle qui n'entend pas le *nous*, la généralité, la loi, le concept ou qui l'entend toujours comme une parole d'oppression, celle des livres, de l'école, celle de ceux qui savent parler (le savoir théorique/froid) alors que la parole dite « je » est exemplaire parce qu'incarnée. Ainsi, ne nous méprenons pas, quand nous affirmons que la parole est libératrice ici ce n'est pas au sens psychanalytique, dans une dimension cathartique, mais bien dans une visée politique et collective. Si nous utilisons des méthodes d'éducation populaire qui servent parfois la prise de conscience pour soi (il arrive qu' en se racontant on découvre ou comprend des choses de son propre vécu) ce que nous visons **avec** cette parole incarnée dans un cadre collectif c'est une parole non pas pour soi mais pour l'autre et c'est sa dimension incarnée qui la rend exemplaire. Elle l'est à deux titres :

Quand en dévoilant, elle permet à d'autres le dévoilement. Nous avons ainsi pu régulièrement observer que l'expression d'une injustice cachée, d'une violence subie était vécue comme honteuse parce que silencieuse notamment. Lorsque cette injustice est nommée, elle se transforme en boulevard libérateur pour d'autres. Entendre « je me suis fait violer » permet de dire « moi aussi, je me suis fait violer » quand bien même on sait que des femmes se sont faites violer.

Et puis, quand, parce qu'elle exprime ce qui a été vécu concrètement par quelqu'un qui devient alors un-e **paire** (c'est une des raisons pour laquelle nous nous impliquons en tant qu'**éducateur-trice** populaire dans les consignes que nous proposons) elle rend accessible ce qui parfois est énoncé par le père, la mère, le formateur ou la formatrice comme une injonction. Parce que le « conseil » n'en est pas un justement, s'il n'est posé que comme exemple des domaines du possible et non injonction, nous supposons (pensons) qu'il peut être réapproprié et réutilisé pour soi. Quand c'est une parole qui dit : « Moi, je m'y suis pris comme ça et il s'est passé ceci, ou « Moi j'ai trouvé dans une situation analogue telle solution ou telle parade »... si cette parole ne tire pas de conclusion générale, l'entendant-e peut se la réapproprier comme possible aussi pour elle hors du devoir, de la règle, de la transcendance.

# EN GUISE DE CONCLUSION

Nous avons ici abordé la parole à partir d'une entrée qui avait trait au politique, au pouvoir, à la domination, etc. En ce sens, nous sommes restés dans un champ assez traditionnel de réflexion qui lie la parole à la question du pouvoir. Nous restons cependant méfiants quant à la réduction du pouvoir (entendu comme pouvoir politique, pouvoir sur le monde et pouvoir sur soi)

à la question de l'expression. Nous sommes vigilants en réaffirmant non seulement la non nécessité de la continuité parole/pouvoir mais le risque que cette expression libre même égalitaire ne soit qu'un cache sexe à une « capacité d'agir sur le monde » en réalité inégalitaire. L'enjeu est bien de deux ordres, faire en sorte qu'une parole collective advienne sans être totalitaire, consensuelle, moniste et faire en sorte qu'elle permette un agir collectif transformateur, émancipateur.

Nous ne pouvons pas ici passer sous silence les difficultés auxquelles nous sommes alors confrontés. Nous observons au moins deux écueils à cette libération d'une parole même si elle fût égalitaire. Il y a d'abord le tri à faire dans cette parole, comment le groupe décide de retenir les paroles qui sont significatives, utiles, souhaitables, justes? Sans solutions ad-hoc nous avons bien conscience qu'il faut un temps conséquent au moins aussi important que le temps d'expression pour le traitement de cette parole, pour en faire une analyse collective. Or, plus cette parole aura été authentique, plus elle aura permis de dévoilements, plus nous, le groupe, aurons d'aspects à travailler... Ensuite, il reste que si nous sommes dans le champ de la décision collective, dans une pratique qui vise à faire démocratie, l'enjeu est souvent d'arriver sur une ou des décisions, et c'est alors la question de la délibération et de l'arbitrage qui se joue. Là n'est pas l'objet de cet article de décrire comment s'y prendre — pour peu que nous ayons suffisamment d'expériences satisfaisantes pour s'autoriser d'un écrit — mais il reste un travail conséquent pour faire raison commune...

Plutôt que de conclure, face à ces limites, nous prenons une porte détournée pour sortir de ce texte, faisons un pas de côté. Et si ce qui fabriquait de l'inégalité, de la bêtise ou de l'injustice consistait moins dans l'inégale répartition de la parole que dans la disparition généralisée des espaces-temps de méditation, de réflexion, d'écoute au profit de la libération toujours plus importante de l'expression? Ne devrions-nous pas, alors, travailler plus à la construction de temps qui facilitent la prise d'écoute, plus que la prise de parole?

Et nous dans tout ça? Comment engageons-nous notre je à nous dans cet écrit? Une parole collective est-elle possible? C'est ce à quoi nous nous sommes essayés en tout cas dans cet exercice. Le nous qui s'écrit là n'est pas un nous complètement incarné à partir de nos deux seules personnes, il est rempli/nourri de nos lectures, de nos collègues, de nos expériences collectives. Cependant, il a tenté dans cette écriture à deux l'exercice d'une parole honnête parce que contradictoire. La reformulation des idées de l'un-e par les idées de l'autre et les allers-retours écrits et oraux nous ont permis de construire un nous qui ne soit ni consensuel ni atomique. La simplicité aurait en effet été de ne retenir que ce sur quoi nous étions parfaitement d'accord ou de n'exprimer que des vérités molles. Nous avons préféré tenir en même temps des écarts de point de vue sans qu'ils soient seulement juxtaposés ; des bouts de phrases sont remaniés, digérés par l'un-e, régurgités par l'autre, et d'autres sont tels quels écrits par l'un-e, tels quels juxtaposés à d'autres par l'autre.

À quoi cela sert-il donc en définitive? À vous autres qui nous lisez nous ne saurions le dire. Quant à nous, soyons honnêtes, nous sommes pris comme tout un chacun qui s'exprime dans une revue certainement d'un dire public. Mais pas seulement, cette prise de parole fût écrite aussi. Elle a pu produire une prise de conscience travaillée de nos différences de cultures, de nos représentations symboliques sur l'écrit universitaire, de l'effort constant qu'il fallait pour ne pas entretenir des dominations symboliques de genre, d'âge, de rapport à « l'universitaire », dans cette modeste production. Elle a pu produire une forme d'agir collectif, il a fallu se ré-motiver souvent pour passer du « Et si on écrivait ensemble? » à « Y a qu'à! » et puis le faire vraiment comme preuve d'un faire-ensemble gratuit possible en dépit des différences, de la distance, de l'altérité.

**60-67**

Michel de Certeau,  
*La prise de parole*, Éditions  
du Seuil, 1994.

Pierre Bourdieu,  
« L'illusion biographique »,  
*Actes de la Recherche en  
Sciences Sociales*, volume  
62, p. 69-72, 1986.

Marcel Mauss, *Essai sur  
le don*, 1923-24 (réédition  
Presses Universitaires de  
France, 2010).

Norbert Elias, *La société  
de cour*, 1969 (réédition  
Flammarion, 2008).

# TOUTES LES GESTICULATIONS NE SONT PAS VAINES...

**Se dresser devant un auditoire pour parler de soi. Raconter sa vie. Mais dans quel but ? Il existerait mille façons de raconter sa vie. Toutes seraient différentes, toutes seraient exactes, toutes seraient fausses. Les neurosciences nous apprennent que ce que l'on appelle « mémoire » n'est pas un « stock » de souvenirs mais une re-création à l'instant même où les circonstances nous invitent à les évoquer. La mémoire est effectivement un récit, c'est-à-dire d'abord un choix de produire une fiction de nous-mêmes. De ce point de vue un récit de vie est d'abord une analyse. L'intention qui préside à cette analyse est donc première pour appréhender le sens de ce récit de vie. Dans les conférences gesticulées, nous invitons à assembler l'analyse d'un problème avec l'analyse de soi dans ou hors de ce problème. La dimension autobiographique est ici convoquée dans un registre politique à mille lieues du registre thérapeutique ou du « développement personnel ».**

## RACONTER SA VIE : UN ACTE ENFIN « CULTUREL »

Si ce que la classe dominante appelle aujourd'hui « Culture » se présente comme un ensemble de productions esthétiques inoffensives qui ne peuvent servir en rien à nous défendre, ce que nous-mêmes appelons la culture est historiquement l'ensemble des stratégies qu'un individu mobilise pour résister dans la domination, comprendre le système, et sa place dans ce système ! C'est l'explication politique des différentes dominations que nous subissons ou que nous faisons subir et c'est ce récit qu'il convient de mettre en partage pour assembler nos résistances.

Ainsi — pour prendre un exemple — la façon dont l'idéologie récente de la « compétence », nous aliène à coup de « participation », de « démarche qualité » ou « d'excellence » est un problème *culturel* que nous subissons ou faisons subir au quotidien. Une enseignante qui applique un livret personnel de compétences mais qui se doute que quelque chose ne va pas, un chômeur invité à établir son portefeuille de compétences mais qui trouve cela inepte, subissent ou actionnent cette idéologie. Cette idéologie utilise du langage et des représentations qui contredisent notre intuition de ce que devrait être un univers juste, et engendrent violence, rage, colère, haine ou au contraire résignation, frustration, fatigue, peur, dépression, soumission. Les idéologies dominantes sont rarement joyeuses !

Décider que ces différents sentiments constituent un savoir sur le monde, est le pari de la conférence gesticulée. Nous appelons cet acte culturel de *l'éducation populaire*. Il serait encore plus simple de parler d'éducation politique, d'éducation critique ou d'émancipation.

Cela ne consiste pas à transmettre les valeurs de la bourgeoisie dominante en faisant croire aux gens qu'ils manquent de culture, (démocratisation culturelle), ni même de répéter des théories universitaires fussent-elles de gauche, mais au contraire à fabriquer de la culture, c'est-à-dire de l'explication politique à partir de nos expériences et pour nous défendre, en tant que dominés, contre les dominants. Une action d'éducation populaire est ainsi « culturelle » en ce sens qu'elle consiste à modifier la représentation d'un problème (le racisme, le chômage, la violence à l'école, le viol, etc.) pour en faire apparaître l'effet de système en lien avec une organisation socio-économique générale de la société : le capitalisme. Mais par le récit de vie, cette démonstration est incarnée.

Cela implique nécessairement qu'une conférence gesticulée soit **radicale**, c'est-à-dire qu'elle s'attaque à la **racine** des choses : les **rapports sociaux** de domination, ce qui fait système, et non qu'elle reste au simple niveau des **relations sociales**, ce qui se passe éventuellement entre des individus. Au niveau des relations sociales une conférence sur la parentalité, l'insertion, la prévention, ou le développement durable se contentera de récits d'anecdotes personnelles pour montrer que la parentalité, l'insertion, la prévention, ou le développement durable ça n'est pas si mal que cela mais que ça pourrait marcher mieux si... etc. Au niveau des rapports sociaux une conférence gesticulée s'obligera à montrer — à partir du vécu de révolte ou de frustration de la personne — ce qui fait système, et notamment système de domination, au sein de l'organisation du capitalisme dans les dispositifs de parentalité, d'insertion, de prévention, ou de développement durable. Ici l'intime dessine de l'universel et devient partageable.

## L'ÉDUCATION POPULAIRE COMME POSTURE D'ILLEGITIMITÉ RADICALE

La conférence gesticulée, comme récit de vie politique, invite donc toute personne à monter sur scène et emprunter à la convention scénique pour témoigner de ce qu'il a compris politiquement de son expérience professionnelle, au regard de sa biographie intime. Théâtre d'adresse au spectateur, ce qui est dit est brûlant et se rapproche de la définition que proposait Noam Chomsky de l'intellectuel : quelqu'un qui essaie de dire de la façon la plus juste possible des choses qui comptent à des personnes concernées par ces choses ! Quand des conseillers d'insertion montent sur scène pour raconter l'horreur des missions locales et l'obscurité politique des dispositifs d'insertion, s'agit-il encore de théâtre ? On pourrait définir cet objet d'éducation populaire, comme un exercice coopératif du doute propre à toute construction dans le registre du politique. S'y opposent LA politique comme exercice non coopératif de la certitude et de l'expertise.

La conférence gesticulée s'articule sur une double faille. Faille personnelle, autobiographique, qui trouve sa résonance dans une problème social ou politique (le féminisme, le mensonge des médias, l'absence de considération de la personne dans le système de soins, l'interdiction d'empathie dans les politiques d'emploi, etc. et une faille professionnelle (la démission

d'une institutrice, l'arrêt d'un internat hospitalier, l'abandon d'un poste de chercheur, les doutes d'une experte...

02-63

rare sont les conférenciers qui éprouvent le besoin de témoigner de ce qui va bien et ne fait pas doute.

Une conférence gesticulée se nourrit de ces ingrédients :

- Un récit personnel, des anecdotes autobiographiques, qui illustrent et rendent plausibles, véridiques et incarnées, les analyses. Le pouvoir de l'anecdote est réel.
- Un commentaire politique analysé du problème en question (les savoirs «chauds»)... ce que j'ai compris moi-même. Mes réflexions.
- Des apports extérieurs universitaires sur la question les savoirs «froids»)... ce que d'autres en ont dit. On apprend quelque chose.
- Une dimension historique : l'historicité c'est le rappel de la marge de manœuvre, c'est de comprendre comment le problème s'est construit. Il s'agit de raconter des histoires vécues qui font réfléchir en y apportant nos éclairages et prolongements (vers l'action).

## VERS L'ÉLABORATION D'UNE MÉTHODE...

La conférence gesticulée est donc un moment militant. Subjectif. Radical. Il vise à communiquer une émotion : colère ou enthousiasme, tristesse ou amertume... on n'est pas dans le seul registre de l'intellect. Il s'agit de partager de l'intime ! Tout est permis ! Pédagogie de l'intimité : par l'humour (sketch, autodérision, mise à mal de l'image de l'expert...), mais par quelle scène commencer à mettre le pied à l'étrier de la conférence qui nous positionne dans cette intimité ?

L'idéal est de maîtriser un sujet, de pouvoir en parler librement sans préparation, comme dans une conversation de repas ou de bistro. C'est pour cela que les souvenirs ancrés dans une pratique professionnelle longue sont favorables... pour prendre des exemples, une responsable d'une association Freinet peut improviser sur la pédagogie Freinet. Idem pour une assistante sociale sur le RSA, ou une infirmière psy sur la psychiatrie, etc.

Créer un archipel d'anecdotes, identifier et lister ce que l'on veut absolument dire. Ne pas chercher un ordre ou des transitions, le récit s'agencera plus tard de lui-même ! Établir une liste et s'aider pour cela en pensant à des choses que l'on a souvent racontées, ou que l'on raconte encore

souvent : des anecdotes, des bouts de théorie, etc. qui constituent notre discours et notre fonds militant, notre culture... Ne pas hésiter à mêler deux histoires qui n'ont apparemment rien à voir, deux sujets qui se renforcent l'un l'autre (le tango et la privatisation des services publics, le parapente et l'ascension sociale) et tenter une métaphore, comme la culture et le jardinage. Nous sommes pleins de récits de vie. Nous n'en n'avons pas qu'un seul. Notre passion du vélo a à voir avec notre passion du socialisme !

## LA PRATIQUE EST LA QUESTION SUBVERSIVE

Nous nous sommes tellement habitués à l'idée de l'élitisme républicain, de l'exceptionnalité de l'art, de l'excellence et de la rareté du génie, de la seule légitimité des experts, que nous n'en percevons plus la dimension idéologique : une source de hiérarchie, qui fonde le premier critère d'une société capitaliste. (hiérarchie, compétition, marchandise).

Pour cette raison la question subversive par excellence est celle de la **pratique** par le plus grand nombre, c'est-à-dire par des gens n'ayant pas de légitimité attribuée. Des profanes !

Pour les tenants de l'élitisme et de l'artiste comme être d'exception, cette idée donne la nausée. Le mépris du populaire est érigé en politique. Si tout le monde s'autorisait à monter sur scène et à prendre la parole, à quoi serviraient les professions culturelles ? Où irait le capitalisme ? Rappelons que le critère d'une marchandise selon Marx est qu'elle est réalisée dans des conditions professionnelles. Les amateurs ne fabriquent pas de marchandises. Ils pratiquent la société.

Pourtant, en 1944 la mise à disposition de professionnels au service des pratiques et non au service d'une œuvre

personnelle fondait la naissance d'une direction de l'éducation populaire. En posant à la Libération la pratique culturelle comme un projet politique : encourager l'esprit critique des citoyens, abolir ou subvertir la séparation entre ceux qui produisent les représentations symboliques de la société — c'est-à-dire le sens — et ceux qui le reçoivent, la République retrouvée confiait à l'Etat une responsabilité nouvelle dans l'élaboration de l'espace public. Nous nous inscrivons dans cette lignée.

Bonne nouvelle : quelque chose est en train d'advenir dans le champ du théâtre... suffisamment étrange et subversif pour qu'aucun de ces fameux théâtres toujours inquiets de nouveauté ne s'y risque, qu'une assistante sociale s'autorise de la scène et de la représentation se mette à nous raconter les conditions de refus d'un dossier RSA!!! Antigone se retournerait dans sa tombe, il se passerait une effraction, et nous y serions conviés. Pire : une profanation ; l'irruption de la banalité dans le lieu du sacré. Comme si l'universel ne logeait plus à Athènes mais dans un dossier Caf. Un gesticulant disait : *«Lorsque nous aurons tous fait notre conférence gesticulée, "ils" auront perdu. Nous aurons tous transformé notre expérience en un récit politique partageable, et nous aurons reconstruit une conscience commune de la domination.»*

D'où le titre : «À qui profitent nos silences ? » Le récit ainsi obtenu est beaucoup plus fort que si l'on avait déroulé un long et monomaniaque exposé sur la problème de la langue des signes. C'est toute la différence entre une conférence classique et une conférence gesticulée ; il ne s'agit pas d'assister à l'énoncé d'une problématique, mais à la façon dont une personne a vécu cette problématique. Il s'agit de théorie incarnée et cela change tout. Le slogan militant « Raconte pas ta vie » est contre-productif d'un point de vue subversif, car c'est bien l'engagement de la personne comme sujet qui est convaincant, voir contagieux ! La force de la conférence tient donc à la volonté de ramener d'autres fils conducteurs, tirés de son histoire personnelle, et d'enfreindre une éducation où il est mal vu de parler de soi. Nous sommes tous passionnants.

## COMMENT CONSTRUIRE UNE CONFÉRENCE GESTICULÉE, UNE HISTOIRE DE SCOUBIDOU...

L'image amusante du scoubidou est celle d'une conférence dans laquelle plusieurs fils conducteurs n'ayant apparemment pas de lien direct se tressent pour organiser un récit original au sein duquel le sujet même de la conférence n'est plus qu'un seul des fils conducteurs. En d'autres termes plusieurs sujets qui s'entremêlent. Par exemple dans la conférence du Pavé sur l'école il y a la question de l'école (un fil) la métaphore du parapente (un second fil), l'hommage au père (un troisième fil), etc.

Dans la conférence de Y... sur la langue des signes, le travail d'autobiographie (« petite histoire / grande histoire ») a révélé un fort passé syndical dans une immense entreprise, qui a été finalement converti en fil de conducteur.

64-65

# « COMMENT TROUBLER LES RITUELS DE PSEUDO-DÉBAT

Imaginons une ou plusieurs petites situations, qui entre nous, sont évidemment complètement fictives, je veux dire que personne n'a évidemment jamais vécu ce genre de moment, mais... au cas où elles arriveraient, comment s'en sortir... vivant-e(s) ou moins complexé(e)s.

Par exemple, un grand rassemblement d'un petit parti politique où, pour prendre la parole devant une centaine de personnes, il faut *a minima*, citer la onzième thèse sur Feuerbach (notes philosophiques écrites par Marx à l'adresse de Feuerbach en 1845), ou un conseil d'administration d'une association d'éducation populaire où les professionnels présents parlent couramment la langue des sigles, ou encore une réunion syndicale pour susciter une mobilisation où on ne vous demande pas d'où vous venez ni ce qui vous amène ou vous indigne. En général ces situations se solderaient par des conclusions sur le fait que, malheureusement, les personnes ne prennent pas beaucoup la parole, et de là à postuler qu'elles ne souhaitent pas participer politiquement aux débats de l'organisation, de la société, il n'y a qu'un pas qui est très vite franchi. Pourtant en discutant en plus petit groupe, ou en tête à tête avec des personnes présentes, chacun d'entre nous pourrait s'apercevoir que ce n'est pas la matière à discussion politique qui manque mais souvent une question de légitimité. Certain-e-s ont bien tenté de prendre la parole mais il leur a été reproché de parler de manière trop incarnée ou subjective, résultat : dans la plupart des cas, on se sent complexé par les normes ou les registres de discours pratiqués, on n'ose même plus poser une question de peur de paraître encore plus bête.

Toutes ces situations nous sont fort heureusement étrangères, mais sait-on jamais, si d'aventure elles se produisaient (cf. « Antidote à la participation », p. 50-51, *Cahier du Pavé* n°2 sur la participation), comment traverser ce genre d'épreuve et en sortir indemne ?

Au Pavé, nous pensons qu'une manière de rendre chacun-e légitime, consiste à faire appel à sa propre expérience du thème soulevé, à prendre en considération cette expérience comme point de départ stimulant, comme moment de questionnement incarné avant de passer à l'étape de la théorisation ou de l'abstraction. **Cet art de l'implication comme prise de position** va ensuite nous permettre de nous préoccuper politiquement.

Cette inscription dans la vie concrète empêche de mettre les gens à distance du savoir et des institutions dominantes qui le produisent. Elle ouvre la possibilité de sentir reconnu(e) comme partie prenante d'un groupe c'est-à-dire accueilli-e, désiré-e, attendu-e (par opposition au mépris). Il s'agit de créer une ambiance apte à une activité de rencontre, de discussion, d'écoute et de critique (forme de vie communautaire qui insiste sur la convivialité). Cela est possible si et seulement si on organise des conditions d'égalité de considération (base d'une pédagogie mutuelliste) avec des artifices (règles : une prise de parole par personne, ou tant de minutes/ un pour dire un pour écouter) qui limitent les excès de puissance des uns sur les autres.

Pour cette raison, le témoignage comme récit affectif est privilégié. Par exemple, pour démarrer l'atelier sur l'école, qui suit la conférence gesticulée à ce sujet, on demande à tous les participants (quelque soit leur âge, parcours, statut...) de raconter des souvenirs de mépris d'école puis de moments qui les ont fait grandir, ou ils ont pris du plaisir. Les camarades accompagnateurs-trices militantes s'impliquent aussi.

Au cours de la conférence gesticulée sur le management « Exploiter mieux pour gagner plus ! », l'assemblée est invitée pendant une dizaine de minutes par petit groupe à se raconter des anecdotes de résistances au management puis à en partager certaines avec l'ensemble du public. Ce soir là, le 23 novembre 2012 à Saint-Auban, cité ouvrière des Alpes-de-Haute-Provence (intimement liée à l'usine de chlore Arkema) dans la salle sont assis

# DANS DES PLÉNIÈRES OU DES GROUPES MILITANTS ? »

des fonctionnaires, des agriculteurs et militants écolo, des ouvriers... Un salarié de l'usine explique comment il a refusé les primes individualisées qui risquaient de briser l'esprit collectif. Un autre déplore que les bons ouvriers, après avoir gravi tous les échelons au sein de l'atelier, soient «promus» dans les bureaux où ils ne pourront plus exercer leur talent<sup>1</sup>.

Dans une dé-formation intitulée «Déceler et contrer les discriminations» co-organisée par la Scop L'Orange et la coopérative du Vent Debout en janvier 2014, c'est une invitation à «raconter un moment, une anecdote, un événement où vous avez eu ou pris conscience de votre classe sociale» (avec une préparation individuelle puis une restitution en grand groupe), et sur le même mode d'un moment de conscience de son sexe/genre et de sa «race» définie comme «race sociale».

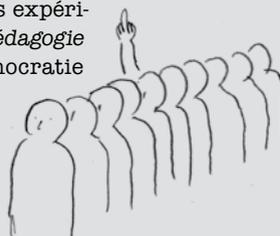
Dans le même ordre d'idée, lors de formations au cours desquelles les stagiaires nous demandent de «définir l'éducation populaire», nous proposons volontiers la consigne: «racontez nous chacun(e) un moment où vous avez eu le sentiment de faire réellement de l'éducation populaire», et c'est à partir du croisement des expériences racontées, des invariants qu'on y retrouve le plus souvent, que le groupe se fabrique une ou des images du concept.

Cette façon de faire (que nous présentons souvent en parlant de «groupes d'interview mutuels» ou GIM) s'est notamment inspirée d'une recherche-action réalisée par RECIT en 2002 (réseau des initiatives et des organisations qui cherchent à faire progresser une éducation émancipatrice des citoyens): «La démocratie participative a-t-elle besoin d'une pédagogie ?<sup>2</sup>». Ses auteurs annoncent que comme d'autres, ils sont «insatisfaits du mode de discussion et de formation qui régit encore la plupart des forums, rencontres, réunions, universités d'été, etc. notamment dans les lieux où l'on débat des alternatives». Ils estiment «que la démocratie participative ne pourra se développer sans subvertir et sans polléniser les pratiques courantes de la vie sociale, associative, syndicale, politique». Ils expérimentent une démarche innovante dans des situations très diverses de la vie militante, de la vie publique, de la formation, de l'éducation populaire. Ils entendent ainsi contribuer à l'élaboration d'une pédagogie politique susceptible d'impliquer un plus grand nombre de citoyens. Leur texte propose une réflexion sur la relation entre éducation et politique, d'après eux trop souvent occultée, et des enseignements de leurs expérimentations à propos d'une *pédagogie politique* digne d'une démocratie participative.

## 66-67

1 - «Colporteuses de résistances», journal *L'Âge de Faire*, n°71, janvier 2013.

2 - BOURGAIN M., MASSE-BOURGAIN E., MILLOT R. et al. *La démocratie a-t-elle besoin d'une pédagogie ?* version rédigée à l'issue de la recherche-action en collaboration avec SCHWARTZ, B., R.E.C.I.T., 2004.



# *L'individu dans les plis singuliers du social*

## *Individus Institutions Socialisations*

Bernard Lahire

La Découverte / Laboratoire des sciences sociales  
Paris 2013

Dans ce petit ouvrage de 176 pages, Bernard Lahire le nomme recueil, il essaie de concevoir une théorie du jeu social en s'appuyant sur un travail empirique, il a fait beaucoup de travaux d'enquêtes. Gaël, à juste titre (il a lu le bouquin? me suis-je demandé!) me rétorque: tu veux dire théorie du **jeu** ou du **je** social? Il dit jeu: J.E.U., il veut dire qu'il y a du jeu (social), que tout n'est pas bloqué, ou que tout n'est pas joué à six ans! Mais on pourrait dire aussi je: J.E. parce que le sujet, l'humain est d'abord un être social... c'est de ça qu'il s'agit.

Et je vais partir de ça d'ailleurs, parce qu'en fin de compte c'est une réponse qu'il fait aux sociologues qui lui font un mauvais procès. Il a intitulé l'avant propos **le singulier-pluriel**, parce que pour lui il pense que la tâche des sciences sociales c'est de mettre à jour la fabrication sociale des individus. Il va articuler le social et les individus. Il dit que le social ne se réduit pas uniquement au collectif, ni au général, ni au travail, ni à l'école, etc. mais que le social git dans les plis singuliers de chaque individu. Le social ce serait en gros une feuille de papier comme ça.

Ça c'est vraiment la trame, parce que le social a comme fondement les rapports sociaux basés sur la domination, mais que dans cette trame sur laquelle les individus reposent, il y a plein d'autres éléments qui vont faire que ça va être plié parce que les individus subissent aussi d'autres déterminismes. Je vais essayer de vous expliquer ça.

Le propos de l'auteur, c'est de faire varier les échelles d'observation, de ne pas en rester à cette affaire de classe sociale, mais de travailler, de rendre compte des singularités individuelles. Ça fait écho à mon histoire personnelle (il fait référence à la notion de transfuge de classe) et

donc en fin de compte même si on est déterminé par sa classe sociale, en fonction de différentes socialisations qu'on va incorporer, on va avoir un parcours qui va nous sortir de ce déterminisme-là.

Pourquoi et comment est venu son intérêt pour une sociologie des individus?

Il a travaillé sur la production de l'échec scolaire à l'école primaire, sur les modes populaires d'appropriation de l'écrit et sur les réussites scolaires en milieu populaire. À partir de ce travail général, il a constaté qu'il y avait des élèves des classes populaires qui réussissaient. Il parle de son cas personnel, lui-même est un transfuge de classe. Donc pour lui, la sociologie doit aussi s'intéresser à des cas, étudier des cas atypiques, et en travaillant sur ces exceptions, elle peut aussi en tirer de nouveaux enseignements sur le fonctionnement et les mécanismes de la reproduction sociale.

Ce qu'il veut dire, c'est que ce n'est pas en ce concentrant uniquement sur la notion de classe sociale, qui est le grand vecteur de la reproduction sociale, qu'on va en apprendre plus, mais c'est en travaillant aussi à la marge. C'est la marge qui peut nous faire comprendre la page. C'est ce qu'il défend dans son approche sociologique. Des recherches ont été faites par exemple sur des camionneuses, des boxeuses, et des chirurgiennes. C'est le travail sur des petits groupes particuliers qui permet de comprendre le fonctionnement de la reproduction de la société et notamment à travers ces trois exemples, ce qu'est la boxe par exemple et aussi ce qu'est la domination masculine dans ces différents domaines. Et donc ça éclaire aussi tout ce qui se passe dans ces champs-là, en faisant un écart, en faisant un pas de côté. De tout ça, il dit qu'il

faut regarder la réalité des faits sociaux en face, c'est qu'il y a des cas, des gens particuliers qui échappent au déterminisme social. Sans pour autant en nier la prégnance. Il dit qu'il y a une faiblesse de cette notion de déterminisme à cette grande échelle, il veut montrer cette complexité du social. Au final l'individu est le produit non pas d'un seul mais de plusieurs déterminismes qui passent par différentes influences socialisatrices. On naît dans un milieu ouvrier, mais on ne naît pas que dans un milieu ouvrier. On naît dans une famille, on a des frères, des sœurs ou on n'en a pas, on est un garçon ou une fille, on va à l'école, on a connu tel ou tel type de pédagogie, tout ça va avoir une influence sur la fabrication des individus, avec des singularités qui vont s'opérer. Si nous voulons comprendre vraiment que nous sommes pleinement des êtres sociaux, il faut analyser ces cas individuels, leurs conditions de socialisation et leur vie sociale, qui vont se déployer dans différents domaines de socialisation, comme je le disais tout à l'heure, à l'école, dans la famille, dans la politique, le sport, la religion. Nous sommes pleinement des êtres sociaux, dans nos émotions et dans nos aspects les plus intimes. Il s'appuie sur Marx et ses « Manuscrits de 1844 » pour lequel l'homme est l'être social. Il n'y a pas d'individu sans cette dimension sociale. Nous ne sommes que des êtres sociaux. Donc en gros il n'y a pas de libre arbitre !

Mêmes les émotions ont une dimension sociale. Par exemple, la honte. C'est une émotion socialement produite, c'est ce que ce que ressent le transfuge de classe : il ne se sent jamais tout à fait à sa place là où il se trouve. Il ajoute que c'est d'une certaine manière la même chose pour la timidité qui peut se manifester par le fait que tu rougis, que tu as des troubles du langage, on n'en est pas moins le produit d'un effet de légitimité (c'est Bourdieu qui le nomme comme ça). C'est à-dire que tu ne te sens pas légitime donc ça te perturbe.

Il aborde un autre aspect qui renvoie à la naissance de la sociologie. Quand la sociologie est née, fin XIX<sup>e</sup> début XX<sup>e</sup> siècle, notamment avec Émile Durkheim et Marcel Mauss, il a fallu que

cette nouvelle discipline trouve sa légitimité en se démarquant, notamment de la psychologie, qui était une science antérieure, et ces sociologues ont nié l'individu pour ne s'intéresser qu'aux classes, qu'aux groupes, qu'aux collectifs. Mais lui pense qu'on peut travailler à une sociologie des individus, sur les parcours, sans pour autant tomber dans cette espèce d'idéologie de la montée de l'individualisme. Donc il va parler de processus d'individuation (il se réfère à Norbert Elias) ce qui n'est pas la même chose que l'individualisme, ça veut dire que chaque individu, tout en ayant ce substrat social qui le détermine, va se construire, va être fabriqué par les différentes socialisations.

Sur la socialisation : ce sont les différentes formes d'incorporation du social, des choses qu'on va vraiment intégrer dans notre corps. Annaïg évoque Annie Ernaux : elle parle de ça, elle donne des exemples de mise dans son corps de la norme, elle parle de ces normes assignées dans son corps à son insu (le social incorporé). Lahire va s'appuyer sur le concept d'habitus de Bourdieu. Ce qui est intéressant dans ce concept, c'est une volonté de penser un social qui n'est pas seulement extérieur (c'est-à-dire toutes les institutions qui vont nous marquer – la famille, l'école – qui sont vécues comme coercitives, oppressantes) mais un social qui existe aussi à l'intérieur. Et c'est peut être ce qu'il y a de pire parce qu'on n'a pas conscience qu'on est porteur de ce social. Donc, de ce social qui est imposé de l'extérieur, de ce social incorporé, chacun pense qu'il peut en faire son affaire, qu'il a le choix, qu'il a sa capacité de décision, son libre arbitre. Or chacun en fin de compte intègre ce social qui vient de l'extérieur à son insu et en pensant qu'il a des possibilités de choix. (Manu parle de « naturalisation du social ».)

Et ce travail d'incorporation se fait tout au long de la vie. C'est-à-dire qu'en gros toutes les rencontres qu'on peut faire à quelque moment de sa vie, vont nous influencer et nous transformer. Tout en sachant que les premiers moments de socialisation de tout individu, sont les moments les plus marquants (disons déterminants) puisque notamment un bébé, il n'a pas le choix, il subit l'influence et est dépendant de sa famille qui vit dans un milieu socialement défini. Mais,

en grandissant, il va avoir un peu plus de recul et de réflexion critique par rapport à ce qu'on peut lui inculquer. Ça me fait penser à ce que disait Sartre : que fais-tu de ce qu'on a fait de toi ? Donc tout ça fait un mélange un peu bizarre !

Il fait aussi un détour par les neurosciences, détour que j'ai trouvé intéressant parce qu'en fin de compte, en disant que la socialisation peut se faire tout au long de la vie, et bien avec les neurosciences, ça se voit maintenant ! Des études ont été faites notamment sur des gens qui apprennaient la musique à un âge assez avancé et ça se voyait dans leur cortex : la zone qui était sollicitée se transformait. Ça renvoie à la notion de plasticité du cerveau développée par Catherine Vidal — une référence pour les féministes — puisqu'elle montre et démontre qu'il n'y a pas de différence naturelle, innée entre le cerveau d'un homme et celui d'une femme. Et que si différences il y a, ce n'est qu'en fonction des apprentissages et des mises en situation qui sont différentes en général, pour un garçon et pour une fille, notamment tout petit, et même après, que même chez une fille qui n'avait pas connu tel apprentissage, et bien en fin de compte on va y retrouver le même mécanisme dans son cerveau qui va lui permettre d'acquérir des nouvelles compétences. C'est quelque chose qu'il faut prendre en compte. Lire une carte, ça s'apprend !

Sur la conscience, il nous fait partager cette réflexion de Luigi Pirandello (dramaturge italien, auteur de pièces de théâtre), au sujet de l'être social, c'est une citation que j'ai trouvée intéressante : « Notre conscience s'égaré car cette conscience que nous croyons être notre bien le plus intime n'est que la présence des autres en nous, nous ne pouvons nous sentir seul ». C'est-à-dire tout ce que nous ressentons, agissons, pensons, c'est aussi en lien avec notre environnement, on n'est pas une entité fermée, c'est le social qui est aussi en nous.

À propos de l'extérieur, de l'incorporation de cet extérieur : les interactions ne se font pas que entre les individus et les institutions, elles se produisent aussi à l'intérieur des individus, il parle des rêves éveillés, des dialogues intérieurs, ça m'a fait tilt ça.

On est en train de rejouer des scènes qu'on a jouées ou même d'anticiper des scènes qu'on va jouer, notamment pour la première rencontre amoureuse, on va se la faire dix fois dans la tête avant qu'elle se réalise. Donc il y aussi ce qu'on bricole à l'intérieur de nous par rapport à l'incorporation du social. Tout ça pour dire que le monde social c'est ce qui nous constitue, c'est ce qui nous forme. Ce qui est intéressant, je trouve, c'est qu'il distingue social de collectif, de général.

Pour finir, Bernard Lahire pose une question : quelles conséquences politiques ça peut avoir ? Est-ce que ça ne complique pas les affaires politiques, cette approche qui essaie d'aller au plus fin, qui essaie d'élaborer un diagnostic et une vision du monde beaucoup plus précise que la simple analyse du travail et des rapports sociaux de production ? Est ce que ça ne va pas rendre la tâche plus difficile à ceux qui tentent de mettre en place les politiques publiques, qui veulent réduire les inégalités, de prendre en compte cette complexité du social ? Comment faire tenir ces différents facteurs de socialisation et de singularité incorporée ? Parce qu'on voit bien que les individus sont le produit de différentes expériences, faites dans des institutions et dans des situations différentes. Donc comment prendre tout ça en compte ? C'est certainement plus compliqué que d'agir sur un seul levier, sur l'exploitation par exemple. C'est un vrai problème que rencontrent beaucoup de personnes confrontées à des choix dans leur activité militante : est ce que je dois prioriser la lutte contre les inégalités sociales ou bien la lutte contre la domination masculine ? Est-ce qu'il y en a une que je vais mettre en avant ? Ça renvoie à la question qui est travaillée par d'autres, notamment par Danièle Kergoat, qui parle d'inter-sectionnalité, c'est-à-dire comment travailler en ayant conscience qu'il y a un croisement des différentes formes de domination. Comment faire avec les contradictions d'être à la fois homme ou femme, ou bien salarié et consommateur... Comment travailler toutes ces positions-là ? Et ce n'est pas en niant la complexité du social qu'on va faire un véritable travail politique. C'est plutôt en la prenant en compte qu'on va essayer de faire un réel travail politique qui aboutisse à des changements.

Un « cadeau de lecture » de Régis

## Autobiographie raisonnée et éducation populaire

Juillet 2012: deux journées de formation à l'entretien d'autobiographie raisonnée rassemblent à Rennes une dizaine de personnes en lien avec le monde coopératif. Une occasion pour découvrir Henri Desroche et ses travaux, et interroger leur résonance quelques décennies plus tard.

### L'ENTRETIEN D'AUTOBIOGRAPHIE RAISONNÉE

... est un entretien entre deux personnes: l'une qui raconte son histoire, l'autre qui écrit. Ce moment dure quelques heures, propose un récit du point de vue des faits sociaux (dans quels groupes sociaux s'est-on inscrit, a-t-on agi...), ne relève ni de l'intime, ni du thérapeutique.

Peu de matériel et des moyens très simples, qui donnent toute sa place à l'échange qui a lieu: de préférence un lieu neutre (ni domicile, ni travail), l'assurance de ne pas être dérangés, de quoi écrire et de la disponibilité. Cette économie de moyens dit aussi l'importance de la posture de la personne qui écrit: elle reçoit la parole, la note le plus littéralement possible, peut fournir des aiguillages légers (sur la chronologie par exemple) et prend surtout garde à induire le moins possible la parole de celui/celle qui raconte.

Cet entretien s'adresse à des personnes qui souhaitent se pencher sur leur parcours pour mille raisons: un changement d'orientation, une décision à prendre, le besoin de tisser des fils, de mieux se situer là où l'on agit... Le travail de récit et d'anamnèse (suivre les fils des souvenirs pour regarder se dessiner une histoire) est effectué par la personne qui parle, celle qui écrit est un support ou un miroir le plus neutre possible.

Bien au-delà d'une méthode ou d'un outil, ce que nous avons découvert là est venu nourrir, enrichir, interroger notre démarche d'éducation populaire.

### UN ACTE DE RÉCIT

Cet entretien est un récit, un récit de soi: nous avons eu besoin, pour des raisons différentes, de mieux nous situer et de revenir sur nos parcours respectifs afin d'ancrer notre action, de savoir quelle est «notre maison» (ce qui nous amène à agir et à penser comme nous le faisons), pour reprendre les termes de l'entraînement mental. C'est d'abord ce besoin qui nous a amenés en formation sur ce thème.

Passer par du récit pour aller vers de l'analyse afin d'agir plutôt que de subir, observer la réalité telle qu'elle est et non telle qu'on la voudrait pour mieux la comprendre et s'y situer, telle pourrait être notre définition de l'éducation populaire. Dans ce cadre, l'entretien d'autobiographie raisonnée est l'une des méthodes possibles en formation d'adultes pour inviter des personnes à revisiter leur parcours et à en interroger le, les sens. Elle n'est pas la seule, mais a retenu notre attention par sa simplicité (apparente?) et par le biais de relation qu'elle propose.

Les journées de formation animées par Jean-François Draperi proposent un historique et de la pratique: réaliser un entretien en tant que «celui/celle qui parle», puis en tant que «celui/celle qui écrit» est le meilleur moyen d'y travailler. La posture et la finalité de l'entretien, l'esprit dans lequel il est transmis tiennent largement à la posture et aux apports de Jean-François Draperi lui-même, historien du mouvement coopératif, théoricien de l'économie sociale et formateur. Il présente avec générosité son parcours et les années passées aux côtés d'Henri Desroche, qui a pratiqué et théorisé l'entretien d'autobiographie raisonnée comme première marche d'entrée en recherche-action.

### HENRI DESROCHE, LE CHAÎNON MANQUANT ?

Impliqués dans des coopératives, engagés dans l'éducation populaire, nous avons découvert dans cette figure un chaînon manquant dans ce qui nous anime.

Théologien écarté des ordres pour avoir travaillé sur le marxisme, Henri Desroche découvre le monde coopératif dans les années 40 et s'y engage. Il sera l'un des fondateurs des Collèges

coopératifs, du réseau des Hautes études en pratiques sociales, initiateurs de nombre de recherche-action à travers le monde et pilier de l'Université coopérative internationale. Les entretiens d'autobiographie raisonnée naissent de l'accueil qu'il réserve aux personnes qui viennent le voir pour s'inscrire en recherche-action, lorsqu'il leur demande ce qui les amène. La théorisation viendra plus tard, en 1984 (*Théorie et pratique de l'autobiographie raisonnée*, Université coopérative internationale) pour réaffirmer sa prééminence à ce sujet. Il compte parmi ses élèves Jean-François Draperi, qui attendra quelques décennies avant de trahir le souhait d'Henri Desroche de ne pas transmettre son expérience en publiant en 2010 *Parcourir sa vie, se former à l'autobiographie raisonnée* (Presses de l'économie sociale). Trahison mûrement réfléchie et accompagnée de formations: Jean-François Draperi paie sa dette à ce qu'il a reçu dans une démarche précise et généreuse.

Nous découvrons, en recevant son histoire, une dimension du monde coopératif bien peu présente dans les réseaux actuels (en tout cas ceux que nous avons croisés), celle de la formation, d'un souhait d'allier pratique et théorie, de penser son action en se revendiquant d'une histoire et d'inviter les personnes à se pencher sur leur parcours dans son ensemble, sans cloisonner les engagements associatifs, militants, professionnels, coopératifs, locaux, etc. Cette préoccupation fait écho à nos propres envies, à nos recherches en cours de sens et de pensée sur ce que nous vivons, mais ne semble pas nous être réservée: dans notre entourage, les interrogations sur le sens du travail et de l'engagement sont nombreuses et trouvent peu de pistes de travail au long cours.

#### **UNE TENTATIVE DE RÉAPPROPRIATION**

Nous décidons donc, à la suite de cette formation, de proposer des entretiens d'autobiographie raisonnée dans nos réseaux, autour de nous, de façon gratuite. Souhait de pratiquer et de proposer ce que nous venons de découvrir d'une

part, envie d'entraîner dans ce qui nous a rendu du pouvoir de penser et d'agir d'autre part: un accord entre quelques participants à la formation prend forme, pour mettre en contact des personnes intéressées par l'entretien avec des «scribes» potentiels, afin de limiter les connaissances interpersonnelles.

Dans l'idéal, des temps de retours entre «scribes» fournissent un espace supplémentaire pour préparer ou revenir sur les entretiens qui se sont déroulés: il n'est pas anodin de recevoir l'histoire de vie d'une personne dans son intégralité, même sous l'angle des faits sociaux.

Nous découvrons petit à petit la difficulté de limiter les connaissances entre les personnes: à l'échelle d'une ville, d'un département, les réseaux se croisent vite. Nous faisons avec...

L'autre difficulté est d'aller au bout de la démarche: à l'issue de l'entretien, le/la scribe restitue l'intégralité de ses notes à la personne qui vient de raconter son histoire. Celle-ci peut alors rédiger une «notice biographique», récit à la première personne, à partir

de ses notes, en y sélectionnant ce qui lui semble le plus parlant au moment où elle écrit. En dehors de tout cadre «structuré», ce travail d'écriture semble bien fastidieux et ne repose que sur la volonté de la personne qui a à le réaliser. Ce passage à l'écrit nous semble pourtant indispensable dans la réappropriation de son histoire après un entretien.

Enfin, une rencontre organisée courant 2013 autour de l'autobiographie raisonnée nous a amenés à échanger avec des personnes engagées dans cette démarche: il s'agissait essentiellement de professionnels de l'insertion ou de l'accompagnement à la création d'activités. Professionnels engagés, soucieux de se former, en recherche, mais souvent inscrits dans des cadres qui pèsent fortement sur leur action. Nous nous sommes découverts très attachés aux finalités posées dans la démarche initiale de Desroche: comment la personne qui écrit peut-elle peser le moins possible sur l'entretien? Comment décharger autant que possible ce moment de ses intentions, de ses enjeux tant professionnels qu'humains? Les personnes que nous avons rencontrées évoquaient le champ du travail social et de l'insertion comme étant de plus en plus pesants, de plus en plus contraints par des objectifs et des comportements qui n'ont plus la place de se questionner.

#### **AUTOBIOGRAPHIE RAISONNÉE ET ÉDUCATION POPULAIRE**

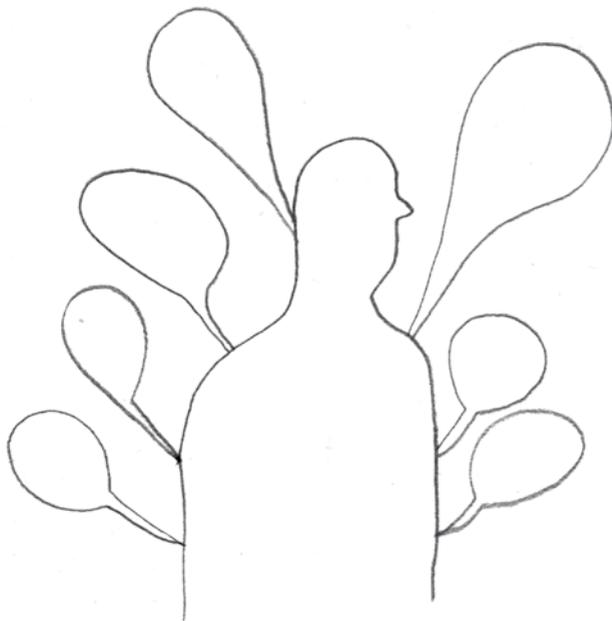
Nous nous sommes aperçus de la place que nous occupions dans ce paysage: celle de personnes qui ne souhaitaient surtout pas devenir professionnelles de l'accompagnement mais proposer des entretiens d'autobiographie raisonnée à titre militant, dans notre entourage, au même titre que d'autres

temps de travail qui invitent aux allers-retours entre théorie et pratique. Nous nous inscrivons dans de l'action et ne souhaitons pas nous dégager de nos actes.

L'entretien d'autobiographie raisonnée a été une étape dans nos recherches respectives, une tentative pour provoquer des rencontres dans le monde coopératif qui s'appuient sur son histoire ou une culture commune, une occasion de découvrir un pan d'histoire et un rappel à l'humilité et à la vigilance. Il n'a pas lieu d'être repris et transmis aujourd'hui comme un objet du passé mais nous invite à créer des espaces de récit, des espaces d'analyse tendus vers l'action, non par prosélytisme mais par souci d'apprentissage de soi et de ce qui nous entoure.

Claire Aubert,  
Benjamin Roux

72-73



# LE PH / GH, PETITE HISTOIRE, GRANDE HISTOIRE, PRESENTATION DU DISPOSITIF :

## LES DESSOUS DE LA PRATIQUE DE « PETITE HISTOIRE / GRANDE HISTOIRE » (PH / GH).

Cet article est la mise en texte d'un travail d'analyse collectif de pratiques effectué en 2009 qui consistait à soulever les avantages et inconvénients que nous trouvions à nos manières respectives d'animer la consigne PH / GH. Y ont été rajoutés des éléments que nous avons pu repérer depuis cette date et transformé un tableau séparant « points positifs / points négatifs » en paragraphes sur les thèmes abordés.

**UN PREMIER TEMPS** pendant lequel les participant-es écrivent leur biographie, année par année, de leur naissance à aujourd'hui dans deux colonnes appelées respectivement « petite histoire » et « grande histoire ». Il s'agit pour ces deux colonnes de tenter de se souvenir des événements qui expliquent notre engagement aujourd'hui, des événements qui, de notre point de vue, nous ont constitués.

Au-delà de l'exercice, la consigne permet un travail d'introspection personnelle que nous nous donnons rarement le temps et la chance de faire au quotidien.

## QU'ENTEND-ON PAR GRANDE HISTOIRE :

Tout ce qui peut avoir une dimension collective. Il peut s'agir d'événements d'actualité relatés par les médias : guerres, élections, attentats, manifestations, événements sportifs... Il peut également s'agir de film, chanson, livre, etc.

Pour des groupes spécifiques (un village ou une communauté restreinte), il peut s'agir d'événements qui n'ont pas forcément une portée nationale ou internationale mais ont une importance pour les membres concernés.

Remarque : il peut être nécessaire de donner de nombreux exemples pour expliquer la grande histoire, c'est la partie de la consigne qui « au départ » met le plus en difficulté les participant-e-s. La grande histoire est ce qui spontanément renvoie à l'histoire que l'on apprend à l'école et qui a pu mettre les un-e-s et les autres en difficulté.

**LA PETITE HISTOIRE** relate les événements qui sont de la sphère privée : événements familiaux, mariage, divorce, décès, voyage, histoire sentimentale, professionnel, militante etc.

**UN DEUXIÈME TEMPS**, en groupe, au cours duquel chacun-e va pouvoir livrer des événements de sa petite et de sa grande histoire. C'est cette restitution collective qui peut donner lieu à de nombreuses variantes suivant le nombre de participant-e-s, le temps dont on dispose et ce que l'on souhaite provoquer. Les principales variables concernent la chronologie ou non des récits, le nombre de prises de parole par personne et sa répartition égalitaire ou non (on peut respecter une chronologie et donner plus de temps aux plus anciens), le contenu des tours de parole (petite ou grande histoire). Sur ce dernier point et pour décrire au moins une forme possible à titre d'exemple :

*Après le temps individuel d'écriture de sa biographie, chacun doit choisir dans son histoire 5 événements de sa petite et 5 événements de sa grande histoire qu'il souhaite remettre au groupe. Ensuite, tout le monde prend la parole à chaque tour de parole, qui dure entre 3 et 5 minutes et dont le contenu consiste en un événement de la petite et un événement de la grande histoire, que la personne va dater. Moi, je n'oblige pas à ce qu'il y ait une chronologie générale – en suivant une ligne du temps pour le groupe – ni à échelle du récit d'une personne – elle peut raconter d'abord lors d'un premier tour quelque chose de son âge adulte, puis au second tour quelque chose de quand elle était enfant. Je n'impose pas non-plus que les deux anecdotes soient en lien ou datées de la même période. Un tour complet pour 10-12 personnes fait en générale autour d'une heure dix minutes.*

**UN DISPOSITIF** : nous sommes assis en cercle sans table et avons fait une fresque qui fait le tour de la pièce avec des repères temporels et nous venons inscrire au fur et à mesure des récits quelques mots qui résument les anecdotes, le nom des personnes et les dates. On peut distinguer par deux couleurs ce qui est du ressort de la grande et ce qui est du ressort de la petite histoire. On peut faire varier différemment comment on répartit la tâche d'écrire sur la fresque. Aujourd'hui nous sommes nombreux à faire ainsi : la personne qui parle n'écrit pas et reste assise pendant qu'une autre du groupe résume par quelques mots son récit sur la fresque, c'est ensuite la personne qui a parlé qui prend les marqueurs et se lève pour écrire pour une troisième personne. Ainsi, tout le monde écrit, tout le monde écrit pour une autre, tout le monde peut se dégourdir les jambes une fois dans l'heure.

Remarque : la fresque doit au moins débiter à la date de naissance de la personne la plus âgée mais on peut aussi la faire commencer bien plus tôt, ce qui permet de laisser des traces d'événements qui concernent les grands-parents par exemple ou des histoires nationales qui précèdent largement nos histoires respectives.

«Petit plus quant aux traces» : au fur et à mesure du récit, notamment celui de la grande histoire, il est probable que des références historiques, livresques, cinématographiques etc. ne soient pas partagées par tous-tes. Elles peuvent donner lieu à des questions de la part des participant-e-s qui ne les connaissent pas. On peut soit s'autoriser un temps d'explication sur le moment, soit ouvrir sur un autre support que la fresque une bibliographie, historiographie, filmographie collective etc. qui seront exploitées dans un autre temps.

74-75

## VIGILANCE

Nous prenons toujours soin de préciser que ce qui serait dit dans le cadre de cet exercice n'appartiendrait qu'à ce groupe et ne pourrait pas être répété à l'extérieur. Il s'agit que tout le monde s'engage sur la plus grande confidentialité. Régulièrement nous a été posée la question de la possible réutilisation de cet outil dans le cadre professionnel. Il est évident que si nous prétendons que cet outil «fabrique de l'égalité», il s'agit d'être particulièrement vigilant quand les personnes qui le pratiquent ensemble ont des positions dans une hiérarchie professionnelle différente. Il n'est pas sûr que cet exercice doive être mené entre des personnes qui sont susceptibles d'avoir des relations de subordination.

## DES MODALITÉS DU RETOUR DES ANECDOTES EN COLLECTIF : PETITE ET/OU GRANDE HISTOIRE

Entre deux extrêmes: inscrire toutes les dates depuis l'âge de naissance du plus ancien jusqu'à aujourd'hui et passer les années l'une après l'autre... chacun raconte quand il a quelque chose à raconter et chacun parle à son tour mais avec une obligation sans chronologie...

On peut inventer des modalités de distribution de la parole entre les personnes et la chronologie qui peuvent donner lieu à de multiples combinaisons que nous ne détaillerons pas ici. En revanche, nous nous sommes posés la question de la relation entre la petite et la grande histoire. On pourrait par exemple demander aux personnes de faire un tour sur deux le récit d'une anecdote de la petite puis de la grande. Nous avons pour la plupart tout-es l'habitude de demander à chaque fois deux anecdotes, l'une de la petite, l'autre de la grande. L'un des intérêt de demander de relier les deux anecdotes dans le même temps est bien de mettre en lumière que la grande histoire est faite par tout un chacun-e et qu'ainsi nous pouvons agir sur le monde. La dimension contraignante de la consigne qui consiste à donner toujours quelque chose de la grande histoire est aussi que l'obligation d'aller «chercher» dans des événements de la grande histoire, nous met plus volontiers sur un terrain sociologique et politique en nous protégeant un peu d'une dérive psychologisante que pourrait provoquer la consigne.

Quant à la question: faut-il que les deux anecdotes, de la petite et de de la grande soient situées dans le même temps? *Idem*, les deux possibilités existent. Permettre que les deux anecdotes ne soient pas dans la même temporalité rend le récit plus décousu mais permet, s'il y a peu de tours de parole, d'avoir une fresque qui embrasse une plus longue périodicité puisque chacun peut nous projeter dans deux périodes de l'histoire à chaque fois qu'il le souhaite en une prise de parole. Et puis, permettre que les deux anecdotes ne soient pas en lien permet aux participant-e-s de ne pas chercher des causalités a priori sur leurs histoires respectives et évite que la consigne ne force la cohérence de manière artificielle.

# DE LA PLACE DES ANIMATEURS/TRICES

Il est une posture qui est partagée par tout le monde au Pavé, c'est que cette consigne doit être appliquée par les formatrices/teurs eux-mêmes. Il ne s'agirait pas de demander de l'intimité et de juste être *en écoute* sans soi-même livrer de sa propre intimité. Ensuite, ceci dit, plusieurs pratiques sont adoptées, de celles et ceux qui la vivent en toute spontanéité à ceux et celles qui contrôlent plus ou moins leur parole.

Il est une évidence, dans tous les cas, c'est qu'en ayant plusieurs fois pratiqué la consigne, nous ne sommes pas vierges «à même niveau» que celles et ceux qui ne l'auraient jamais pratiquée. Pour autant, il serait faux de dire que cette consigne ne fonctionne plus quand on l'a déjà vécue. Il est toujours des récits des autres personnes qui nous font prendre nous-mêmes conscience d'éléments que nous avions oubliés.

Comment notre parole peut servir le dispositif? D'abord, comme pour beaucoup de nos interventions nous conseillons très fortement de pratiquer cette consigne à deux. Ainsi, il en est toujours une ou un pour voir ce que l'autre n'a pas vu et pouvoir réajuster en cours de pratique. Ensuite, quels sont les possibles?

On peut réfléchir *au moment* où nous parlons.

Parler à la fin du tour peut marquer une position qui distingue du reste du groupe, dans ce cas, si on veut éviter ça, il est possible de s'intercaler dans le tour de parole. En revanche, parler à la fin permet aussi de servir de «variable d'ajustement» sur le temps, si par exemple le tour de parole a été long, on peut en tant «qu'animatrice/teur» sacrifier un peu le contenu de ce que l'on souhaite dire pour raccourcir le tour de parole.

Parler dès le début peut, de la même manière, «lancer la consigne», d'une part il n'est pas toujours facile de se jeter à l'eau quand il s'agit de parler de soi et en commençant on facilite ça, d'autre part, on peut par la longueur de notre propos ou la nature de ce qui y est énoncé illustrer tôt la consigne ou donner un rythme qui indique ce que trois quatre minutes représentent.

Quant à la longueur des anecdotes qui sont racontées, plusieurs écoles existent chez nous. Il en est qui tiennent scrupuleusement

(tout en restant discret et poli évidemment) le chronomètre pour promouvoir une égalité qui ne va pas de soi tant les un-es et les autres ne sont pas aussi à l'aise avec la parole et qui vont signifier le temps à la personne qui s'exprime. Ceci a l'avantage de ne pas laisser les personnes «s'oublier» dans le plaisir de raconter ou de tenter de ne pas faire en sorte que certaines paroles prennent plus de place dans le groupe au risque de générer de la frustration chez certain-e-s. En revanche, il est parfois/souvent délicat d'interrompre quelqu'un dans le récit d'une expérience qui peut être intense. Si on fait la consigne sans montre, l'observation de l'attention du groupe est fondamentale, être deux n'est pas de trop... et puis il faut malgré tout poser qu'en tant qu'animateur/trice de la consigne nous nous autoriserons à demander à une personne de conclure sans quoi il peut être très délicat pour quelqu'un d'autre du groupe de le faire.

On peut, également, faire le choix de se réserver des interventions dans le cadre d'un réajustement «émotionnel»: une anecdote «légère, joyeuse, positive» peut permettre de «contrer» une prise de parole «lourde, douloureuse, sensible» qui, même si elle est intéressante et nécessaire, peut avoir tendance à plomber l'atmosphère. Et *vice versa*.

76-77

# DE L'UTILISATION DES INVARIANTS

L'ambition que nous avons eu souvent dans la pratique de cet outil visait à pouvoir repérer ce qui dans nos parcours avait pu être déclencheur de nos investissements, de nos engagements dans la vie. Sur cet aspect, la majorité des formateurs/trices du Pavé entendent l'utilisation de cet outil comme devant nécessairement donner lieu à une lecture collective de la fresque de manière à en retirer des enseignements, à savoir: reproduire dans notre métier, dans notre investissement des éléments déclencheurs qui avaient pu marcher sur nous permettant l'émancipation et l'action collective ou à l'inverse ne pas reproduire des mécanismes excluant, dépolitisant, démobilisateurs...

Il en est cependant parmi nous qui défendent le fait que sans exploitation formelle, en tant que tel, l'utilisation de l'outil, dans son exercice même, a un intérêt *en soi*

- en ce qu'il permet des dévoilements personnels parce qu'on y entend des déterminismes collectifs (cf. doc);
- en ce qu'il permet une connaissance /cohérence du groupe par et pour lui-même.

Mais les invariants repérés peuvent aussi donner lieu à une variante de la consigne: on peut par exemple donner en amont aux personnes les invariants que nous avons repérés pour les «aider» à aller chercher dans les mémoires et /ou cibler les récits sur certains de ces invariants.

Ainsi, nous utilisons aussi depuis quelque temps une forme intermédiaire entre l'enquête conscientisante et le PH/GH. Nous proposons un questionnaire aux participants avec plein de questions que nous savons faire sens (racontez votre dernière colère, votre première émotion politique, quand vous avez découvert votre classe sociale, votre genre etc.) et après un temps qui peut être en binôme ou individuel, les personnes remettent au groupe les anecdotes qu'elles souhaitent rendre publiques selon les mêmes modalités que le PH/GH (2-3 minutes par personnes et on tourne).

Une autre manière d'utiliser les invariants pour les formateurs/trices, consiste, les connaissant, à aborder eux-mêmes dans leur propre récit un domaine qui n'a pas été illustré encore dans le groupe (faire référence à un livre ou à un film si ça n'a jamais été utilisé, oser parler d'un événement qui à-priori n'est pas considéré comme légitime – un événement sportif par exemple – ou aborder carrément des domaines que la pudeur nous fait ne pas évoquer spontanément comme les relations sexuelles par exemple, etc.).

# DE LA COMPOSITION DU GROUPE

Dans le cas où les écarts d'âges peuvent être importants: l'avantage d'un groupe constitué d'écarts d'âge important est que le groupe peut inscrire son histoire dans une période plus longue et ainsi donner plus de relief à des événements récents (mettre en miroir Mai 68 par exemple avec les grèves, ou les manifs Devaquet, dans une continuité/discontinuité avec les plus récents mouvements autour du CIP ou du CPE). Par ailleurs, faire cette exercice permet de faire ce que souvent les structures ou collectifs ne prennent pas le temps de faire, c'est à dire transmettre l'histoire critique de leur aventure. C'est aussi à cette occasion qu'on trouve une illustration de ce que peut être un outil de *transmission de savoir*.

Il apparaît en revanche qu'en fonction de la consigne utilisée, les grands écarts d'âge peuvent mettre les participants en situation d'inégalité ou d'inconfort, soit que la méthode soit chronologique auquel cas les plus jeunes se retrouvent à parler tard, soit que la méthode donne le même nombre de temps de parole à chacun auquel cas, s'ils sont nombreux, l'épuisement des anecdotes donne plus de difficultés aux plus jeunes, s'il y a peu de tours de parole les plus anciens peuvent se sentir lésés.

## DE « L'AMBIANCE »

Il est important, avant d'animer la consigne, de se mettre d'accord entre collègues sur l'ambiance qui nous semble la plus propice. En effet, dans le cadre de nos échanges nous avons pu observer deux attitudes opposées. Pour les un-e-s il est important que l'ambiance soit détendue, il s'agit d'une consigne qui peut être longue, qui nécessite beaucoup d'attention et qui peut être triste en fonction de ce que les gens renvoient. On peut même dire, qu'il se dessine assez rapidement « un ton », ainsi, après le récit de deux trois anecdotes douloureuses faisant état d'échec ou de violences, il est rare que les personnes suivantes s'autorisent à raconter des choses joyeuses ou à user des ressorts de l'humour. Pour cette raison, on peut très bien se retrouver entraîné dans quelque chose où le pathos gagne sur l'émancipation politique. Pour cette raison, pouvoir décompresser, rire de soi, des uns et des autres rend la consigne plus digeste... et donc plus utile, efficace.

En revanche, un autre point de vue existe parmi nous. Sachant que tout fait sens, les signes infra-verbales comme les petites blagues, mais que nous ne savons pas comment il font sens chez l'autre, certain-e-s formateurs-trices prônent plutôt dans l'application de la consigne quelque chose de monacal et demandent aux participants de tenter de réagir le moins possible aux anecdotes des autres. L'enjeu est de tout faire pour que personne ne soit blessé, le risque est de rendre la consigne un peu triste ; dans ce cas, il faut bien prendre soin de faire des pauses aussi souvent que nécessaire.

Remarque: un ton, une couleur peut vite s'installer, j'ai nommé le « *pathos* ». On peut aussi observer parfois, de la même manière, une course à la performance dans le récit d'expériences militantes qui peuvent mettre mal à l'aise certain-e-s. C'est peut être, quand les animateurs-trices de la consigne s'en rendent compte, l'occasion de prendre la parole et changer de registre. Pour cette raison et celles évoquées plus haut, il peut être intéressant que les animateurs-trices ne prennent pas la parole à la suite, ce qui donne le plus d'occasion d'intervenir au cours d'un tour.

## ENRICHIR LE DISPOSITIF

On peut aussi se servir de l'outil PH/GH en ciblant un sujet précis à mettre en travail, ce peut être pour la transmission de l'histoire d'une structure, pour l'écriture d'un projet associatif, pour préparer un investissement ou un travail sur une thématique particulière, etc. Dans ce cas, on peut rajouter aux deux colonnes petites et grandes histoire une troisième colonne propre au sujet à travailler (les événements en lien avec l'association dont les participant-e-s font partie, avec le racisme, avec l'école, etc.) et bien d'autres choses que les un-e-s et les autres pourront inventer.

78-79

# Sociologie critique, éducation populaire politique et récits de vie

**Alexia:** Quand tu es arrivé à la Scop Le Pavé, comment cette dimension d'éducation populaire politique par les récits de vie t'as été présentée?

**Jo:** Ce que j'ai en souvenir c'est surtout quand on m'a parlé de la recherche-action qui a précédé le Pavé, et le caractère important des récits de vie dans cette expérience que toute l'équipe avait éprouvé, à part moi et Manu. Donc, une entrée à caractère assez revendiqué de passer par les récits de vie, caractère libérateur, émancipateur, plus que ce qui était pratiqué réellement. Quand on parlait des récits de vie, c'était pour l'opposer à une entrée théorisante. Le passage par les récits de vie nous plaçait dans du réel, dans des pratiques sociales. C'était le caractère libérateur du «On a tous quelque chose à dire», cette entrée là on y va plus légitimement qu'avec la question «Que penses-tu de...?» (question plus abstraite). Je l'entendais beaucoup par opposition à une entrée théorisante, trop conceptuelle, chose qu'on partageait tous et qu'on partage encore d'ailleurs.

Le côté libérateur de ces anecdotes racontées sur des trajectoires, c'était par rapport au fait de le croiser avec d'autres récits: la confrontation entre les différents récits, trajectoires, amène à sortir d'une forme de singularité. Par ex, sortir de «Ce que j'ai fait c'est génial», ou au contraire «J'ai pas fait ça» va être mis en tension avec d'autres interprétations, et cette confrontation crée un espace possible de retour critique sur son expérience. Je me souviens de cette revendication que je trouve très en phase avec une certaine histoire de l'éducation populaire critique, et même du mouvement ouvrier comme dans les Universités Populaires, où il y a eu une scission. Partir des récits, des anecdotes, ça me semble en cohérence avec cette histoire

qu'on revendique d'un certain courant de l'éducation populaire, c'est à dire, la parole et l'analyse des premier-es concerné-es. C'est certainement une des retrouvailles du Pavé.

**Alexia:** Est-ce que tu avais déjà eu l'occasion de travailler avant avec cette approche sur les histoires de vie?

**Jo:** J'en ai eu une seule, surtout dans la tradition de la sociologie critique. Quand j'ai travaillé selon une approche ethnographique à Valenciennes, pour la création d'un club de prévention spécialisée, j'ai fait un travail de terrain de 6 mois en passant du temps avec des jeunes et je suis passé, par des récits, par ce que préconise implicitement Bourdieu dans la compréhension des trajectoires: «dispositions, positions, prises de position».

**Alexia:** Comment ça se passait?

**Jo:** J'allais rencontrer des jeunes qui étaient dans la rue, je me présentais, je discutais avec eux, je les questionnais beaucoup sur leur rapport aux institutions, et ce qui m'importait c'était de les ramener à du vécu, et qu'ils puissent par la suite aller au-delà de celui-ci. J'essayais de ramener «Ah bon, est-ce que tu l'as vécu comme ça?», «Et pourquoi tu en as parlé à tel prof et pas à tel autre?». Un jeune aimait son cours d'histoire parce que son prof racontait des histoires et essayait de rattacher ses propos de la grande histoire et à des intérêts qu'il pressentait chez des jeunes de sa classe, et évidemment ça suscitait de la mobilisation des jeunes élèves. Je les questionnais sur ce qui avait été un moment de respiration dans les institutions pour eux, et souvent ils me répondaient que c'était ce caractère là, quand on leur parlait de leur histoire, là par exemple c'était un jeune de Valenciennes, du bassin minier, et à ce jeune, on lui parlait de son grand père — implicitement — qui était mineur, et ça lui parlait de faire référence à ce passé du bassin minier.

Peut être qu'à une autre époque j'ai aussi goûté à cette approche, je pense à mes années d'enseignement, quand j'étais prof en science éco et social, on avait un chapitre de cours à faire sur «socialisation et construction des identités» (je pense qu'ils l'ont supprimé depuis) et je me souviens que je passais par des consignes de récit, pour essayer d'illustrer un peu mon propos mais ce n'était pas très cadré. C'était plutôt sous forme de questions/ réponses.

**Alexia:** Quand tu l'as pratiqué à la SCOP Le Pavé avec des collègues, c'était dans quel cadre et ça a produit quoi selon toi?

Jo: Je me souviens bien des expériences de récits et surtout la première fois. C'est celle qui m'a le plus affectée. Ça faisait trois semaines que je travaillais au Pavé, c'était avec Annaïg, et on avait fait un travail sur plusieurs mois, commandité par la ville de Rennes. C'était en début 2010, il y avait un collectif du quartier sud de Rennes, au Blosne. Ce collectif voulait s'emparer de la question de la laïcité autrement que ce que Sarkozy proposait! Ce collectif s'était déjà réuni avant qu'on les rencontre, et dans leur travail, c'était très compliqué entre eux, il y avait des oppositions sociales très fortes: le groupe était composé d'élus locaux, de travailleurs sociaux, de directeurs d'établissements sociaux, d'habitants du quartier, des hommes et des femmes, des jeunes et des moins jeunes, des blancs et des non blancs. Ça fait le lien avec la première question, car c'est certainement à partir de cette hétérogénéité qu'il y a eu des prises de conscience. Bourdieu rappelait que c'est dans les interconnaissances que les classes sociales existent. Pas parce qu'on le décrète théoriquement. On se demandait, avec Annaïg, comment aborder ce sujet dans un groupe avec autant d'enjeux de pouvoir, et d'hétérogénéité des positions. On s'est dit qu'il fallait absolument qu'on passe par les récits, qu'il ne fallait surtout pas qu'on parte de «Qu'est-ce que tu penses de la laïcité?», mais qu'on passe par des consignes de récits. La première était simple c'était «Qu'est-ce qui fait qu'aujourd'hui vous êtes là pour travailler sur la laïcité? Quels sont les éléments selon vous constitutifs de votre trajectoire qui font que ça vous paraît important de travailler sur cette question de la laïcité et surtout d'y travailler autrement que la façon dont l'État vous l'impose?». Ce préalable, pourquoi c'était aussi évident pour nous, c'était parce que dans ce collectif il y avait beaucoup d'affrontement, c'était très difficile de se comprendre. On s'était dit aussi, que pour qu'on puisse discuter et s'entendre, le passage par les récits de vie nous plaçait dans une écoute: la personne est en train de nous livrer quelque chose d'important et surtout on ne peut pas dire à quelqu'un «Je ne suis pas d'accord avec ce que tu as vécu», on peut dire à quelqu'un «Je ne suis pas d'accord avec ce que

**Entretien  
avec Jo  
sur  
les récits  
de vie  
au Pavé  
comme  
méthode  
d'éducation  
populaire,  
Rennes  
le 26 juin  
à 14h40**

**80-81**



tu penses» mais pas par rapport à sa réalité sociale telle qu'il l'a vécue.

Donc, on leur avait donné un temps d'écriture, avec cette fameuse consigne «petite histoire / grande histoire» c'est-à-dire autant d'éléments de votre histoire personnelle que d'éléments de la grande histoire. On dit par exemple que pour que ce soit assez révélateur, de «partir de ce qui vous a affecté selon vous : vous pouvez noter dans vos trajectoires...», et on donnait quelques «cadres sociaux», avec des exemples «dans votre famille, le club de sport, l'école, vos groupes d'amis (les institutions quoi!), le travail, vos relations amoureuses».

Alors, par contre, on avait donné une deuxième consigne, c'était «N'hésitez pas à donner des éléments sur ce que vous faites aujourd'hui (par exemple en tant que jeune habitant dans le quartier, en tant qu'élue) sur cette question-là concrètement, et est-ce que vous avez des choses à raconter sur ce thème là?»

Alexia: Et sur la grande histoire comment vous l'aviez proposé?

Jo: On leur avait demandé «des éléments qui vous ont marqués et ont contribué à ce que vous soyez là». On a aussi donné des consignes de temps très importantes, pour faire ça. On avait que 6 heures au total. C'était d'autant plus important que certains sont entraînés à parler et pas d'autres, d'où ces contraintes de temps pour que ceux qui parlent plus aient le même temps de parole et du coup aussi le même registre. Sur les éléments de la grande histoire tout était sorti, par rapport aux enjeux des quartiers populaires: islamophobie liée au 11 septembre 2001 et aux révoltes des quartiers de 2005, islamophobie qui était selon elles-eux, le prolongement d'un racisme post-colonial. Donc la guerre d'Algérie est ressortie, etc.

Ensuite, on a collecté les anecdotes, les récits, et on a écrit ça sur une fresque, avec deux couleurs différentes (une pour la petite et une autre pour la grande histoire). Il y avait des prises de paroles, des trajectoires tellement différentes, que cela a amené des prises de conscience dans le groupe, prises de consciences permises grâce aux contradictions dont on sentait bien que chaque prise de

position était liée à sa position sociale. Je vais te donner un exemple sur une élue, M. Chapdelaine (maintenant députée), on discute de plein de choses et à un moment, bingo, elle m'emmène sur la question du voile. Dans ce collectif il y avait deux ou trois femmes qui portaient le voile. Elle me dit: «On voit bien qu'il y a une montée de l'intégrisme (d'une radicalité de la religion) puisque leurs mamans ne portaient pas le voile, alors qu'elles étaient musulmanes comme leur fille, c'est quelque chose qu'on doit poser dans le travail qu'on va faire ensemble». À ce moment là, je vais sur une réponse théorique du côté de la recherche d'une compréhension des causes (en faisant référence aux travaux d'Abdelmalek Sayad). Et, à la fin de l'exercice des récits dans le groupe, elle me dit en fait «Je comprends maintenant ce que tu as voulu me dire». Sa compréhension fût possible après la prise de parole des femmes concernées. Elle dit «qu'il y a un basculement à partir de 2001, ils vont être vus comme potentiellement terroristes».

En 2005 en France, avec «les rébellions» plutôt que «les émeutes» dans les quartiers populaires, il va en effet y avoir une stigmatisation des jeunes issus de l'immigration coloniale. Entre temps il y a eu la Loi 2004, sur le port du voile qui est un basculement de la laïcité vers l'interdiction de signe ostentatoire. Alors qu'auparavant, de 1880 à 2004, la neutralité était celle des institutions publiques, pas des individus. Sinon ça veut dire le totalitarisme, si on va sur les individus. Comme à l'école, on a intérêt à ce que les élèves prennent position, pas les institutions. Avec la nouvelle loi, et au même moment où les institutions font tout le contraire d'ailleurs, on va demander aux individus d'être neutres. Et donc tout le débat s'est centré ensuite sur cette question de la neutralité dans l'espace public (la seule vraie question à se poser sur le thème de la laïcité). Ce qui pose problème, c'est de comparer une entrée dans une mosquée et l'entrée dans l'école, ce que Sarkozy avait dit («Quand je rentre dans une mosquée, je retire mes chaussures, de même, quand une jeune fille rentre dans l'école, elle retire son voile»). Enfin de compte, c'est une loi sur la laïcité qui devient religieuse, parce que l'on n'a pas à comparer une mosquée avec une école publique. Ce que les jeunes filles ont réussi à montrer, c'est qu'à force d'être traitées inégalement (tout comme leurs parents) et d'être stigmatisées — ça c'est une règle sociologique de base (cf. Erving Goffman), c'est que le stigmate crée le comportement :

à force d'être désignée comme « autre », c'est le retournement du stigmaté. Plutôt que de n'être rien, à défaut d'égalité, on en vient à revendiquer la spécificité que le dominant nous a attribuée. Malcom X dit ça, le registre de revendication c'est toujours le dominant qui l'impose, si bien que la violence des dominés, c'est les dominants qui l'imposent. Ces jeunes femmes disaient que c'était un choix de nécessité. Franz Fanon montre cela: la revendication des dominé-es, passe, soit par une sur-revendication de la spécificité (l'essentialisation) que le dominant nous a assignée, soit par une sous-revendication (on va croire que sa culture est illégitime).

Cette élue a vu en ces femmes, qui n'ont d'ailleurs que des prises de position politiques (deux femmes d'Al-Houda, c'est là que je les ai rencontrées) — elles n'ont pas beaucoup parlé de religion —, elle avait en face d'elle des femmes qui essayaient de s'émanciper, qui étaient en lutte. Toute une tradition féministe dénonce cette loi, contrairement à un féminisme très essentialisé, celui d'un certain féminisme blanc ethnocentré. Par exemple M. Chapdelaine, cette élue, disait « *J'ai vécu la libération de mon corps* », mais c'est une essentialisation, ce n'était pas homogène dans le mouvement des féministes des années 1970: pour certaines femmes, porter une jupe c'était une libération, pour d'autres, l'aliénation. Et pourquoi il n'y aurait pas cette contradiction par rapport au voile? S'il y avait une contradiction sur la libération du corps à l'époque dans le mouvement féministe, pourquoi pas aujourd'hui?

**Sur les récits de vie, en tous cas, pour une fois, c'était les premières concernées à travers cette consigne qui ont été au moins reconnues comme étant pensantes et parlantes. Et non plus qu'on parle à leur place, c'est une des vertus du passage par le récit.**

Comme disait Marx, passer d'un objet pensé, parlé et éduqué, à un sujet parlant, pensant et s'auto-éduquant (ça c'est moi qui rajoute!): ça pourrait être une devise de « petite histoire / grande histoire ». Un an et demi après, M. Chapdelaine m'en a reparlé en me disant que ça l'avait fait changer de position.

Alexia: Qu'est-ce que ça n'a pas produit selon toi ou quelles critiques tu formulerais à l'égard de cet exercice « petite histoire / grande histoire » par rapport à ta vision et ta pratique de l'éducation populaire?

Jo: C'est peut-être par rapport à l'exploitation, c'est-à-dire comment en faire quelque chose (après on reviendra sur le fait de savoir s'il faut en faire quelque chose ou pas). Manu dit en soi déjà c'est libérateur et il ne faut pas avoir d'usage utilitariste, et moi je suis en partie d'accord et d'un autre côté je ne suis pas d'accord. Pourquoi?

82-83

Si c'est libérateur c'est déjà super. Oui, sauf que nous on revendique une éducation populaire politique, donc une mobilisation. Dire qu'il ne faut pas avoir d'usage utilitariste relève d'une position sociale de privilégié, avec toute l'estime que j'ai pour Manu. Lui, n'en trouve pas la nécessité. Sa condition sociale, ou la position qu'il occupe, ne le pousse pas à vouloir en faire quelque chose.

Ça a un effet réparateur, clinique si tu veux (lié à l'expérience scolaire par exemple), de compréhension de nos trajectoires: on n'est pas seul à avoir vécu ça, c'est lié à ma classe sociale, mon sexe, etc. « Je le comprends ». La connaissance et la prise de conscience de nos déterminations, sont en soi, libératrices selon moi. **Mais la question c'est comment on peut passer de cet effet clinique à un registre mobilisateur collectif.** Quand Manu dit qu'il ne faut pas être utilitariste, cela dépend de nos urgences sociales. Je pense qu'il faut aller plus loin sur le travail d'analyse. Entre l'effet clinique et la mobilisation, on peut déjà aller plus loin par exemple dans l'autoanalyse avec des consignes pédagogiques pour que ce soit de l'auto-analyse et pas forcément un expert qui arrive pour t'expliquer. On disait tous qu'il manquait quelque chose. On a d'ailleurs déjà essayé plusieurs stratégies.

Pourquoi je dis ça ?

Parce que j'y ai vu des dérives subjectivistes, psychologisantes, voire même psychanalytiques, c'était ma deuxième expérience de l'exercice « petite histoire/grande histoire ».

C'était avec Franck et Annaïg, dans un groupe non constitué préalablement (ce qui est vraiment différent à mon avis). On donne très peu de consignes dans le travail d'écriture par rapport à mon récit sur l'expérience précédent sur le thème de la laïcité, ici, on ne donne pas de cadres sociaux. Et ce n'est pas un collectif qui va être amené à travailler ensemble. Et il s'avère que Franck invite Ricardo Montserrat (c'est un écrivain, scénariste et auteur dramatique engagé à qui on a emprunté l'inspiration de cet exercice de récits de vie à la naissance du Pavé lors d'une université d'été pédagogique d'Attac), et il nous fait une analyse totalement

psychanalytique de la fresque. Œdipe, Phallus, castration, toute la pierre angulaire stupide de la psychanalyse, qui n'est pas un ensemble de connaissances mais plutôt un dispositif de pouvoir au service des dominants (homme, bourgeois, blanc, hétéro) comme le montrent Deleuze et Guattari... Il me semble que sur le terrain politique, les grilles psychologique et psychanalytique ne sont pas à propos. La psychanalyse c'est un empêchement social, parce qu'elle est basée sur des normes qui reproduisent les mécanismes de domination (notamment le patriarcat), et si t'es pas dans ces normes t'es névrosé ou délinquant de naissance (je me souviens du projet de loi de Sarkozy sur la délinquance des jeunes. Il souhaitait que l'on décèle dès l'âge de trois ans, les potentialités de délinquance. Pour cela, il a fait appel à des psychologues et psychanalystes pour justifier son propos). Dans les débats sur le mariage pour tous, la doxa parisienne psychanalytique disait « *Attention nous allons faire des enfants névrosés!* », c'est normal parce que le cadre de la psychanalyse est tellement figé (un papa, une maman, si possible bien blancs, et bourgeois). Ce n'est pas un hasard si l'idéologie dominante, s'inspire de certains courants de la psychologie et de la psychanalyse freudienne et lacanienne. L'approche psychanalytique revient à désocialiser et à dépolitiser le monde social. C'est Lacan lui-même, qui n'a cessé d'affirmer cette dimension normativante et d'insister sur les fonctions de normalisation et de défense de l'ordre masculin et hétérosexuel que devait selon lui remplir la psychanalyse. Sans compter que la psychanalyse recrute ses « clients » historiquement au sein de la bourgeoisie, et de plus en plus au sein d'une certaine frange de la petite-bourgeoisie.

Mais cette difficulté, et cette dérive analytique ne sont pas liées aux seuls intervenants extérieurs. On avait pourtant demandé à Montserrat de parler de ses expériences, pas de son analyse de la fresque « petite histoire/grande histoire ». Et pour le coup, je connais son travail qui est superbe, génial, avec des groupes dans le Nord, des romans sociaux qu'il produit avec eux et tout ce qu'il fait autour de la littérature prolétarienne. Ce qui a produit ça, en tous cas, ce sont des consignes trop larges, sans cadres sociaux. Et quand on ne donne pas de cadre clair, les prises de position vont le plus souvent dans le sens de l'idéologie dominante. Nous sommes,

malgré nous, habitués à une lecture psychanalytique car nous sommes aussi le résultat des institutions. L'interprétation psychanalytique est trop facile, jouée d'avance: le père, la mère, l'Œdipe, bla bla bla... La psychanalyse singularise (elle étudie un individu) et universalise (selon des grilles d'interprétation à validité universelle), alors qu'il est important de comprendre la formation historique et sociale des individus de manière conflictuelle selon les classes sociales, les classes de sexes ou de «race». On n'a pas, par exemple, dit «*Selon vous qu'est-ce que vous avez vu en terme de déplacement de vos trajectoires, par rapport à ce que vos parents voulaient faire de vous, ou de ce que l'institution scolaire voulait faire de vous etc.*», c'est de cette façon là que ça a un caractère sociologique. Bernard Lahire parle de déplacements quand il y a des socialisations concurrentes (par exemple, être issu d'un milieu ouvrier et socialisé également à l'Université), qui produisent des habitus clivés, c'est-à-dire le social incorporé en toi qui va être clivé. Et nous dans l'éducation populaire on est souvent, et ceux qui viennent dans nos stages aussi, des individus aux habitus clivés. Réfléchir en termes sociaux et politiques permet de rendre aux trajectoires une dimension plus profonde et moins rassurante. Je serais tenté de dire: plus noire. Mais c'est de la réalité sociale dont il s'agit.

**Aujourd'hui nous avons un terrain idéologique qui nous emmène sur la psychologie, qui arrange bien le système capitaliste dans son idéologie libérale (le slogan «*Quand on veut, on peut*») qui ramène tout à des singularités, donc à des responsabilités individuelles, à une pathologisation des comportements sociaux et surtout en essayant de nous faire croire qu'on est toujours dans des choix rationnels, ce qui est typique de la base idéologique du libéralisme. On fait ce qu'on peut, pas ce qu'on veut! On est les enfants de cette révolution libérale et quoiqu'on en dise c'est difficile de se libérer de ça. Nous sommes en grande partie déterminés rétrospectivement par les cadres politiques contemporains. Il y a des cadres politiques de la mémoire, que celle-ci soit collective ou individuelle. **C'est important de partir du «Je», mais nous sommes rarement des «je» singuliers, nous sommes des «je» collectifs. Nous sommes des sujets historiques qui héritons d'une histoire autant sur certains aspects, émancipateurs, mais aussi conservateurs. Nous sommes des sujets de l'histoire des mouvements ouvriers, féministes et anti-racistes, par exemple, et en même temps, du colonialisme, du patriarcat, du capitalisme. Tout cela, existe dans nos corps et dans nos têtes.****

84-85

Je peux donner un exemple concret au sujet des choix rationnels. Évidemment on a fait des choix dans nos vies. Un choix, c'est toujours une tension entre hasard et nécessité. On ne maîtrise pas tout. Par exemple, on est des enfants des classes populaires qui sont allés à l'université, et l'on pourrait dire que l'on a échappé à nos déterminismes. Pourtant, nos champs de recherche sont des champs dominés (celui de l'éducation populaire typiquement par rapport aux sciences de l'éducation ou des sciences de l'éducation par rapport aux autres disciplines). Cela veut dire que l'on dépasse rarement nos déterminismes sociaux. La question la plus réaliste, il me semble, ce serait de se demander comment je peux déplacer ce qui m'est assigné, comment je peux incliner différemment ces déterminations vers davantage d'émancipation.

Et puis, pour casser la dichotomie entre objectivisme (par ex, nous avons des privilèges ou des non-privilèges en fonction de la place qu'on occupe dans les rapports sociaux et ne pouvons rien y faire) et subjectivisme (on peut décider de tout, ça n'est qu'une question de volonté), car dans la réalité sociale, les deux approches se meuvent dialectiquement. Dans ma famille, je suis le seul à avoir fait des études universitaires. Ma sœur est persuadée d'avoir fait un choix de ne pas faire des études ; et je lui dis que ce n'est pas un choix. Elle se vexe quand je lui dis ça. Je veux lui dire que s'il existe des barrières objectives quant à la réussite des enfants de milieu populaire au sein de l'institution scolaire, il existe dans le même mouvement, une forme d'auto-élimination (subjective) de ces mêmes personnes. Non pas qu'elle manque de capital de savoirs, mais plutôt que l'école légitime les dispositions de la petite-bourgeoisie et de la bourgeoisie. C'est ainsi que le monde social se reproduit majoritairement avec ses rapports de dominations. Les individus ont corrélé leurs espérances subjectives aux contraintes objectives. Pourquoi ce sont toujours des enfants de milieu populaire qui disent que l'école n'est pas faite pour eux (et en partie ils ont raison) et donc ne font pas d'études (en croyant que c'est un choix), alors qu'un enfant de la bourgeoisie et de la petite-bourgeoisie

(enfant de prof par exemple), ne se pose même pas la question: il fait des études, point. Il bénéficie d'un privilège social devenu totalement naturalisé.

Alexia: Est-ce que tu as pratiqué les histoires de vie dans une démarche d'éducation populaire après le Pavé?

Jo: Ce que j'ai essayé de faire c'est aussi grâce à ce que j'ai connu au Pavé (le travail sur «petite histoire/grande histoire», les discussions qu'on a eues ensemble), les travaux de sociologie d'Abdelmalek Sayad, de Mouloud Mammeri, de Didier Eribon ou des féministes matérialistes sur la théorie du point de vue, l'auto-socioanalyse de Pierre Bourdieu. Ça m'a permis de continuer ce travail là. J'ai pu confirmer que c'est plus facile auprès d'un collectif constitué ou qui tend à se constituer, certainement. **En tous cas il me semble que pour le passage à la libération qui passe par l'autorisation des anecdotes, sur nos trajectoires, il faut qu'on comprenne qu'on est quand même assez façonné par les institutions mais que là-dedans il y a quand même des marges de manœuvre, des déplacements possibles: c'est-à-dire avoir une conception historique du sujet, sinon on ne peut pas penser la transformation.**

Dans ce cas, la deuxième phase serait à mon avis un travail d'analyse plus collective de ce qu'on livre, en revoyant les consignes, en utilisant l'arpentage par exemple (qui est un exercice de lecture collective critique d'ouvrages pour approfondir notre compréhension de la réalité sociale, s'instruire ensemble)... pour mener à la mobilisation.

**D'ailleurs nous on dit mobilisation (et non motivation, comme à Pôle Emploi, ça renvoie à la singularité, au psychologique), pour faire référence à la dimension collective (à Pôle Emploi on nous demande pas de faire une lettre de mobilisation !!).**

Alors comme on aime travailler sur la mobilisation, notamment ton apport Alexia, c'est-à-dire toutes les démarches de recherche-action ou d'action recherche, je pense que tout ce travail des récits, peut être qu'il faut le poser comme préalable dans un collectif.

Alors on peut dire que moi j'ai gardé tout le dispositif de la fresque: celui de l'écriture tournante (tout le monde écrit à un moment donné), celui d'une

contrainte de temps dans la prise de parole et d'une entrée sur les récits. Je l'ai expérimenté une seule fois, c'était avec un groupe d'étudiants au collège coopératif à Rennes 2 en DESJEPS (diplôme d'éducation populaire), qui occupaient tous un poste de direction dans l'éducation populaire ou étaient demandeurs d'emploi mais dans leurs stages en poste de direction. Dans cette formation, ils devaient tous faire une recherche-action et on devait expérimenter une recherche-action collective (par les ateliers). Je m'étais dit le préalable, ce serait de passer par un travail d'auto-socioanalyse. Je fais référence à Pierre Bourdieu qui a écrit un bouquin en fin de vie, un livre inachevé, intitulé *Esquisse pour une autoanalyse*. D'ailleurs en introduction il dit « *autoanalyse, excluant toute psychologie sauf quelques mouvements d'humeur* ». Bourdieu faisait une critique de la mode de l'autobiographie, assez enjolivée, comme tendance à se raconter des histoires dans les formes autobiographiques, et qui puise trop souvent sa littérature dans la psychologie. Lui préconisait ce travail d'autosocioanalyse, de réflexivité, quand on traite d'un objet de travail, des différentes dispositions que l'on possède, comme un préalable épistémologique à une recherche. Mais celui qui va le plus loin c'est Didier Eribon, en tous cas d'un point de vue de la classe sociale, dans son livre « Retour à Reims », inspiré de Bourdieu et qui mêle le plus, récit, affects et analyse.

Je donne donc des consignes beaucoup plus contraignantes, je ne sais pas si c'est bien, il faudrait en discuter. Ça part aussi de s'essayer à un ressenti sur un certain cadre conceptuel en trois temps différents, à l'état d'expérimentation totale.

Pourquoi ce cadre conceptuel ? C'est de dire, puisque qu'on va travailler sur la recherche-action, produire des connaissances, il faut que ça change des choses et comme ce sont des gens qui accompagnent des collectifs, l'idée c'est d'examiner quelles positions ils occupent (qu'ils soient conscients de tout ça), qu'ils soient conscients des rapports de domination qu'ils peuvent générer (car il y a un lien de subordination), et donc indirectement créer de l'implicite d'exclusion. Un dicton populaire africain dit que « la main de celui qui donne est toujours au-dessus de celle qui reçoit ».

Je m'étais donc demandé, qu'est-ce que l'on connaît (dans la littérature des sciences sociales et politiques) qui est du registre de la mobilisation, qu'est-ce qui fait qu'on se mobilise ?

Mon cadre s'inspire de trois traditions :

- 1 La tradition marxienne, qui représente le structuralisme en sciences sociales, donc les rapports sociaux : classe, âge, sexe, génération, je me limite à ces quatre là sauf s'il y a nécessité d'en intégrer d'autres en fonction du groupe (par exemple, le handicap). Qu'est ce que cette tradition nous apprend ? **Que c'est la conscience d'appartenir à un même « nous » qui est élément déclencheur**

86-87

**de la mobilisation: conscience de «race», de sexe, de génération, de classe sociale qui est un préalable à la mobilisation collective. Pour que le «Je» se transforme en «Nous», il faut que ça passe par une conscience de classe: c'est ce qui se passe dans les mouvements féministes, dans les mouvements ouvriers.** Pareil pour les mouvements anti-impérialistes et anti-racistes, comme le mouvement de la Marche pour l'Égalité, c'est-à-dire des personnes qui ont une conscience d'appartenir à un groupe racisé, et de subir un traitement inégal. Ces rapports traversent tous les champs de la société, ils sont trans-champs. **Et ça peut passer par les récits: si les classes sociales existent objectivement, elles existent ou pas subjectivement. Ça passe par des consignes qui vont montrer les privilèges ou les non privilèges: blanc/non blanc, femme/homme, jeunes/vieux, bourgeois/classes populaires. Donc moi je donne clairement des consignes par rapport à ça: qu'est-ce que vous avez à nous dire comme anecdote par rapport à ces rapports sociaux dans votre trajectoire en terme de privilège et de non-privilège; puis, je fais un apport théorique et historique minimaliste sur ce thème.**

2 Ensuite je vais sur le terrain de Bourdieu avec la théorie du champ, un cadre lié au microcosme social. Il y a le champ éducatif, le champ artistique, le champ politique. Chaque champ obéit à des règles du jeu, la plupart du temps implicites. Et pour exister dans ce champ, il faut maîtriser les règles du champ et disposer des capitaux privilégiés par ce champ. Je peux donner un exemple dans le champ artistique, comme les conférences gesticulées: les capitaux qui te légitiment, sont le capital symbolique et le capital culturel. On a souvent dit de Franck «il a de la prestance», mais c'est un capital symbolique qui n'existe que dans les yeux

des autres. Si vous bénéficiez d'un capital économique fort et d'un capital culturel faible c'est une autre situation. Le capital culturel, par exemple, existe selon trois états. À l'état institutionnalisé, ce sont les diplômes, les concours réussis. Le capital culturel objectivé, ce sont les tableaux, la bibliothèque, tout le matériel culturel que l'on possède et qui est visible. Et surtout le capital culturel à l'état incorporé: ce sont des *habitus*, c'est-à-dire pour faire très vite, c'est tout le social qu'on a emmagasiné dans nos trajectoires qui est dans notre corps et dans notre tête, qui va déterminer notre façon de voir le monde, et la façon dont le monde nous voit. Un corps d'ouvrier ça se voit... tout comme le corps d'un cadre supérieur...

Et donc tout ça va nous légitimer ou nous discréditer dans un champ. On peut être légitimé dans un champ et pas dans un autre. Il y a un film qui montre ça, c'est *Le Goût des autres*, on voit Jean-Pierre Bacri, qui rencontre sa compagne qui est artiste. Et lui c'est un chef d'entreprise, il est légitimé dans ce champ et le capital légitime est celui du capital économique. En gros, on a réussi quand on a beaucoup d'argent. Par contre, il ne comprend rien au champ artistique, champ de distinction par excellence. Ce qu'il a de fort, c'est un capital économique, mais lui ne maîtrisant pas les codes légitimes dans le champ artistique, il va en faire trop et être la risée des copines de sa compagne. Son capital économique le discrédite dans ce champ, car c'est très mal-vu dans le microcosme artistique. **C'est quoi le registre mobilisateur là-dedans? C'est de comprendre les règles du jeu implicite. Quand on dit de quelqu'un qu'il est mal dans sa peau (pour le coup, c'est très psychologisant) en fait, on pourrait dire qu'il est mal dans sa «position», et cela ça veut dire, je suis en crise de code, je ne les maîtrise pas.** Il y a une chanson de Rocé, un rappeur, qui dit cela: on ne va pas avoir la même vie selon qu'on a passé du temps dans un abribus ou dans un musée et dit «*plus tard il faudra que tu parles bien ou que tu parles fort*». Parler bien, veut dire ici, parler selon les codes dominants, c'est-à-dire, ceux de la bourgeoisie. Et donc si on comprend pas ça, on ne comprend pas pourquoi les jeunes ne viennent pas dans une MJC car ils n'en partagent pas l'assignation des codes, rarement explicités d'ailleurs. On peut dire quelque chose d'intelligent mais il ne sera perçu comme tel que dans le code légitimé et avec les dispositions légitimées...

Donc avec les grilles de Bourdieu on a analysé le champ de l'éducation populaire: qu'est-ce qui fait que je me sens comme «un poisson dans l'eau», que je joue le jeu, que je suis pris par le jeu, que «le jeu en vaut la chandelle», comme on dit. On a fait une cartographie des positions sociales qu'on occupe dans le champ. Pour le coup on est dans le champ objectif de la détermination mais pas que. Il s'agit aussi de comprendre quelles sont les dispositions (les différents capitaux emmagasinés lors de la socialisation). Là le registre de la mobilisation, c'est la compréhension de ces règles implicites: ça va être, non pas de jouer le jeu mais de casser le jeu, de changer les règles du jeu, de montrer l'arbitraire de la légitimité. C'est une légitimité qui dissimule ses rapports de force historique. Il s'agit d'essayer de les ré-expliciter, de les remettre en discussion, par exemple ne plus faire de réunions avec les jeunes mais les faire parler de ce qu'ils vivent, dehors, des débats sur leur rapport à la police, à l'école... **En gros, il ne s'agit pas de changer les joueurs (comme nous le fait croire la tradition humaniste) mais plutôt de transformer les règles du jeu (plutôt de tradition matérialiste). Changer les pratiques est davantage une urgence plutôt que de vouloir changer la mentalité des dominants. Parce que les dominants n'ont pas intérêt à changer de mentalités dans des systèmes qui les privilégient. Donc, faut transformer les systèmes (macro-social, rapports sociaux), et les champs (microcosme social).**

3 La troisième tradition, c'est le terrain de l'affect, selon la tradition spinozienne. Pour Spinoza, ce qui nous mobilise ce sont les affects et la viabilité de notre mobilisation va être déterminée par une dominance soit d'affects tristes soit d'affects joyeux. Ça veut dire que dans les consignes, je demande tout le temps ça: «Qu'est-ce qui a été joyeux?», «Qu'est-ce qui a été triste?», mais ça ne veut pas dire qu'il faut toujours rigoler, comme le disent certains petits bourgeois caractérisant les «nouveaux militants».

L'entrée peut être triste (par exemple j'écoute et j'accueille la colère des jeunes) mais cette colère va devenir joie quand il y a une reconnaissance et quand elle est travaillée collectivement. La mobilisation va devenir joyeuse parce qu'elle part d'une reconnaissance et que tout cela va être mis au travail collectivement.

Si on dit aux jeunes «*Vous avez raison d'être en colère contre les insultes et les violences des policiers et les contrôles racistes répétés, mais par contre il faut qu'on s'organise collectivement*». En faisant cela, on légitime quelque chose qu'on faisait passer pour du singulier, ou pire encore, on nous fait croire que ces jeunes sont «malades», ou qu'ils ont été mal-éduqués (et vas-y que



je te fais des ateliers sur « la parentalité », en m'appuyant évidemment sur la psychologie). Or, ce ne sont pas les jeunes qui sont « malades », mais les « institutions », les « structures ». Et ça on peut pas dire que l'entrée soit joyeuse, mais qu'est-ce qu'elle le devient quand on s'organise (comme le Mib, Mouvement de l'Immigration et des Banlieues)? **Marx le disait: le mécontentement (affect triste) est le grand mobilisateur dans l'histoire.**

**La question des affects est importante, la puissance d'agir, c'est le pouvoir d'affecter ou d'être affecté.**

C'est peut-être une des explications des « problèmes » dans les quartiers populaires. Avant, les mouvements de Jeunesses Communistes ou l'éducation populaire faisaient ça, accueillaient la colère, proposaient un cadre collectif. Combien de fois entend-on, « *ces jeunes ne savent pas se tenir, ils sont agressifs...* » (on peut se rappeler les propos du rappeur Rocé). Mais que veut dire « ne savent pas se tenir »? Aujourd'hui, on a déserté politiquement les quartiers populaires, ce qui ne veut pas dire que c'est un désert politique. Mais maintenant, qui propose un cadre pour accueillir la colère et pour la travailler collectivement avec les premiers concernés?

Après je fais des petits apports. Je ne veux pas non plus négliger le contexte. La psychologie, ça a un caractère individuel, et l'on ne cherche les causes du « mal-être » que chez la personne. On n'a pas à aller sur de la psychologie. Dans un bouquin qui s'appelle *La Décennie : le grand cauchemar des années 1980*, de François Cusset, il y a un chapitre « Homo-psychologicus » qui décrit comment s'est construite à cette période cette idéologie de l'individualisme, de l'homme fort qu'on subit aujourd'hui, de l'individu roi, maître de son destin et de ses choix, dont la psychologie dominante a été réquisitionnée pour valider ce basculement idéologique. L'implicite là-dedans veut dire que, quand on est dans la merde, c'est de notre faute, puisqu'il suffit de décider de ne plus l'être. Alors que cette grille de lecture sociologique que l'on propose montre que les difficultés rencontrées par les personnes sont le résultat

de dominations, dont les institutions sont les garantes de cette reproduction et de l'assignation des places.

Alexia : Et du coup, est ce que tu penses qu'il y a eu un effet mobilisateur, pour eux, de cet exercice de récit de vie?

Jo: Je pense qu'il faut chercher les invariants qui permettent des actes de libération. La liberté ce n'est pas un état ou un préalable, ce sont des actes de libération. L'on n'est pas libre si on ne s'est pas libéré. Pareil pour la question de l'égalité. Ces registres ont permis de prendre conscience de sa position, celle que j'occupe et les différents processus de socialisation. À travers la première lecture on comprend les privilèges et celles et ceux qui doivent se battre tous les jours contre des obstacles objectifs (je pense aux ouvriers, aux femmes, aux jeunes des quartiers populaires, etc). J'ai mis en place par exemple un moment de non mixité, entre les femmes elles mêmes. Ce sont les premières concernées qui parlent, pensent et décident.

Après cet exercice, à part une personne qui vivait mal ce travail là (un homme qui refusait d'admettre que le patriarcat profite à tous les hommes), tous les autres voulaient passer par ce préalable avec les collectifs avec lesquels ils allaient travailler dans leur structure (pour leur recherche-action). L'analyse du champ a permis de se rendre compte que même dans la position du corps, la façon de l'incliner (l'*hexis* en sociologie), d'être à l'aise ou pas avec son corps, en dit long sur notre rapport au monde au social et notre vécu. Un des privilèges des hommes par exemple, est de ne pas se soucier de l'inclination de son corps, dans la façon de se mouvoir dans l'espace public, alors que les femmes sont obligées d'être constamment aux aguets.

Alexia : Est-ce qu'il t'a semblé que ce travail, cette approche que tu as complétée, pouvait plus mener à la mobilisation?

Jo: **Je ne sais pas si c'est ce travail-là qui à des mobilisations. En tout cas, c'est un bon préalable pour ne pas démobiliser ces 3 registres: à savoir, la conscience d'appartenance, construire des règles du jeu qui servent nos intérêts, et permettre un processus d'affects joyeux.**

Par exemple, on arrête pas de dire (souvent au Pavé), qu'il faut «sortir de l'entre-soi». Je suis d'accord d'avoir cette injonction mais uniquement pour les dominants. Parce que les dominé-es, pour leur «santé mentale collective» et pour se mobiliser, ont besoin d'être entre-soi (des zones de non-mixité des femmes, des jeunes, des ouvriers ou des non-blancs).

Par contre, rien n'empêche des zones de mixité et du rôle de soutien : mais ce doit être selon les conditions des premier-es concerné-es.

*Alexia: Et toi en tant que formateur, d'avoir participé, de t'être impliqué dans cette pratique des histoires de vie dans une démarche d'éducation populaire ça a eu quels effets sur toi?*

Jo: Autant, j'avais pris conscience avant de mon privilège d'homme, autant très sincèrement j'ai encore appris des choses sur moi. Car toute la puissance de l'outil «petite histoire/grande histoire», c'est que ce soit fait collectivement (contrairement à l'autobiographie raisonnée). Je pense qu'il faut garder cette dimension collective même si le collectif peut être séparé en plus petits groupes (de non-mixité, ou de gens qui sont en situation de directeurs, c'est-à-dire dominante).

Par exemple, avant d'avoir cette pratique, je ne m'appliquais pas à moi-même ma grille de lecture sur les savoirs. J'étais devenu ce petit-bourgeois qui faisait de la question des savoirs, une question «de vie ou de mort» comme dit Bourdieu. J'ai senti à quel point je pouvais être vraiment écrasant et je me revois dans des discussions intello-intellectuelles, des moments de nombrilisme et d'ethnocentrisme. Je suis évidemment pour la théorie et l'analyse (sinon on tombe dans les dérives subjectivistes), mais vraiment au service de la pratique et pas un savoir qui sert de distinction.

**90-97**

*Retour à Reims*, Didier Eribon, Fayard, collection À venir, 2009.

Après la mort de son père, Didier Eribon retourne à Reims, sa ville natale, et retrouve son milieu d'origine avec lequel il avait plus ou moins rompu trente auparavant. Il décide alors de se plonger dans son passé et de retracer l'histoire de sa famille. Évoquant le monde ouvrier de son enfance, restituant son ascension sociale, il mêle à chaque étape de ce récit intime et bouleversant les éléments d'une réflexion sur les classes, le système scolaire, la fabrication des identités, la sexualité, la politique, le vote, la démocratie... Réinscrivant ainsi les trajectoires individuelles dans les déterminismes collectifs, Didier Eribon s'interroge sur la multiplicité des formes de domination et donc de la résistance. (Extrait de la 4<sup>e</sup> de couverture)

*Retours sur Retour à Reims*, Didier Eribon, Cartouche, 2011.

*Retour à Reims* a rencontré un écho considérable lors de sa parution en octobre 2009. Aussi bien en France qu'à l'échelle internationale il a suscité de nombreux débats et commentaires. Dans les deux longs entretiens réunis ici, Didier Eribon s'explique sur les enjeux intellectuels et politiques de cet « essai d'auto-analyse », tout en réinscrivant sa démarche dans l'ensemble de son œuvre. (Extrait de la 4<sup>e</sup> de couverture)

*Écrire la vie*, Annie Ernaux, Gallimard, collection Quarto, 2011.

Sous ce titre, l'éditeur a rassemblé une douzaine de textes d'Annie Ernaux dont *La place*, *La honte*, *Une femme*, *Les années...* « *Écrire la vie. Non pas ma vie, ni sa vie, ni même une vie* » précise Annie Ernaux dès le début du recueil. « *La vie, avec ses contenus qui sont les mêmes pour tous mais que l'on éprouve de façon individuelle: le corps, l'éducation, l'appartenance et la condition sexuelles, la trajectoire sociale, l'existence des autres, la maladie, le deuil. Je n'ai pas cherché à m'écrire, à faire œuvre de ma vie: je me suis servie d'elle, des événements, généralement ordinaires, qui l'ont traversée, des situations et des sentiments qu'il m'a été donné de connaître, comme d'une matière à explorer pour saisir et mettre à jour quelque chose de l'ordre d'une vérité sensible.* » A.E. juillet 2011.

## Autres éléments bibliographiques

### DES LIVRES

*Histoires de vie collective et éducation populaire. Les entretiens de Passay*, Marie-Jo Coulon et Jean-Louis Le Grand (sous la direction de), collection Histoire de vie et formation, L'Harmattan, 2000.

Que se passe-t-il lorsque s'écrivent des histoires de village, lorsque des acteurs sociaux tentent d'explicitier l'histoire des collectivités, d'associations, de groupes de travail ou de militants, de communautés dans lesquelles ils ont une part active? Quinze auteurs de France et du Québec se proposent ici de dégager les dimensions sociales communes d'expériences d'histoires de vie singulières. Un panorama d'histoires de vie collectives dans une perspective d'éducation populaire. (Présentation de l'éditeur)

*Les Histoires de vie*, Gaston Pineau et Jean-Louis Le Grand, PUF, collection Que sais-je?, 4<sup>e</sup> édition, 2007.

*Histoire de vie. Une nouvelle approche pour repenser sa vie autrement*, Pierre Michard et Arlette Yatchinovsky, ESF, collection Formation permanente, 1995.

*Produire sa vie. Autoformation et autobiographie*, Gaston Pineau, Téraèdre, collection [Ré]édition, 2012.

*Histoire de vie et recherche biographique en éducation*, Christine Delory-Momberger, Anthropos, 2005.

*L'Histoire en héritage*, Vincent de Gaulejac, Desclée de Brouwer, 1999.

*Destins personnels et structure de classe. Pour une critique de l'anthroponomie politique*, Daniel Bertaux, PUF, 1977.

*L'enquête et ses méthodes. Le récit de vie*, Daniel Bertaux, Colin, 2<sup>e</sup> édition, 2005.

*Faire de sa vie une histoire. Théories et pratiques de l'histoire de vie en formation*, Alex Lainé, Desclée de Brouwer, 1998.

*Le mythe de l'individu*, Miguel Benasayag, La Découverte, 2<sup>e</sup> édition, 2004.

*La société biographique: une injonction à vivre dignement*, Isabelle Astier et Nicolas Duvoux, L'Harmattan, 2006.

*Storytelling. La machine à fabriquer des histoires et à formater les esprits*, Christian Salmon, Colin, 2<sup>e</sup> édition 2007.

#### ET QUELQUES REVUES OU AUTRES RESSOURCES

« Les filiations théoriques des histoires de vie en formation », revue *Pratiques de formation-analyses*, n°31, janvier 1996, Université Paris VIII, service de la formation permanente.

« Approches non francophones des histoires de vie en Europe », revue *Pratiques de formation-analyses*, n°55, décembre 2008, Université Paris VIII, service de la formation permanente.

« Émancipation. Petites et grandes histoires », revue *Antipodes*, n°199, décembre 2012, publiée par Iteco, Bruxelles.

« Le sujet écrivant son histoire. Histoire de vie et écriture en atelier », Alex Lainé et Marijo Coulon, *Les Cahiers de l'action*, n°18, INJEP, 2008.

« Les Récits de vie », *Sciences Humaines*, n°102, février 2000.

*Zone mortuaire*, Ricardo Montserrat avec les Kelt, chômeurs lorientais, Gallimard, collection Série Noire, 1997.

*Pomme d'amour*, Ricardo Montserrat avec Koch'Lutunn, rmistes en milieu rural, feuilleton Ouest-France Cornouailles, Ramsay, 1999.

*La Femme jetable*, Ricardo Montserrat et la compagnie Confluences, pièce de théâtre à partir de la parole d'employées d'Auchan-Le Havre, Scène nationale de Fécamp, 2000.

*Je m'appelle*, Stéphane Elmadjian, 2002, court métrage, édité en DVD dans la compilation *(Impoli)tique*, Lardux films.

e  
92-93

i

# LE PAVÉ

COOPÉRATIVE D'ÉDUCATION POPULAIRE

Quelques mots qui nous touchent :

## LE PROSÉLYTISME

Nous créons des outils de témoignage politique, et notamment la conférence gesticulée. Forme hybride entre le spectacle et la conférence, elle mélange des savoirs « chauds », personnels, issus du vécu et des « savoirs froids », impersonnels, issus de l'analyse, avec souvent de l'auto-dérision et jamais de langue de bois.

Nous en jouons un certain nombre, ayant comme titre générique *Inculture(s)*, et accompagnons les individus ou les groupes tentés par cette aventure. Nous diffusons les réalisations sur notre site.

## LA PROPAGANDE

Nous essayons de construire collectivement des outils de résistance à partir de notre travail et il y en a encore trop peu à notre goût. Il existe les DVD des conférences gesticulées, les *Cahiers du Pavé* dont vous tenez le troisième numéro entre les mains, et sur notre site des guides pratiques sur les méthodes que nous utilisons, le Dictionnaire de la Langue de bois...

Nous n'avons toujours pas de budget « communication » mais une bande de prosélytes qui propagent notre travail par bouche-à-oreille.

## LA TRANSMISSION

Nous formons des bénévoles et des professionnels à un ou plusieurs de nos outils: le GrO-DéBaT, l'entraînement mental, l'arpentage, les Porteurs de parole, les débats mouvants, les enquêtes sensibles, les conférences gesticulées, etc.

Nous accompagnons des équipes dans leur réflexion sur le projet de la structure, sur la relation au public, ou sur un thème à définir ensemble.

À travers nos interventions, nous transmettons méthodes et analyses glanées ici et là dans le champ de l'éducation populaire.

## LE CONTRE-POUVOIR

Pour que bénévoles et professionnels de l'éducation populaire, des associations, syndicats, puissent jouer leur rôle de contre-pouvoir, il faut des lieux pour partager ses doutes et ses pratiques. Il faut des caisses de résonance pour ses idées et parfois des personnes tierces pour légitimer nos points de vue. Ce sont quelques uns des constats qui nous ont amené à créer Le Pavé.

Nous contribuons à faire résonner des critiques radicales de la culture, de l'écologie, de la démarche qualité, de la participation et du développement, de diffuser des pratiques militantes humanistes, joyeuses et offensives, de donner un statut à l'indignation et aux états d'âme.

## LE PAVÉ

C'est une coopérative bretonne qui fonctionne de manière horizontale, ça peut s'appeler de l'autogestion. Le Pavé vise à réintroduire du politique dans le débat public. Nous œuvrons dans le champ de l'éducation populaire, et sommes constitués en réseau avec trois autres coopératives d'éducation populaire et les gesticulants volontaires. Ce réseau se nomme La Grenaille.

Nos interventions ont l'ambition de libérer l'imaginaire politique et de redonner de l'espoir pour construire ensemble des alternatives. Le socialisme du XXI<sup>e</sup> siècle est à inventer. À nous de jouer, et on vous compte dedans.

SCOP LE PAVÉ  
10, Basse rue,  
35250 Saint-Germain-sur-Ille  
02 99 45 73 48  
[www.scoplepave.org](http://www.scoplepave.org)  
[contact@scoplepave.org](mailto:contact@scoplepave.org)



Apprendre de nos histoires...  
quelle drôle d'idée !

Prendre le temps de se raconter, de se dire d'où l'on vient, ce qui nous a construits, comment nos valeurs nous ont été transmises, comment elles se sont transformées au gré de nos histoires familiales, de rencontres, de lectures, d'émotions politiques, d'évènements historiques...

Découvrir les gens à partir de leurs parcours, leurs voyages, leurs amours et leurs deuils... tout ce qui a pu les fonder intimement. Se raconter, comparer nos places lors de grands évènements et comprendre que, petites poussières, nous les avons vécu, nous y étions tous ensemble. Aller jusqu'à ne plus connaître, nier les étiquettes, les *a priori* du « qu'est ce que tu fais dans la vie », et ne s'en sentir que mieux, plus riches. Partir de son petit sentier, puis se reconnaître comme faisant partie de l'aventure humaine...

Se demander comment construire du collectif avec tout ça, comment nous confronter avec tout ce que nous sommes, y compris nos émotions, nos affects...

Se dire nos colères pour fabriquer de l'action collective sans nier nos désaccords.

À l'origine de la Scop Le Pavé, il y a cette démarche de se raconter, de se donner le temps de relire nos histoires de vie, de stopper la machine infernale de l'action pour réfléchir à ce que nous sommes et d'où vient ce que nous faisons. Et ça a duré trois ans...

*Trois ans à s'interviewer, à décortiquer nos trajectoires, à identifier nos victoires et nos petites lâchetés, à comprendre où se logeaient nos résistances et ce qui nous empêchait d'agir davantage... Et la relecture collective de nos cursus fut incroyable ! Une impression très forte de similitudes se dégageaient, de nouveaux points communs dans cette grande fresque de vies professionnelles et personnelles, les mêmes envies de faire bouger les choses, les mêmes impasses institutionnelles, les mêmes contradictions générées par les financements par dispositifs, les mêmes difficultés à construire des alliances, la même absence d'une dimension d'éducation populaire politique assumée dans nos boulots respectifs... À un ou deux, ça fait des ressemblances, à dix issus de structures n'ayant rien en commun, ça fait système... Notre ras-le-bol ou notre déprime ne reposait pas sur des volontés individuelles, mais sur la défaillance d'un système... Quelle prise de conscience ! C'est cela qui a permis la lecture collective, critique et politique de nos trajectoires et qui nous a donné envie de nous attaquer au système.*

Alors, logique que ça nous semble important de réinjecter ça dans nos pratiques de formateurs !

(suite p.4)